

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

NE PAS ÉCRIRE POUR LES PETITES FILLES :  
ANALYSE DES STRATÉGIES DISCURSIVES DANS LES « MODERNITÉS » (1906-1909) ET *LE*  
*DÉBUTANT* (1914) D'ARSÈNE BESSETTE

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

MARIE-SOLEIL BENOIT

JANVIER 2012

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Je souhaite remercier mon directeur de recherche, monsieur Jean-Christian Pleau, pour ses judicieux conseils, ses lectures attentives et pour avoir su me maintenir dans le droit chemin lors de mes moments de doute. Je le remercie également pour son incroyable sens de l'humour qui m'a permis de glisser des éclats de rire dans ce parfois trop sérieux processus qu'est la rédaction d'un mémoire.

Un merci sincère à mes parents, Claudette et François, pour leur appui et leurs encouragements tout au long de mon cheminement scolaire : je leur serai toujours reconnaissante de tout ce qu'ils ont fait pour moi. Merci aussi à mon frère, Jean-François, de m'avoir encouragée à persévérer, d'avoir célébré mes victoires et consolé mes défaites, mais, surtout, pour avoir compris mon éternel besoin de laver les planchers (!).

Merci à mes amis de leur support dans mes moments de joie et de frustration, de m'avoir toujours encouragée et d'avoir cru en moi. Merci de composer ce curieux agencement de personnalités hétéroclites grâce auquel ma vie est plus remplie et plus amusante. Ayant finalement franchi cette étape, un nouveau chandail s'ajoute à ma collection et c'est un peu grâce à vous si je peux le porter !

Finalement, un merci tout spécial à Homme. Merci d'accepter l'étrange personne que je suis avec tant de résilience, d'écouter et de calmer mes délires, d'être présent dans les moments les plus importants de ma vie, comme dans les plus banals. Merci pour le support constant au fil de ma rédaction, pour toutes nos discussions et nos fous rires, c'est vrai qu'ensemble, on est invincibles.

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ .....	v
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE 1	
ARSÈNE BESSETTE : VIE ET ŒUVRE.....	10
1.1 La vie d'Arsène Bessette.....	11
1.1.1 Confusion dans les origines.....	11
1.1.2 Profession journaliste.....	13
1.1.3 Arsène Bessette, romancier.....	17
1.1.4 Une fin de carrière nébuleuse.....	18
1.2 Un écrivain engagé : Arsène Bessette et l'idéologie libérale.....	19
1.2.1 La liberté de l'art.....	23
1.2.2 L'éducation.....	23
1.2.3 La liberté de presse.....	24
1.2.4 La franc-maçonnerie.....	25
1.3 Arsène Bessette, journaliste.....	28
1.3.1 L'œuvre journalistique.....	28
1.3.2 Arsène Bessette ou Jean Rémona.....	29
1.3.3 Les « Modernités ».....	31
1.4. L'œuvre littéraire d'Arsène Bessette.....	34
1.4.1 <i>Le débutant</i> .....	34
1.4.2 L'œuvre « inconnue ».....	37
1.4.2.1 <i>La chanson du passant : études littéraires</i> .....	37
1.4.2.2 <i>Les pantins</i> .....	38
CHAPITRE 2	
« MODERNITÉS » 1906-1909.....	40
2.1 Présentation des « Modernités ».....	42
2.1.1 Vue d'ensemble.....	42



2.1.2 Organisation thématique.....	43
2.1.3 Controverses.....	45
2.2 Sélection des chroniques.....	51
2.2.1 Lecture de la première des « Modernités ».....	51
2.2.2 Critères de sélection des chroniques étudiées.....	57
2.3 Analyse formelle des « Modernités ».....	58
2.3.1 Polémique ou écriture pamphlétaire.....	58
2.3.2 Étude de la forme.....	62
2.3.2.1 Construction des textes.....	63
2.3.2.2 Une structure polémique fixe.....	68
CHAPITRE 3	
DE L'OPINION À LA FICTION : ÉVOLUTION DES STRATÉGIES DISCURSIVES CHEZ ARSÈNE BESSETTE .....	75
3.1 Arsène Bessette et la littérature.....	76
3.1.1 « Modernités », 13 juillet 1906.....	76
3.1.2 « La littérature nationale ».....	81
3.2 Arsène Bessette et le journalisme.....	86
3.2.1 « Modernités », 4 octobre 1907.....	87
3.2.2 « Un début dans le journalisme ».....	91
3.3 Arsène Bessette et les élections.....	95
3.3.1 « Modernités », 28 septembre 1906.....	95
3.3.2 « La voix du peuple ».....	99
CONCLUSION.....	106
ANNEXE I.....	117
ANNEXE II.....	119
ANNEXE III.....	125
ANNEXE IV.....	126
ANNEXE V.....	128
BIBLIOGRAPHIE.....	130

## RÉSUMÉ

L'objectif de ce mémoire est de mieux connaître et comprendre l'œuvre du journaliste et romancier Arsène Besette par l'étude des différentes stratégies discursives employées afin de promouvoir l'idéologie libérale radicale dans les « Modernités » (1906-1909) et dans le roman *Le débutant* (1914). Cette étude nous permettra de déterminer comment les fondements de l'idéologie présents dans les premiers écrits de l'auteur ont été adaptés et transformés afin de prendre place dans son roman et comment ces modifications ont joué un rôle essentiel dans les différentes réceptions de ces textes. De plus, l'analyse conjointe des chroniques et du *Débutant* démontrera la parenté certaine qui existe entre ces deux productions distinctes, mais également l'omniprésence chez Besette de certaines constructions et figures, dont celle de la Vérité.

Les quelques informations existantes sur la vie de Besette, de même que les conclusions des rares analyses faites sur son roman seront dans un premier temps regroupées afin d'offrir une vue d'ensemble de la situation. La confrontation des différentes sources disponibles permettra la mise en lumière de bon nombre de malentendus sur la vie et la carrière de l'auteur, en plus de sortir de l'ombre une partie de son œuvre que l'on croyait disparue. L'exploration de la biographie d'Arsène Besette démontrera la place qu'il occupait dans la société du tournant du XX<sup>e</sup> siècle et permettra de mieux saisir la menace qu'il représentait pour l'élite conservatrice de l'époque.

Les notions sur la polémique développées par Dominique Garand et celles sur le pamphlet émises par Marc Angenot viendront ensuite nous permettre de mieux comprendre les « Modernités », chronique hebdomadaire publiée dans le *Canada français*. Parce que cette partie de l'œuvre d'Arsène Besette n'a encore jamais été étudiée, une présentation de l'ensemble des textes s'impose avant de déterminer quels sont les principaux rouages de l'expression idéologique que l'on y retrouve. Il sera par la suite démontré qu'il n'est pas possible d'attribuer une étiquette à l'écriture engagée de Besette, puisque ce dernier oscille sans cesse entre la polémique et le pamphlet, empruntant tantôt à l'un, tantôt à l'autre.

Nous pourrions déterminer que les « Modernités » sont en quelque sorte un brouillon de certains passages du roman *Le débutant* grâce à l'étude conjointe d'extraits de ces deux ouvrages. Les similitudes, tant au niveau formel que thématique, montrent que les idées placées dans les chroniques sont reprises et développées plus en profondeur dans le roman. Nous verrons que Besette aborde de façon semblable la littérature nationale, le journalisme et le système électoral et qu'il présente ses positions de façon à s'extraire le plus possible du texte, dans l'intention de faire de ses écrits des véhicules qui ne sont pas entachés par la mauvaise réputation de leur auteur.

Mots-clés : Arsène Besette, *Le débutant*, « Modernités », polémique, libéralisme, le *Canada français* (périodique).

## INTRODUCTION

L'histoire du Québec est entrecoupée d'événements phares qui viennent caractériser son évolution : on n'a qu'à penser à la Conquête, aux rébellions patriotes ou à la Révolution tranquille. Les intervalles qui encadrent ce type de bouleversements historiques, s'ils sont souvent plus calmes, ne manquent pas d'intérêt pour autant. C'est pendant ces périodes d'apparente accalmie que bien souvent germent les bases des événements historiques subséquents. Le début du XX<sup>e</sup> siècle québécois, bien qu'à première vue tranquille, est marqué par deux mouvements contradictoires : alors que le Canada français tend à se moderniser, notamment avec la montée de l'industrialisation et l'augmentation des populations urbaines, le clergé cherche à freiner ces avancées en idéalisant un passé révolu. L'Église, se trouvant alors « comme assiégée, assaillie par les idéologies nouvelles nées de la société urbaine<sup>1</sup> » tente de protéger ses acquis ; par la colonisation de terres nouvelles, par la gestion de l'éducation, mais, aussi, par un contrôle sévère exercé sur toute production littéraire.

De tout temps, la littérature a été un moyen de prédilection pour la diffusion des différentes idéologies, qu'elles soient dominantes ou non, et le monde des lettres, tant le théâtre que les journaux et le roman, entretient un lien particulier avec elles : il peut s'agir d'un rapport « de récupération, de soumission à une oppression ou [...] de tentative de libération par rapport à une oppression<sup>2</sup> ». Ceux qui adhèrent à l'idéologie dominante – tout comme ceux qui la craignent – écriront en sa faveur et tâcheront de la diffuser, tandis que ceux qui la contestent publieront des textes qui en dénoncent les méfaits et qui proposent une alternative à cette situation. De tous les temps, la censure et un contrôle sévère de la production littéraire ont été des moyens efficaces employés par les classes dominantes pour faire taire les voix dissidentes. Les études sur les différents cas de censure au Québec ont d'ailleurs permis de constater qu'à « partir du XX<sup>e</sup> siècle, la discrétion du clergé en matière d'intervention répressive est la conséquence d'une stratégie autrement plus efficace, c'est-à-

---

<sup>1</sup> Marc Durand, *Histoire du Québec*, Paris : Éditions Imago, 2002, p. 71.

<sup>2</sup> Naïm Kattan, « Littérature et idéologie », *Études littéraires*, vol. 6, no 3, 1973, p. 339.

dire le contrôle de la parole par les moyens d'action sociale<sup>3</sup> ». Alors qu'on demande la création de comités de censure pour les théâtres, les journaux font l'objet d'une surveillance qui, si elle est plus complexe<sup>4</sup>, est néanmoins constante. Depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, le clergé a fait du roman une de ses cibles principales puisqu'il « pousse à la révolte contre l'Église [et que], au lieu d'exalter l'ordre établi, il le conteste [...], dévoile l'injustice sociale et éveille la conscience populaire<sup>5</sup> ». Considérés par plusieurs comme une « véritable maladie »<sup>6</sup>, les romans doivent véhiculer les valeurs chères à l'institution de l'époque, sans quoi leurs auteurs risquent la disgrâce.

C'est dans ce contexte qu'Arsène Bessette fait son entrée dans le monde du journalisme : d'abord collaborateur occasionnel, il devient rapidement chroniqueur régulier puis rédacteur en chef du *Canada français*, hebdomadaire publié à St-Jean-sur-le-Richelieu. Il tient pendant plusieurs années une chronique, « Modernités », dans ce journal d'allégeance libérale avant de faire paraître, en 1914, son premier – et dernier – roman : *Le débutant*. L'œuvre journalistique de Bessette a donné naissance à de nombreuses controverses, les journaux conservateurs n'hésitant pas à lui répliquer dans leurs pages tandis que d'autres, d'allégeance libérale, prenaient sa défense. Publié quelques années après la fin de sa chronique, *Le débutant* est victime de ce que plusieurs appelleront une « conspiration du silence »<sup>7</sup>. En effet, le roman à saveur idéologique de Bessette se voit ignoré par l'institution littéraire et tombe dans l'oubli, entraînant avec lui son auteur et ses écrits. Lors de sa parution, *Le*

<sup>3</sup> Pierre Hébert, *Censure et littérature au Québec : le livre crucifié 1625-1919*, Montréal : Fides, 1997, p. 21.

<sup>4</sup> Pierre Hébert explique que le journal, par son nombre et sa fréquence, est le média imprimé qui échappe le plus au contrôle des ecclésiastiques au tournant du XX<sup>e</sup> siècle. Voir à ce sujet : *Ibid.*, p. 129.

<sup>5</sup> Pierre Rajotte, *Les mots du pouvoir ou le pouvoir des mots : essai d'analyse des stratégies discursives ultramontaines au XIX<sup>e</sup> siècle*, Montréal : L'Hexagone, 1991, p. 134-135.

<sup>6</sup> L'expression est de Rajotte.

<sup>7</sup> L'expression est de Madeleine Ducrocq-Poirier (« *Le débutant* et son auteur », in Arsène Bessette, *Le débutant*, Montréal : Bibliothèque québécoise, 1996, p. 8) et a été reprise notamment dans le cinquième tome de *La vie littéraire au Québec* (Maurice Lemire et Denis Saint-Jacques (dir), *La vie littéraire au Québec, tome V (1895-1918)*, Presses de l'Université Laval, Sainte-Foy, 2005, p. 380.)



*débutant* ne reçoit d'abord aucune critique<sup>8</sup>, bonne ou mauvaise, si bien qu'il faut attendre avril 1914 pour que trois comptes-rendus paraissent dans le journal *Le Pays*. Étrangement, Bessette y travaillait alors anonymement. Redécouverte plus de cinquante ans après sa mort par Madeleine Ducrocq-Poirier, l'œuvre de Bessette est empreinte de la défense d'une idéologie libérale radicale en contradiction avec la pensée dominante de l'époque, ce qui explique en partie les raisons de ce triste sort<sup>9</sup>. La vie et l'œuvre d'Arsène Bessette s'organisent selon un bien triste *decrecendo* : de contestées à ignorées pour finir totalement oubliées...

Ces réceptions en totale opposition – les chroniques font l'objet d'une surveillance constante et de répliques publiques de la part des opposants de Bessette, tandis que le roman est tenu sous le plus grand des silences – soulèvent un questionnement. En effet, une lecture de l'ensemble des « Modernités » révèle de grandes similitudes avec le roman. Les thématiques exploitées dans *Le débutant* – l'éducation, la religion, la liberté de l'art, la politique, etc. – ont toutes été traitées préalablement dans les chroniques et, bien souvent, de façon similaire, en empruntant la même tonalité polémique. L'Église possédant alors les moyens de faire taire le journaliste<sup>10</sup>, pourquoi lui avoir laissé sa tribune dans *le Canada français* ? N'aurait-il pas été plus sage de le museler à ce moment ? La caricature, l'humour et l'ironie que l'on retrouve dans *Le débutant* étaient également présents alors que l'auteur faisait ses premières armes dans le journalisme. Peut-on déceler dans le roman un

<sup>8</sup> « [...] Bien que l'ouvrage soit annoncé et que son auteur soit un journaliste bien placé dans les milieux libéraux, il n'y a initialement pas de critique. » Maurice Lemire et Denis St-Jacques (dir), *op.cit.*, p. 380.

<sup>9</sup> Normand St-Pierre identifie les motifs de cette conspiration du silence : la « représentation de la ville, de la politique, de l'érotisme, et, somme toute, l'ensemble de ses thématiques [...] expose[nt] sans cesse une vision du monde diamétralement opposée à celle du clergé. » Normand St-Pierre, *La censure du roman Le débutant (1914) d'Arsène Bessette : le texte et l'institution*, Mémoire de maîtrise, Montréal, Université du Québec à Montréal, 1985, p. 225.

<sup>10</sup> La grandissante popularité des journaux au tournant du XX<sup>e</sup> siècle complique le travail de censure du clergé, c'est pourquoi plutôt que d'interdire, de faire taire, il riposte en prenant la parole. C'est en étant actif plutôt que prescriptif que le clergé cherche à maintenir l'ordre. L'élite religieuse remonte « à la source et développe des institutions d'encadrement propres à favoriser des propos orthodoxes. L'Association catholique de la jeunesse canadienne-française (1904) et l'Action sociale catholique participent à ce vaste mouvement destiné à répandre l'orthodoxie chez la jeunesse pour le premier, et dans le peuple pour le second. » Pierre Hébert, Yves Lever et Kenneth Landry (dir), *Dictionnaire de la censure au Québec. Littérature et cinéma*, Montréal, Fides, 2006, p. 16.

changement de ton si important qui permettrait d'expliquer la conspiration du silence dont il a été victime ? De plus, la mise en parallèle des « Modernités » et du roman montre que le projet idéologique que Bessette défend dans ces premières est poursuivi, voire achevé, dans *Le débutant*. Comment Bessette a-t-il travaillé le contenu de ses chroniques afin de les adapter à la forme romanesque ? Quelles modifications a-t-il apportées aux stratégies discursives présentes dans les « Modernités » afin d'en accentuer l'effet dans *Le débutant* ?

Avant toute chose, il nous apparaît essentiel de préciser un terme qui reviendra à de nombreuses reprises dans notre mémoire : idéologie. Parce qu'il s'agit d'un terme dont le sens peut être interprété de différentes façons selon le contexte, nous avons choisi de nous référer à une seule définition, soit celle proposée par Denis Monière dans *Le développement des idéologies au Québec*. S'inspirant largement des théories de Marx et d'Engels, il explique qu'une idéologie peut se comprendre comme étant « un système global plus ou moins rigoureux de concepts, d'images, de mythes, de représentations qui dans une société donnée affirme une hiérarchie de valeurs et vise à modeler les comportements individuels et collectifs.<sup>11</sup> » L'adhésion à une idéologie permet les jugements de valeur puisqu'elle propose une vision du monde qui délimite ce qui est acceptable et ce qui ne l'est pas, ce qui contrevient au système et qui mérite d'être décrié. Il s'agit d'une classification plus ou moins abstraite des valeurs auxquelles les hommes se réfèrent – consciemment ou non – et qui guident leurs actions. Pour Monière, une idéologie comporte quatre caractéristiques principales :

elle rationalise une vision du monde et la présente comme universelle, elle cherche à « éternaliser » des valeurs particulières, en ce sens elle est *anhistorique*. Elle est *apologétique* en légitimant des structures de classes et la domination d'une classe. Elle est *mystificatrice*, car elle déguise plus ou moins consciemment la nature réelle d'une situation, masque de cette façon les intérêts de classe et cherche à réaliser l'intégration sociale. Elle a une *efficience*, c'est-à-dire qu'elle mobilise les énergies individuelles et collectives et les oriente vers l'action. Elle intervient dans la réalité et sert de guide à la pratique.<sup>12</sup>

<sup>11</sup> Denis Monière, *Le développement des idéologies au Québec : des origines à nos jours*. Montréal : Québec-Amérique, 1977, p. 13.

<sup>12</sup> *Idem.* (Nous soulignons.)

Les idéologies cherchent donc à consolider la structure de la société et de ses valeurs en les présentant comme étant intemporelles et indiscutables. L'équilibre d'une société donnée reposerait sur le respect du cadre de valeurs et de hiérarchies déterminé par la classe sociale dominante. Pour maintenir sa position de dominance, cette classe n'hésiterait pas à travestir — que ce soit totalement ou en partie — certaines situations afin de les présenter à son avantage ; quiconque tente de conserver le pouvoir (ou de le gagner) cherchera à dissimuler ses faiblesses et ses lacunes. Finalement, puisque dans une société plusieurs idéologies coexistent, l'appel à l'action devient capital : il s'agit d'une lutte pour le pouvoir qui ne peut jamais prendre fin.

Les deux derniers points proposés par Monière — la mystification et l'efficience — s'appliquent particulièrement à l'analyse des stratégies discursives favorisées par Arsène Besette pour faire la promotion du libéralisme radical. Les écrits de combat cherchent généralement à provoquer une réaction chez le lecteur, à le pousser à l'action — ils sont donc efficaces — et, pour se faire, ils n'hésitent pas à masquer certains faits, à omettre des informations — devenant ainsi mystificateurs. Le terme *idéologie* employé dans le présent mémoire renverra donc à un système prédéterminé de représentations du monde légitimant la structure d'une société donnée, en cherchant à rendre certaines valeurs universelles et intemporelles, et utilisant la mystification afin de persuader et de pousser à l'action. Cette définition, en plus d'éviter toute confusion possible, nous permettra de mieux comprendre la pensée libérale radicale du début du XX<sup>e</sup> siècle que l'on retrouve dans les « Modernités » et dans le roman *Le débutant* de Besette.

Bien que sortis de l'oubli depuis bientôt près de quarante ans, *Le débutant* et son auteur n'ont pas encore joui de toute l'attention qui leur revient. Certes, le roman a suscité un certain intérêt après sa « redécouverte » : Madeleine Ducrocq-Poirier, en plus de s'intéresser au contenu de l'œuvre, a pris contact avec les descendants de Besette afin d'en apprendre plus sur la vie de l'auteur<sup>13</sup>. Bernard Andrès a publié, dans la revue *Voix et images*, une brève

<sup>13</sup> Les renseignements qu'elle a trouvés se retrouvent dans la préface, « *Le débutant* et son auteur » (Arsène Besette, *Le débutant*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1996, p. 7-36), ainsi que dans les pages consacrées à Besette de son ouvrage *Le roman canadien de langue française de 1860 à 1958*, Paris, Nizet, 1978, p. 262-269.

étude sur le roman<sup>14</sup> et Normand St-Pierre a consacré son mémoire de maîtrise à la question de la censure du roman<sup>15</sup>. Si *Le débutant* et son auteur sont mentionnés à quelques reprises dans des ouvrages divers – portant sur l'histoire du Québec, la vie littéraire, la censure, l'idéologie libérale radicale, la franc-maçonnerie, le journalisme, etc. – ils n'occupent néanmoins que très rarement – voire jamais – le cœur de ces études. Cette situation rend plus que pertinente une enquête sur l'œuvre de Bessette, mais pose néanmoins problème : les études critiques disponibles sont quasi inexistantes. Si les analyses sur *Le débutant* sont rares, la situation est encore pire du côté des chroniques. À ce jour, aucune étude n'a encore été réalisée sur les « Modernités » qui ne sont connues que grâce aux recherches faites par Madeleine Ducrocq-Poirier qui en cite quelques extraits dans la préface du roman. Tout est donc encore à découvrir. Faute d'études critiques sur Bessette, notre appareil bibliographique fera donc essentiellement référence à des travaux historiques et à des ouvrages sur la théorie du discours polémique.

Avant de nous attarder à l'analyse des « Modernités » et du roman, il nous apparaît essentiel de réunir toutes les informations disponibles sur Arsène Bessette et d'y démêler le vrai du faux. Comme les renseignements accumulés depuis l'époque de Madeleine Ducrocq-Poirier demeurent épars et fragmentaires, il n'est pas inutile de tenter ici une synthèse. Cela permettra d'offrir une vue d'ensemble de ce qui est connu et de ce qui reste à éclaircir. Notre premier chapitre sera donc consacré à l'auteur du *Débutant* ; nous nous intéresserons tant aux aspects biographiques qu'à son œuvre littéraire et journalistique. En effet, la biographie de Bessette éclaire les origines de son intérêt pour la chose politique et de son orientation idéologique, aspect majeur de son corpus littéraire. En plus des recherches menées par Ducrocq-Poirier, nous nous appuierons notamment sur le portrait dressé de Bessette par Aurélien Boivin dans le *Dictionnaire biographique du Canada*<sup>16</sup> et sur les informations disponibles dans le cinquième tome de *La vie littéraire au Québec*<sup>17</sup>. Une attention

<sup>14</sup> Bernard Andrès, « À l'aube d'un renouveau romanesque : *Le débutant* d'Arsène Bessette ». *Voix et images*, vol. 3, no 2, 1977, p. 322-325.

<sup>15</sup> Normand St-Pierre, *op. cit.*, 242 p.

<sup>16</sup> *Dictionnaire biographique du Canada en ligne* : <http://www.biographi.ca/index-f.html>

<sup>17</sup> Maurice Lemire et Denis Saint-Jacques (dir.), *op. cit.* pp. 77, 88, 89, 131, 152, 318, 378, 379, 380, 390, 409, 434, 436, 441, 478 et 479.



particulière sera portée sur l'engagement actif d'Arsène Bessette au sein d'une loge maçonnique montréalaise. Les recherches menées par Roger Le Moine<sup>18</sup> nous permettront d'en apprendre plus sur les valeurs défendues par la loge L'Émancipation et de mieux comprendre pourquoi Bessette a rapidement été identifié comme un ennemi de l'Église. Finalement, nous dresserons un portrait de sa carrière, retraçant ses débuts dans le journalisme jusqu'à ses œuvres littéraires. Parce que les informations disponibles mentionnent l'existence d'autres fictions qui, elles, n'auraient pas réussi à traverser les années<sup>19</sup>, nous tenterons donc de voir s'il est possible de les retrouver, ou, du moins, d'en apprendre un peu plus sur ces écrits mystérieux.

Notre second chapitre s'intéressera directement aux « Modernités » qu'Arsène Bessette publie dans l'hebdomadaire le *Canada français* de juin 1906 à juillet 1909. Tantôt sérieuses, tantôt polémiques, ces entrées empruntent la forme de la chronique<sup>20</sup> et Bessette utilise toute la latitude permise par ce genre journalistique. Parce qu'à ce jour elles n'ont encore jamais été étudiées – voire lues dans leur totalité depuis l'époque de Bessette –, nous commencerons par en présenter un portrait d'ensemble. Pour mieux comprendre cette partie de son œuvre et les liens qu'elle entretient avec le roman *Le débutant*, nous chercherons à déterminer quelles sont les thématiques principales abordées par l'auteur. Ce portrait thématique nous permettra d'établir avec plus de précision les fondements de l'idéologie à laquelle adhère Arsène Bessette dans le but de cerner ses principales stratégies discursives. Nous nous intéresserons également à l'aspect controversé des « Modernités » en cherchant à recenser les polémiques

<sup>18</sup> Roger Le Moine, *Deux loges montréalaises du Grand Orient de France*, Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa, 1991, 188 p.

<sup>19</sup> Dans son entrée du *Dictionnaire biographique du Canada*, Aurélien Boivin mentionne une pièce de théâtre, *Les pantins*, qu'aurait fait jouer Bessette mais qui n'aurait jamais été publiée, tandis que Madeleine Ducrocq-Poirier nous apprend qu'il aurait également écrit un autre récit, *Les arpentés de neige*. Ducrocq-Poirier, « *Le débutant* et son auteur », *op. cit.*, p. 19.

<sup>20</sup> Lise Chartier explique que « La chronique est un commentaire personnel et périodique, signé la plupart du temps par un journaliste maison à l'imprimé et [que] l'auteur est généralement spécialisé dans un domaine particulier : musique, économie, société, politique, humour, sports, religion [...] » (Lise Chartier, *Mesurer l'insaisissable : méthode d'analyse du discours de presse*, Sainte-Foy : Les presses de l'Université du Québec, 2003, p. 53.) Arsène Bessette était un personnage important au *Canada français*, de par ses liens avec les propriétaires, mais également en raison de son implication au journal, lui qui occupa pendant quelques années le poste de rédacteur en chef. De plus, si Bessette se spécialisait dans le théâtre, il n'en demeure pas moins qu'il s'intéressait aussi à tout ce qui touchait aux arts en général et au domaine social.

dans lesquelles elles ont été engagées. La polémique, ce jeu contradictoire où deux parties s'affrontent dans l'optique de se « mettre d'accord de ne pas être en accord »<sup>21</sup>, joue un rôle important quant au statut d'ennemi de l'Église qu'occupe Bessette dans la société. Les limites d'un mémoire de maîtrise ne permettant pas une analyse détaillée de l'ensemble du corpus, nous devons faire une sélection des textes qui seront étudiés et la lecture de la toute première « Modernités » nous permettra d'établir les balises nécessaires à ce choix. L'analyse des textes choisis s'appuiera sur des travaux relatifs à la littérature polémique. Aux théories formulées par Marc Angenot<sup>22</sup> et Dominique Garand<sup>23</sup> viendront s'ajouter des analyses faites par Catherine Kerbat-Orecchinoni<sup>24</sup>, Pierre Berthiaume<sup>25</sup>, Bernard Andrès<sup>26</sup> et Joseph Bonenfant<sup>27</sup>, pour ne nommer que ceux-là. Les outils d'analyse proposés par Garand nous seront particulièrement utiles afin de déterminer la structure polémique générale employée par Bessette dans l'écriture des « Modernités ».

En continuité avec l'analyse de la construction, le troisième chapitre de notre mémoire viendra préciser son objet, soit l'étude des différentes stratégies discursives employées par Bessette et, surtout, des modifications apportées afin de déplacer l'essence des « Modernités » dans une forme narrative plus complexe, celle du roman. Des thématiques qui seront dégagées des chroniques lors du second chapitre, nous en retiendrons trois : la littérature, le journalisme et les élections. D'abord parce qu'elles sont en relation directe avec

<sup>21</sup> Marcel Berger, « Une caractérisation praxéologique du désaccord polémique : ce qu'informer dans les médias veut dire », *Semen*, no 31, 2011, p. 63.

<sup>22</sup> Marc Angenot, *La parole pamphlétaire : typologie des discours modernes*, Paris : Payot, 1995 [1982], 425 p. et « La parole pamphlétaire », *Études littéraires*, vol. 11, no 2, 1978, p. 255-264.

<sup>23</sup> Dominique Garand, *La griffe du polémique : le conflit entre les régionalistes et les exotiques*, Montréal : L'Hexagone, 1989, 235 p. et « Proposition méthodologique pour l'étude du polémique », in Annette Hayward et Dominique Garand (dir.), *États du polémique*, Québec : Nota Bene, 1998, 326 p.

<sup>24</sup> Catherine Kerbat-Orecchinoni, *Le discours polémique*, Lyon : Presses universitaires de Lyon, 1980, 153 p.

<sup>25</sup> Pierre Berthiaume, « Les « Rouges » au XIXe siècle : lecture des pamphlets de Louis-Antoine Dessauls », *Études littéraires*, vol. 11, n° 2, 1978, p. 333-349.

<sup>26</sup> Bernard Andrès, « Essai de typologie du discours pamphlétaire québécois », *Voix et images*, vol. 1, n° 3, 1976, p. 417-431.

<sup>27</sup> Joseph Bonenfant, « La force illocutionnaire dans la situation de discours pamphlétaire », *Études littéraires*, vol. 11, n° 2, 1978, p. 299-312.

l'idéologie libérale radicale<sup>28</sup> défendue par Bessette, mais surtout parce qu'elles sont centrales dans *Le débutant*. En effet, dans son roman, l'auteur « ironise en dévoilant avec application ce que l'on a souvent caché : les dessous malhonnêtes du journalisme et de la politique<sup>29</sup> », tout en consacrant un chapitre entier à la question de la littérature nationale. Pour bien saisir l'évolution des stratégies discursives chez Bessette, nous travaillerons en alternance avec les chroniques et certains passages du roman. Bien que nous ayons choisi de nous concentrer que sur certains extraits du *Débutant*, nous ne pouvons faire abstraction du fait qu'il s'agit d'une œuvre complète et c'est donc avec cette totalité en tête que nous étudierons les passages choisis. En nous appuyant une fois de plus sur les travaux faits par Garand et Angenot, nous verrons comment la construction des chroniques est reprise dans le roman et comment l'argumentaire déployé à la base dans le journal se retrouve mis en scène dans la forme romanesque.

---

<sup>28</sup> Une précision s'avère importante ; si la littérature et le journalisme sont en lien avec l'idéologie libérale, c'est parce qu'ils sont intimement liés à la notion de liberté. En effet, « au cœur du libéralisme se situe d'abord la liberté personnelle vue comme une absence de coercition dans les différentes sphères de l'activité humaine, incluant la liberté de parole, la liberté de religion ». On peut donc inclure la liberté d'informer et de créer dans les requêtes libérales de l'époque. (Réal Bélanger, « Le libéralisme de Wilfrid Laurier ; évolution et contenu (1841-1919) » in Yvan Lamonde (dir), *Combats libéraux au tournant du XX<sup>e</sup> siècle*, Montréal : Fides, 1995, p. 43.)

<sup>29</sup> René Dionne, « Un maillon de la chaîne : *Le débutant* d'Arsène Bessette », *Lettres québécoises : la revue d'actualité littéraire*, no 6, 1977, p. 25.

## CHAPITRE 1

### ARSÈNE BESSETTE : VIE ET ŒUVRE

Né le 20 décembre 1873 à Saint-Hilaire et décédé à Montréal le 21 juin 1921, Arsène Bessette a œuvré pendant de nombreuses années comme journaliste avant de publier son unique roman, *Le débutant*, en 1914. Bien connu de l'intelligentsia de l'époque, notamment en raison de ses prises de position publiques et de son implication dans la vie culturelle et sociale, Bessette est aujourd'hui l'un des grands méconnus de l'histoire littéraire québécoise. L'époque qui l'a vu naître en fut une de transformations, tant idéologiques que culturelles, et ces événements, en plus de modifier le visage de la société du tournant du siècle, ont eu une grande influence sur l'auteur. C'est donc en gardant toujours en tête les événements historiques de cette période que nous nous intéresserons aux différents aspects de la vie et à l'œuvre d'Arsène Bessette.

Puisqu'après sa mort, Arsène Bessette a été effacé de la mémoire collective, les renseignements dont on dispose à son sujet sont à ce jour encore épars et incomplets. Nous chercherons donc dans ce premier chapitre à regrouper les grandes lignes de son existence par le biais d'un état de la question : nous réunirons ce qui nous semble être la quasi-totalité des informations connues à son sujet, tant sur sa vie que sur son œuvre, puisque ces deux paliers sont intimement liés. Nous tâcherons de démêler les différentes versions de la biographie d'Arsène Bessette car les détails de l'existence de cet écrivain sont parfois erronés et confus : il apparaît comme essentiel d'établir la vérité sur certains faits. Nous dresserons également un portrait le plus exact possible de la carrière de Bessette afin d'en comprendre l'évolution à la fois stylistique et idéologique. Certains pans de sa vie privée – le cercle dans lequel il gravitait, de même que son appartenance à une loge franc-maçonne – viendront apporter des précisions précieuses sur son attachement idéologique et nous permettront d'en dresser un portrait plus complet. Ce chapitre s'intéressera aussi à l'œuvre de Bessette – journalistique et romanesque – sans toutefois entrer dans les détails, puisque les chapitres subséquents y seront consacrés. Nous regrouperons donc l'essentiel des informations connues sur Arsène Bessette,

informations qui seront souvent nuancées et précisées, de même que quelques faits découverts lors de nos recherches.

## 1.1 La vie d'Arsène Bessette

### 1.1.1 Confusion dans les origines

Tracer une biographie précise d'Arsène Bessette est une tâche complexe : les sources à son sujet sont rares et, quelques fois, malheureusement erronées. Faute de documentation, de grandes parties de la vie de ce romancier resteront dans l'ombre. Prenons par exemple ses origines : si toutes les sources consultées s'entendent sur son année de naissance – 1873 – il n'en va pas de même quand vient le temps d'établir son arbre généalogique. Le registre des naissances de la ville de Saint-Hilaire fait état de deux couples ayant nommé leur aîné Arsène Bessette en 1873 et l'interprétation de ces documents semble être à l'origine de la confusion. Certaines sources affirment que le père de l'auteur était Moïse Bessette (1823-1896), cultivateur et maire de St-Hilaire, époux d'Adéline Côté (1826-1905)<sup>30</sup> et que ce couple aurait mis au monde quatre enfants. D'autres suggèrent qu'Arsène était l'aîné d'une famille de huit enfants<sup>31</sup>, qu'il serait donc le fils de Moïse Bessette (1851-1915) et de Valérie Lapalme (1849-1935). Qui dit vrai ? Grâce au *Dictionnaire Historique de Beloeil, McMasterville, St-Mathieu-de-Beloeil, Mont-St-Hilaire et Otterburn Park* en ligne<sup>32</sup>, nous croyons avoir pu déterminer l'origine de cette méprise. Une erreur de transcription explique cette confusion. Moïse Bessette et Adéline Côté auraient eu trois enfants, dont un fils nommé Moïse en 1851, qui lui aurait effectivement eu huit enfants. Moïse Bessette et Adéline Côté seraient donc les grands-parents d'Arsène Bessette. L'année de naissance d'Adéline Côté conforte notre théorie : née en 1826, elle aurait mis au monde Arsène Bessette à l'âge de 47

<sup>30</sup> L'équipe de *La vie littéraire*, Aurélien Boivin dans le *Dictionnaire biographique du Canada* et Madeleine Ducrocq-Poirier dans la préface au roman *Le débutant* mentionnent que le père d'Arsène Bessette fut d'abord cultivateur puis maire de St-Hilaire.

<sup>31</sup> Ducrocq-Poirier parle dans la préface du *Débutant* d'une famille de cinq garçons et de trois filles, tout comme Aurélien Boivin le mentionne dans le *Dictionnaire biographique du Canada*.

<sup>32</sup> Site de la Société d'histoire de Beloeil-Mont-St-Hilaire : <http://dictionnaire.shbmsh.org/sh-dict-titre.html#PageTitre>. Consulté le 10 janvier 2010.



ans. Possible, mais peu probable. Si l'exactitude des données biographiques n'est pas obligatoire pour bien comprendre l'œuvre d'un auteur, il n'en demeure pas moins que cette situation illustre à quel point les lacunes dans les informations disponibles sont fréquentes.

Aîné d'une famille de huit enfants, Arsène Bessette, fils de Moïse Bessette et de Valérie Lapalme, a donc vu le jour en 1873 à Saint-Hilaire. Après avoir terminé sa scolarité primaire à l'école de son village, il poursuit ses études classiques au collège Ste-Marie-de-Monnoir de 1888 à 1895. Issu d'une famille plutôt modeste, Ducrocq-Poirier et Boivin affirment que c'est l'aide financière du député fédéral Louis-Philippe Brodeur qui lui aurait permis de fréquenter cette institution. Madeleine Ducrocq-Poirier explique qu'un membre de la famille d'Arsène Bessette

organisa [...] l'élection de Louis-Philippe Brodeur à la chambre de Communes d'Ottawa, ce qui le ruina. Ne pouvant plus alors assumer les frais de scolarité de [l']aîné, il accepta que Louis-Philippe Brodeur patronnât les études qu'Arsène Bessette ferait au collège de Sainte-Marie-de-Monnoir<sup>33</sup>.

La situation financière de la famille Bessette explique également pourquoi il n'a pas poursuivi d'études universitaires : c'est « sans doute faute d'argent, [qu']il entreprend en 1898 une carrière dans le journalisme<sup>34</sup> », mettant ainsi un terme à sa scolarisation. Qu'a-t-il fait entre la fin de ses études (1895) et ses débuts de journaliste (1898) ? Si aucune source n'est en mesure de répondre à cette question, il est possible qu'il ait occupé ces années à travailler sur la terre paternelle, son père étant alors cultivateur.

<sup>33</sup> Madeleine Ducrocq-Poirier, « *Le Débutant et son auteur* », *op. cit.*, p. 11. Il est important de noter que Ducrocq-Poirier croyait que le père d'Arsène Bessette était Moïse Bessette, maire de Saint-Hilaire. Le texte de la préface laisse donc entendre que ce sont les contacts politiques du père qui ont permis l'inscription d'Arsène au collège de Sainte-Marie-de-Monnoir, alors qu'il s'agissait vraisemblablement de ceux de son grand-père, puisque les seules informations disponibles sur le père nous apprennent qu'il était cultivateur et que rien ne laisse croire à quelque relation politique que ce soit.

<sup>34</sup> Aurélien Boivin, « Arsène Bessette », pour le *Dictionnaire biographique du Canada en ligne*, [http://www.biographi.ca/009004-119.01-f.php?&id\\_nbr=8030&&PHPSESSID=ychzfqkvzape](http://www.biographi.ca/009004-119.01-f.php?&id_nbr=8030&&PHPSESSID=ychzfqkvzape). Consulté le 10 janvier 2010.

### 1.1.2 Profession journaliste

C'est en 1898 dans le journal montréalais *la Patrie* qu'Arsène Bessette amorce une carrière de journaliste. L'année suivante, « il publie un texte dans *le Canada français/le Franco-Canadien* – hebdomadaire de Saint-Jean que dirige alors son ami Gabriel Marchand<sup>35</sup> ». Ce récit « écrit spécialement pour *le Canada français*<sup>36</sup> » et publié sous le pseudonyme de Jean Rémuna, raconte comment Michel Carabin et son ami Octave Voghel, tous deux fervents libéraux, parviennent, la veille des élections, à persuader par la ruse le père Crétin de ne pas aller voter, lui qui est reconnu pour vendre son vote au plus offrant – en l'occurrence, aux conservateurs. Bien que ce court texte précède de plus de huit ans les « Modernités », l'ironie qui émane du ton employé et la thématique du récit rappellent étrangement les chroniques qu'écrira plus tard Bessette. Le style à la fois humoristique et controversé du journaliste prend tranquillement forme. À partir de ce moment, il a participé au *Canada français* sur une base régulière<sup>37</sup> où il fut « chargé, à ses débuts, des échos de la vie parlementaire à Québec et de la vie locale<sup>38</sup> » et, peu de temps après, il accepta d'y écrire une chronique hebdomadaire, traitant des sujets les plus variés – politique, actualité, littérature, etc. – publiée sous son pseudonyme de Jean Rémuna. Le journaliste s'est cependant rapidement lassé de son personnage : le 28 juin 1901, il en a annoncé la disparition à ses lecteurs. Nous reviendrons sur l'usage du pseudonyme, mais, surtout, sur son abandon, lorsque nous nous intéresserons plus en détail à son œuvre.

Bien qu'Arsène Bessette ait travaillé pour le compte du *Canada français* jusqu'en 1917, il cessa sa collaboration au journal en 1903 pour y revenir en 1905<sup>39</sup>. Peu de détails quant à

<sup>35</sup> Boivin, *Dictionnaire biographique du Canada en ligne*.

<sup>36</sup> Jean Rémuna (Arsène Bessette), « Michel Carabin », *Le Canada français*, 3 novembre 1899.

<sup>37</sup> Dans son ouvrage sur les loges maçonniques montréalaises, *Deux loges montréalaises du Grand Orient de France*, Roger le Moine, en se référant aux travaux de Madeleine Ducrocq-Poirier, affirme que Bessette débuta au *Canada français* en 1901. Puisqu'il est le seul à se référer à cette année et que sa source de référence mentionne pour sa part bel et bien 1899, nous tenons cette date pour la bonne. D'autant plus, Bessette abandonne son pseudonyme de Jean Rémuna en juin 1901, pseudonyme qu'il adopta quelque temps après son arrivée au journal et qu'il conserva pendant une relativement longue période.

<sup>38</sup> Ducrocq-Poirier, « *Le débutant* et son auteur », *op. cit.*, p. 12.

<sup>39</sup> Boivin, *Dictionnaire biographique du Canada en ligne*.

ses occupations et aux motifs de cette interruption sont parvenus jusqu'à nous. Nous pouvons cependant supposer qu'il était alors établi dans la région de Montréal – ou, du moins, dans sa périphérie – puisqu'il a écrit à cette époque pour l'éphémère périodique *la Vie artistique*<sup>40</sup>, de même que pour *le Taon*<sup>41</sup>, journal humoristique publié de 1903 à 1910. Par ailleurs, peu avant de prendre une pause du *Canada français*, Bessette a participé, en collaboration avec Charles Gill et Éva Circé, à la fondation en 1902 du journal littéraire *L'Étincelle*<sup>42</sup>. Les informations disponibles nous permettent également de supposer qu'il a, pendant cette période et depuis ses débuts en journalisme, participé à de nombreux journaux en tant que critique de théâtre<sup>43</sup>. Cette passion pour la dramaturgie l'amena à écrire et à faire « jouer en 1904 une comédie en un acte intitulée *les Pantins*<sup>44</sup> ». Bien que le texte de cette pièce n'ait jamais été officiellement publié, il est paru en deux parties en novembre 1906 dans le *Canada français*. Nous reviendrons d'ailleurs sur la teneur de cette comédie dans la seconde partie de ce chapitre. C'est également pendant cette période que Bessette a entamé une correspondance avec Marie Le Franc par l'intermédiaire d'une connaissance commune, Idola Saint-Jean. La relation a atteint son apogée en 1904-1905, allant même jusqu'à devenir une promesse de mariage si Le Franc décidait de s'installer au Canada<sup>45</sup>. Parce que Bessette aurait été déçu par l'apparence de sa correspondante, le mariage promis n'eut pas lieu. Après l'échec de sa rencontre avec Marie Le Franc, l'auteur a fait la connaissance de celle qui allait devenir sa femme en 1907, Albina Lareau. Arsène Bessette était un personnage controversé et ce, dans toutes les facettes de sa vie ; comme le précise Madeleine Ducrocq-Poirier, même son mariage aura eu lieu sous le signe de la polémique :

<sup>40</sup> Boivin, *Dictionnaire biographique du Canada en ligne*.

<sup>41</sup> « Outre *L'Étincelle* et *Le Taon*, dans lesquels il donna des comptes rendus des spectacles dramatiques » Ducrocq-Poirier, « *Le débutant* et son auteur », *op. cit.*, p. 15.

<sup>42</sup> « Éva Circé, cofondatrice avec Charles Gill et Arsène Bessette de *L'Étincelle* en 1902, un journal littéraire » Maurice Lemire et Denis St-Jacques (dir), *op. cit.*, p. 441.

<sup>43</sup> « Quelques années après son cours classique, il entre au *Canada français* de Saint-Jean-d'Iberville tout en collaborant à divers journaux où il se signale notamment par ses chroniques sur le théâtre de Montréal. » *Ibid.* p. 89.

<sup>44</sup> Boivin, *Dictionnaire biographique du Canada en ligne*.

<sup>45</sup> « C'est en 1904-1905 que l'échange de lettres entre eux fut le plus intense. L'imagination aidant, Arsène Bessette, qui jugeait Marie Le Franc fort intelligente, la trouva de plus en plus aimable et lui offrit le mariage... » Ducrocq-Poirier, « *Le débutant* et son auteur », *op. cit.*, p. 16.



Le mariage fut célébré par le père Michelot, en l'église de Saint-Jean, à six heures du matin, après que M<sup>gr</sup> Bruchési, évêque du diocèse, eut accordé une dispense de publications des bans. (Cela pour éviter une publicité à propos de laquelle le libéral radical chez Arsène Bessette redoutait les commentaires malveillants.)<sup>46</sup>

Albina Lareau partageait avec son époux l'amour de la littérature. Elle a d'ailleurs collaboré à la page féminine du *Canada français* sous le pseudonyme de « Pimprenette » et elle fréquentait, avec son mari, la bibliothèque de l'Institut Fraser<sup>47</sup>. Si le couple d'Arsène Bessette et d'Albina Lareau eut un mariage heureux, il n'eut cependant jamais d'enfant.

Arsène Bessette est revenu au *Canada français* en 1905. Bien qu'aucune source ne soit en mesure d'en exposer précisément les motifs, il est réaliste de croire que c'est la possibilité d'une promotion qui motiva en partie ce retour. Bessette s'était depuis longtemps lié d'amitié avec « Gabriel Marchand qui possédait *Le Canada français* depuis la mort de son père, l'Honorable Félix-Gabriel Marchand, survenue en 1900<sup>48</sup> » et qui occupait alors le poste de rédacteur en chef. Gabriel Marchand a décidé quelque temps après, peut-être en raison des ses occupations politiques de plus en plus importantes, de nommer Arsène Bessette rédacteur en chef de son journal. Il nous est impossible de déterminer avec exactitude la date d'entrée en fonction de Bessette car, une fois de plus, les informations disponibles sur cette question sont incomplètes. Toutes les sources s'entendent pour dire qu'il quitta le *Canada français* en 1917, mais peu se penchent sur son rôle de rédacteur en chef. En fait, il n'y a que Madeleine Ducrocq-Poirier qui en fait état lorsqu'elle écrit « [qu']il se consacrait au *Canada français* dont il resta dix-sept ans le rédacteur en chef.<sup>49</sup> » Cette affirmation est cependant discutable puisque Bessette est entré au journal en 1899 et qu'il y resta – sporadiquement – jusqu'en 1917. Si Ducrocq-Poirier dit vrai, Bessette aurait été nommé rédacteur en chef un an seulement après son arrivée, alors que le journal était encore la propriété de Félix-Gabriel Marchand. Il apparaît peu probable qu'un jeune homme de vingt-sept ans, cumulant à peine deux ans d'expérience comme journaliste et aucune formation spécifique, se voie offrir une telle charge de travail. Il n'en demeure pas moins que Bessette occupa la fonction de

<sup>46</sup> Ducrocq-Poirier, « *Le débutant et son auteur* », *op. cit.*, p. 18.

<sup>47</sup> *Idem.*

<sup>48</sup> *Ibid.* p. 12.

<sup>49</sup> *Ibid.* p. 19.

rédacteur en chef au *Canada français* pendant quelques années : du départ de Marchand au sien, en 1917<sup>50</sup>. Une lecture attentive des différentes parutions du *Canada français* nous permet d'avancer une date hypothétique de ses débuts comme rédacteur en chef. Sur la première page du journal sont indiqués le prix pour un abonnement, le numéro de téléphone, le lieu d'impression ainsi que l'inscription « Gabriel Marchand, rédacteur propriétaire ». On retrouve cette inscription pour la dernière fois sur l'édition du 24 juillet 1908 ; dès l'édition suivante – le 31 juillet de la même année – le nom de Gabriel Marchand n'apparaît plus<sup>51</sup>. Il est donc permis de croire qu'Arsène Bessette devint rédacteur en chef vers le 31 juillet 1908 ou, du moins, après cette date.

C'est en juin 1906 que Bessette a commencé à faire paraître une série de chroniques dans lesquelles il tente de dépeindre les particularités de la société moderne dans le *Canada français*, chroniques réunies sous le titre de « Modernités, modern style ». Sans traiter en profondeur pour le moment de la teneur de ces « Modernités », précisons simplement que l'auteur avait l'intention de réunir en un ouvrage ses textes et de les voir publier. Malheureusement, ce souhait est demeuré à l'état de projet ; les chroniques n'ont jamais été publiées et sont rapidement tombées dans l'oubli. En plus de ces deux occupations – rédacteur en chef et chroniqueur – Bessette n'a jamais cessé de couvrir, tout au long de sa carrière journalistique, le monde du théâtre montréalais et de prêter sa plume à divers journaux<sup>52</sup>.

---

<sup>50</sup> « Gabriel Marchand, qui suivra les traces de son père en se faisant élire député de Saint-Jean à l'Assemblée législative du Québec en 1908, conserve la propriété du journal jusqu'à cette date puis le vend à la compagnie «Le Canada Français Limitée», propriété d'un avocat de Montréal. Il continue cependant à en être l'éditeur jusqu'à son décès en 1910. Arsène Bessette, rédacteur en chef qui succède à Gabriel Marchand aura aussi marqué l'histoire du journal par sa plume, ses idées patriotiques et son style coloré. » *Le Canada français*, « 150 ans d'histoire », <http://www.canadafrancais.com/edition-Internet/index.php/150-ans-dhistoire/> (Consulté le 10 février 2010)

<sup>51</sup> Voir à ce sujet l'annexe I

<sup>52</sup> Il est reconnu que Bessette collaborait, de façon anonyme, au journal d'appartenance libérale *Le Pays* en 1914. Voir à ce sujet Maurice Lemire et Denis St-Jacques, *op. cit.*, p. 37.

### 1.1.3 Arsène Bessette, romancier

L'unique roman de l'auteur, *Le débutant*, paraît en 1914. Cependant, des commentaires faits par Bessette dans les « Modernités » suggèrent que le texte était écrit depuis quelques années déjà : une première version aurait été faite vers 1908<sup>53</sup>. *Le débutant*, roman qui « n'a pas été écrit pour les petites filles<sup>54</sup> », met en scène Paul Mirot, jeune homme brillant, qui fait l'apprentissage de la vie par une suite d'échecs : amoureux, professionnels, politiques... Parce que le roman prônait des idées libérales et qu'il s'attaquait aux failles de la société de l'époque, dénonçant sans pudeur l'idéologie religieuse dominante, en plus d'avoir été écrit par un libéral radical, il fut rapidement catalogué comme étant dangereux :

Paru en 1914 [...] le roman *Le débutant*, fut aussitôt censuré. Les curés conseillèrent à leurs paroissiens d'ignorer ce livre, proposition à laquelle adhèrent les critiques de l'époque qui, clercs ou non, ourdirent contre lui une conspiration du silence qui le jeta dans un oubli où il gisait encore lorsque les Éditions HMH l'ont réédité en 1977.<sup>55</sup>

Arsène Bessette rêvait d'écrire une œuvre importante, une œuvre littéraire qui passerait à la postérité et qui ferait de lui un écrivain célèbre et respecté. Malheureusement, c'est la parution de son unique roman qui l'a conduit à l'oubli. La classe dominante l'a immédiatement condamné, tout comme la fragile institution littéraire de l'époque :

Bien entendu, il était exclu que la critique littéraire du moment fût bien disposée à l'égard d'Arsène Bessette. Ceux qui l'exerçaient s'appelaient l'abbé Camille Roy, le chanoine Émile Chartier, l'abbé Henri d'Arles (dit encore Henri Beaudé) et le bien-pensant Adjutor Rivard [...] À leurs yeux, *Le débutant* ne pouvait être que dangereux. Ils l'ont donc passé sous silence, d'autant plus délibérément qu'ils connaissaient la forte personnalité et la valeur de son auteur.<sup>56</sup>

Seul un journal fait dans ses pages la promotion du roman : il s'agit du périodique *Le Pays*, pour lequel Bessette travaillait alors anonymement. On y retrouve « trois comptes rendus favorables du *Débutant* (11 avril, 16 mai et 15 août) qui soulignent tous que la liberté de

<sup>53</sup> Dans l'entrée du 25 septembre 1908, Bessette rend un hommage posthume à Théodore Busnel, dessinateur responsable des illustrations du *Débutant*.

<sup>54</sup> Arsène Bessette, *Le débutant*, op. cit., p. 39.

<sup>55</sup> Normand St-Pierre, op. cit., p. 1.

<sup>56</sup> Madeleine Ducrocq-Poirier, « *Le débutant* et son auteur », op. cit., p. 10.

penser de l'auteur a entraîné son rejet par une société trop conformiste.<sup>57</sup> » Ce furent les seuls échos positifs que reçut, à son époque, le texte. Le pouvoir de la censure était tel que, selon Madeleine Ducrocq-Poirier, certains membres de la famille de l'auteur auraient brûlé le roman, suite aux recommandations du clergé<sup>58</sup>. Après cet échec, il a peu à peu abandonné cette vocation : dans *Le débutant*, Bessette annonçait la publication prochaine de « Modernités – Modern style », une compilation de ses chroniques, mais « le livre ne sera jamais publié, pas plus que ne le sera un autre récit, *Les arpents de neige*, qu'Arsène Bessette aurait écrit »<sup>59</sup>. Sa carrière de romancier débuta et prit fin avec la parution du *Débutant*.

#### 1.1.4 Une fin de carrière nébuleuse

C'est à la fin de 1917 que Bessette quitta définitivement le journal *Le Canada français*. Les raisons de ce départ demeurent mystérieuses : Madeleine Ducrocq-Poirier avance que c'est parce que le roman l'avait marqué d'infamie<sup>60</sup>, mais, dans ce cas, pourquoi avoir quitté plus de trois ans après la parution de l'œuvre ? Il est plus logique de croire que la « crise » provoquée par le roman s'amointrissait au fil du temps, cette étiquette devait être beaucoup plus dérangeante l'année même de la parution que trois ans plus tard. Certes, Bessette était toujours considéré comme étant un ennemi pour l'élite religieuse, mais comme la censure de son roman avait été extrêmement efficace, la menace qu'il représentait devait être moins pressante. L'autre point apporté par Ducrocq-Poirier, soit que le journal était en perte de popularité, nous semble plus juste : « depuis la mort de Gabriel Marchand qui soutenait Arsène Bessette, les tirages du *Canada français* avaient baissé : de 4579 en 1900, ils étaient tombés à 4200 en 1913<sup>61</sup> ». Le journal voyait donc son nombre d'abonnés diminuer, et ce, bien avant la publication du roman. Les idées et l'orientation idéologique du rédacteur en chef n'étaient peut-être pas étrangères à cette situation, mais il n'en demeure pas moins qu'il

<sup>57</sup> Maurice Lemire et Denis St-Jacques, *op. cit.*, p. 380.

<sup>58</sup> Madeleine Ducrocq-Poirier, *op. cit.*, p. 9.

<sup>59</sup> *Ibid.* p. 19.

<sup>60</sup> « Les idées et la personnalité du rédacteur en chef étaient de plus en plus contestées ; *Le débutant* avait marqué d'infamie son auteur. » *Ibid.* p. 20.

<sup>61</sup> *Idem.*



nous apparaît erroné d'attribuer son départ du *Canada français* uniquement à la parution de son roman. Bessette ne met cependant pas un terme à sa profession de journaliste ; déménagé à Montréal, il prête sa plume, souvent de façon anonyme, aux journaux *La Presse*<sup>62</sup> et *Le Pays*<sup>63</sup>. Dans son étude sur les loges maçonniques *L'Émancipation* et *Force et courage*, Roger Le Moine mentionne que Bessette aurait été à la tête du *Pays* pendant une brève période, soit du 8 mai 1918 au 13 septembre de l'année suivante<sup>64</sup>, sans toutefois mentionner les raisons et la date de son départ<sup>65</sup>. Arsène Bessette décède subitement le 21 juin 1921, alors qu'il se trouvait en visite chez un ami. Était-il alors encore à l'emploi de *La Presse* et du *Pays* ? Bien que toutes les sources s'entendent pour dire qu'il occupait, depuis l'année précédente, un poste d'inspecteur à la Commission des tramways de Montréal, aucune ne précise s'il était encore journaliste.

## 1.2 Un écrivain engagé : Arsène Bessette et l'idéologie libérale

Bien qu'Arsène Bessette ait été un artiste fortement politisé, aucune trace le liant à une campagne électorale n'a encore été découverte. Cependant, les luttes politiques ont été traitées par Bessette, tant dans *Le débutant*<sup>66</sup> que dans ses articles et ce, toujours d'un point de vue libéral radical. Il ne faut pas oublier que Bessette a été à la tête du *Canada français* pendant quelques années et que ce journal s'affichait comme étant un organe du parti libéral<sup>67</sup>. Bien qu'il ait tenté, dans ses « Modernités », de traiter de politique d'une façon la

<sup>62</sup> Madeleine Ducrocq-Poirier, *op. cit.*, p. 20.

<sup>63</sup> Voir à ce sujet : Aurélien Boivin, *Dictionnaire biographique du Canada en ligne*

<sup>64</sup> Roger Le Moine, *op. cit.*, p. 72.

<sup>65</sup> Il est possible qu'il soit demeuré comme collaborateur au journal après avoir cessé d'exercer les fonctions de rédacteur en chef, publiant de façon anonyme.

<sup>66</sup> On retrouve une lutte politique dans *Le débutant* et bien qu'elle oppose un parti plus libéral à un parti conservateur, le tout demeure une suite d'événements fictifs. Néanmoins, Bessette y met en scène une lutte électorale, fort probablement inspirée d'événements desquels il aurait été témoin, le tout romancé et présenté selon le point de vue de l'auteur, évidemment.

<sup>67</sup> L'entête du journal le précise à toutes les éditions : « Journal Libéral Hebdomadaire du District d'Iberville ».

plus objective qui soit<sup>68</sup>, le simple fait que ces articles paraissent dans un journal engagé élimine toute neutralité possible.

Quiconque s'intéresse à l'œuvre d'Arsène Besette ne peut occulter le fait que ce dernier était un écrivain engagé et que ses textes traduisent son appartenance à l'idéologie libérale radicale. Nous l'avons vu, il côtoyait depuis son enfance des libéraux affirmés : nous avons déjà mentionné Louis-Philippe Brodeur, qui a financé ses études classiques et Gabriel Marchand, qui lui a offert le poste de rédacteur en chef au *Canada français*. Sans oublier le fait que son grand-père aura été maire de la ville de St-Hilaire pendant quelques années<sup>69</sup>. Besette aura par ailleurs entretenu des relations cordiales « avec des radicaux comme Godfroy Langlois, Albert Laberge, Gonzalve Desaulniers<sup>70</sup> ». Issu d'un milieu libéral et ayant conservé des liens avec des hommes politiques, le romancier a développé une grande connaissance du milieu politique et, surtout, un grand intérêt pour l'idéologie libérale radicale. La nuance entre le libéralisme modéré et le libéralisme radical est importante et les gouvernements libéraux au pouvoir appartenaient à la première catégorie :

le libéralisme modéré, sans anticléricalisme et sans revendication « nationalitaire » à l'enseignement du principe des nationalités, s'est mis en place avec l'Union et a trouvé son expression programmatique dans le discours de Laurier en 1877. C'est principalement ce libéralisme qui se met en place avec l'élection des libéraux de Laurier à Ottawa en 1896 et de ceux de Félix-Gabriel Marchand à Québec en 1897.<sup>71</sup>

Besette pour sa part adhérait plus au libéralisme radical, largement inspiré des luttes ayant eu cours au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle entre les rouges et les ultramontains. L'idéologie défendue par Besette n'était pas antireligieuse, bien qu'il n'hésitait pas à dénoncer les pratiques du clergé qu'il jugeait scandaleuses ; son libéralisme visait à remettre l'Église à sa place, soit dans les églises, et cherchait à redéfinir l'identité canadienne-française grâce à une meilleure éducation pour le peuple. L'auteur, en plus d'afficher son amitié pour certains libéraux plus ou moins radicaux, n'hésitait pas à utiliser son métier de journaliste pour transmettre ses

<sup>68</sup> Besette s'efforçait de traiter de la situation politique au Canada français, sans jamais faire directement la promotion d'un parti en particulier, se contentant d'appeler son lectorat à utiliser sa raison et son intelligence pour voter.

<sup>69</sup> Voir à ce sujet p. 11, 12 et 15.

<sup>70</sup> Maurice Lemire et Denis St-Jacques, *op. cit.*, p. 89.

<sup>71</sup> Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées*, *op. cit.*, p. 195.

opinions, ses convictions. Cette appartenance avouée au libéralisme a eu un impact important sur sa vie et sur son travail : ses articles et son roman suscitaient la controverse et lui ont valu des reproches de la part de certains membres du clergé. Comme l'a démontré Normand St-Pierre, les positions qu'il défendait ouvertement sont l'une des principales raisons de la conspiration du silence qu'auront connue l'auteur et son roman. Parmi ses détracteurs les plus connus, retenons les noms de M<sup>gr</sup> Bruchési et de Jules-Paul Tardivel, de même que les journaux *La Vérité* et *L'opinion publique*<sup>72</sup>. Même après le décès de Jules-Paul Tardivel, *La Vérité* n'a pas cessé de s'en prendre à Bessette : l'équipe du journal lisait scrupuleusement ses articles et n'hésitait pas à publier des répliques, s'adressant tantôt directement à l'auteur, tantôt en s'efforçant de déconstruire sa thèse. Si peu d'entre eux osent attaquer directement le journaliste, ils sont nombreux à réagir à ses propos : l'offensive est rare, mais la défense vient rapidement. Les répliques de *La Vérité* surviennent surtout lorsque Bessette traite, de près ou de loin, de la religion catholique, comme c'est le cas en juin 1908 :

Nos lecteurs ont sans aucun doute entendu parler des *modernités* que publie, dans un journal de Saint-Jean, M. Arsène Bessette, un chroniqueur qui cherche surtout à faire de l'esprit le plus souvent avec peu de succès. Les dernières *modernités* ont traité à Jérémie ; on y découvre un manque complet de jugement et une ignorance pleine de suffisance. [...] Il règne dans tout cela une confusion vraiment pénible que l'ignorance ne peut certes pas excuser. Non seulement l'auteur des *Modernités* semble ignorer la véritable signification du mot Jérémie, mais il paraît avoir aussi oublié le caractère et le rôle joué par le prophète Jérémie. [...] Nous voulons bien croire que M. Bessette a tout simplement élevé dans ses dernières *modernités* un monument de sottises.<sup>73</sup>

Arsène Bessette avait de nombreux ennemis, principalement en raison des positions qu'il défendait dans ses articles. Malgré cela, il n'a jamais changé de point de vue idéologique et n'a jamais cessé de défendre son opinion.

Le roman *Le débutant* est probablement la plus grande démonstration de l'appartenance libérale d'Arsène Bessette. Parallèlement à l'apprentissage de la vie fait par Paul Mirot, se trouve la mise en scène d'une lutte politique opposant un groupe de libres-penseurs à un parti conservateur. Sans pourtant ne jamais le mentionner directement, Bessette met dans la bouche

<sup>72</sup> Dans les « Modernités », il arrive souvent à Bessette d'utiliser en partie ou en totalité sa colonne pour répliquer aux attaques que lui font ces journaux.

<sup>73</sup> Anonyme, « Notes littéraires », *La Vérité*, Notre-Dame de Québec, 27 juin 1908.

de ses personnages libres-penseurs les propos de l'idéologie libérale, tandis que leurs opposants reprennent les principes de l'ultramontanisme. Le roman oppose, toujours à demi-mot, les libéraux aux conservateurs. La fiction lui permet de faire débattre ces deux tendances opposées en gardant le contrôle, puisqu'il est maître, en tant que romancier, des propos émis dans le texte. Il présente plusieurs débats publics et les utilise pour faire valoir son opinion ; on y retrouve de longs monologues qui ont toutes les apparences de pamphlets politiques. Les deux idéologies se confrontent, mais jamais sur un pied d'égalité. Comme l'a souligné St-Pierre, Bessette donne la parole aux « libéraux », mais ne relate que très rarement celle de leurs opposants, réduisant à néant leurs prises de parole :

Leur discours [celui des opposants] ne nous est accessible qu'à travers celui des héros. Même le narrateur affiche constamment son parti pris dans sa description des personnages et ses commentaires sur la lutte qui s'engage. Il parlera, en effet, de « parti réactionnaire » et de « parti avancé », de « l'élément rétrograde » et « des hommes de progrès » ; il comparera « l'honorable Vaillant » à « l'honorable Trousebelle » dans un style qui ne laisse aucun doute sur le parti que devrait prendre l'électeur, etc... [...] S'il y a, certes, divers langages dans ce roman, ils ne sont sûrement pas traités sur un pied d'égalité<sup>74</sup>.

*Le débutant* propose une vitrine parfaite pour un l'artiste engagé qu'était Bessette : sous le couvert d'une fiction, il pouvait démontrer son opinion, limitant et déterminant lui-même des répliques de l'adversaire. Si dans la société réelle les tenants du libéralisme se voyaient souvent muselés, dans son roman, ils possédaient toute la liberté de parole qu'ils pouvaient désirer. Cette liberté permet à Bessette de plaider sa cause et d'insister sur certains aspects qui, pour lui, sont cruciaux, sans avoir à subir les foudres des conservateurs. Évidemment, comme Bessette était désireux d'écrire un roman réaliste, Paul Mirot subit les attaques de ses opposants puisqu'il ne pouvait occulter la présence d'une parole ennemie. Cependant, l'auteur avait les pleins pouvoirs : il a mis en scène des attaques facilement contournables, souvent futiles et superficielles. Les foudres subies par Mirot sont rapidement détournées par un narrateur désireux de promouvoir l'idéologie libérale radicale<sup>75</sup>.

<sup>74</sup> Normand St-Pierre, *op. cit.*, p. 85.

<sup>75</sup> Il ne faut cependant pas négliger le fait que les attaques subies par Mirot et ses collègues, si elles sont facilement contournables, ont un impact réel dans leur vie – sur la trame romanesque. En effet, si ces libres-penseurs dominent dans l'argumentaire, il n'en demeure pas moins qu'ils voient leurs rêves et leurs espoirs souvent brisés par la puissance de leurs ennemis.



### 1.2.1 La liberté de l'art

Libéral d'esprit, Bessette promouvait avec encore plus de vigueur un certain nombre de modifications qu'il souhaitait voir se produire dans la société. Nous avons déjà brièvement mentionné son amour des lettres et du théâtre : il octroyait une grande place à la liberté de l'art. Dans *Le débutant*, Paul Mirot était journaliste et écrivain et un chapitre entier s'intéresse à la question des lettres canadiennes-françaises. Bessette y défend sa position : il n'existe pas encore de littérature nationale car « l'art doit être libre. Où il n'y a pas de liberté, il n'y a pas d'art.<sup>76</sup> » Il lui apparaît essentiel de cesser de s'interroger sur la littérature et d'en produire, il condamne les écrivains qui ne font qu'imiter la littérature française, mais comprend également la situation dans laquelle se retrouvent les artistes. La classe dominante possède le pouvoir de censurer les œuvres et de marquer au fer rouge les auteurs osant sortir du chemin tracé. Au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, il faut beaucoup de courage pour oser produire une œuvre allant à contre-courant. Nous analyserons plus en détail dans les prochains chapitres l'opinion de Bessette par rapport à la liberté de l'art et à la littérature nationale et les stratégies utilisées pour la présenter, notons seulement pour le moment le fait qu'il n'aura jamais accepté le principe de la censure<sup>77</sup>. Arsène Bessette aura défendu l'autonomisation de l'art tout au long de son existence, tant au théâtre, que dans la peinture ou la littérature.

### 1.2.2 L'éducation

Ce désir de voir l'art s'affranchir de toute contrainte se juxtapose à un autre thème important pour Arsène Bessette : celui de l'éducation. Bien qu'il revendique une totale liberté chez les artistes, il reconnaît qu'une œuvre ne peut convenir à tous les publics. Il y en a effectivement certaines qui, par leur teneur et leurs propos, ne conviennent pas à tout le

<sup>76</sup> Arsène Bessette, *Le débutant*, op. cit., p. 260.

<sup>77</sup> Bessette explique que « la censure est tout simplement absurde » parce que ceux qui ont la tâche de l'appliquer « règnent mais ne gouvernent pas ». Le problème vient du fait que « l'imbécillité, chagrine de ne pouvoir briller par le talent [...] se rabat sur la morale [et] c'est ainsi que l'on voit des bons apôtres prétendre que tous les amusements sont dangereux, la moindre plaisanterie coupable et le rire criminel ». Pour Bessette, censurer l'art relève de l'hypocrisie qui est « le mal moderne, le mal qui nous tue, en rendant l'existence mesquine, ennuyeuse, stupide. » (Arsène Bessette, « Modernités », *Le Canada français*, 8 novembre 1907.)

monde : lui-même précise dans l'ouverture de son roman qu'il « n'a pas été écrit pour les petites filles ». S'il partage d'une certaine façon la position de l'Église sur les dangers potentiels, il dresse une nuance importante. Alors que l'Église qualifie ces ouvrages de dangereux, peu importe qui en est le lecteur, Bessette affirme que le livre en soit n'est pas un danger, s'il est lu par quelqu'un possédant les connaissances nécessaires pour bien en assimiler le contenu : « l'entraînement est nécessaire pour devenir un bon lecteur, c'est-à-dire posséder assez de connaissances et de jugement pour pouvoir raisonner avec l'auteur, apprécier une œuvre littéraire dans ses détails et dans son ensemble.<sup>78</sup> » C'est sur la notion de connaissance – et donc, indirectement, d'éducation – que l'opinion de Bessette diverge de celle du clergé. Le livre en tant que tel n'est pas dangereux, mais il peut le devenir, s'il est placé dans les mains de quelqu'un ne possédant pas le savoir requis pour bien le comprendre. La solution proposée ? Se doter d'un système d'éducation efficace capable d'éduquer correctement le peuple, et pas seulement sur le plan littéraire. Si Arsène Bessette n'était pas le seul à défendre ces positions, ses opposants étaient plus nombreux et mieux outillés pour la lutte ; il aura fallu attendre la Révolution tranquille pour voir naître un système scolaire plus laïque<sup>79</sup>.

### 1.2.3 La liberté de presse

L'éducation du peuple passe par le système scolaire, mais est aussi grandement nourrie par les journaux, par l'information transmise aux habitants. Arsène Bessette a embrassé jeune la carrière de journaliste, c'est sans grande surprise qu'on le voit s'intéresser à cette question, au rôle des journalistes et à leur condition. Si ce thème revient souvent dans ses chroniques<sup>80</sup>, il se retrouve surtout au cœur du *Débutant* qu'il qualifie de « roman de mœurs

<sup>78</sup> Arsène Bessette, « Modernité », *Le Canada français*, 23 novembre 1906.

<sup>79</sup> Il aura fallu attendre 1964 pour voir la « transformation du système des collèges classiques jusqu'alors administrés par des religieux en vue d'un réseau de collèges publics ». Marc Durand, *op. cit.*, p. 133.

<sup>80</sup> Nous estimons qu'au moins vingt pourcent des « Modernités » de Bessette font référence au journalisme.

du journalisme<sup>81</sup> » et qu'il dédie « à [ses] confrères en journalisme [...], à tous ceux qui ont perdu leurs illusions avant ou en même temps que leurs cheveux<sup>82</sup> ». L'opinion de Bessette face au journalisme est plutôt mauvaise. Depuis le tout début de sa carrière, il dénonce l'esclavage auquel ils sont soumis. Dans une lettre de 1899, écrite à Ozias Leduc, il s'insurge de l'obligation de mentir des journalistes<sup>83</sup>. Le milieu est tellement corrompu, tellement contrôlé que les journalistes sont réduits à un esclavage. À plusieurs reprises, Bessette a utilisé sa tribune pour défendre les journalistes, dans l'espoir toujours vain d'améliorer leur sort, de faire de cette profession un métier respectable. L'idée de former une association reconnue et respectée pour les journalistes faisait partie de ses projets, et ce, depuis ses débuts dans le métier<sup>84</sup>.

#### 1.2.4 La franc-maçonnerie

Si Bessette n'a jamais pris ouvertement part à une quelconque lutte électorale, il n'en demeure pas moins qu'il s'agissait d'un homme fortement politisé. Officiellement, Arsène Bessette n'était qu'un romancier et journaliste engagé, officieusement, il défendait les idéaux du groupe marginal dont il était membre : les francs-maçons de la loge L'Émancipation. En effet, l'appartenance du journaliste à ce groupe a été révélée publiquement en 1910 par A.-J. Lemieux<sup>85</sup> et cette révélation, en plus de nuire à Bessette, aura précipité la chute de la loge. Sans entrer dans les détails de la franc-maçonnerie au Canada, ni dans ceux de la loge à laquelle il appartenait, il nous apparaît essentiel de survoler les grandes lignes de l'idéologie

<sup>81</sup> Bessette, *Le débutant*, op. cit., p. 37.

<sup>82</sup> *Ibid.* p. 41.

<sup>83</sup> Voir à ce sujet : Madeleine Ducrocq-Poirier, « *Le débutant* et son auteur », op. cit., p. 22.

<sup>84</sup> Ducrocq-Poirier affirme que Bessette a fait paraître un article signé sous pseudonyme, « Journalistes et journalisme », dans *Le Canada français* du 29 mars 1903. Cependant, il n'y a pas eu de publication du journal à cette date, le 29 mars 1903 étant un dimanche — l'hebdomadaire est publié les vendredis. Nous avons tout de même tenté de le localiser, sans succès. Néanmoins, cette thématique revient si souvent dans l'œuvre de Bessette qu'il est possible qu'il s'agisse simplement d'une erreur de datation de la part de Ducrocq-Poirier.

<sup>85</sup> En 1910, après avoir dérobé des documents confidentiels au secrétaire de la loge, Lemieux publie une brochure décrivant certaines des assemblées et révélant l'identité d'une partie des membres, parmi lesquels se trouve Arsène Bessette. Voir à ce sujet : A.-J. Lemieux, *La loge « L'Émancipation »*. Ed. Privée, 1910, 32 p.

franc-maçon, plus précisément, celle de la loge L'Émancipation, afin de mieux comprendre l'engagement politique d'Arsène Bessette.

La franc-maçonnerie arrive en Amérique du Nord sous le régime français, mais ne prend racine réellement qu'après la Conquête et, au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, « une élite composée de médecins, d'avocats, de journalistes, d'enseignants et d'hommes politiques dont plusieurs, comme Godfroy Langlois et Honoré Beaugrand, maire de Montréal, appartiennent à la maçonnerie.<sup>86</sup> » Cette société secrète aura de tous les temps été vue comme un ennemi dangereux par l'Église et ses opposants se voyaient alors souvent accusés de franc-maçonnerie, bien qu'ils n'en fassent pas toujours partie. Fondée au printemps de 1896, la loge L'Émancipation – loge au nom évocateur – avait plusieurs objectifs, dont le principal était l'affranchissement des francophones au Canada. Ses premiers membres, qui ont déserté la Grand Lodge of Quebec, à grande majorité anglophone, pour le Grand Orient de France, voulaient

œuvrer dans une loge qui leur permette de s'impliquer dans leur milieu, c'est-à-dire dans celui des francophones. Ils [étaient] convaincus que l'histoire du Québec, dominée depuis plus de 30 ans par un régime reposant sur la collusion du parti conservateur et de la religion catholique, [était] à la veille de subir une profonde mutation. Ils en [voyaient] des indices dans la victoire d'Honoré Mercier.<sup>87</sup>

Installée à Montréal, dans le Odd Fellow's Halle du 1863 rue Notre-Dame, L'Émancipation avait pour devise « liberté, égalité, fraternité » et ses membres avaient bien l'intention de faire de cet adage celui du peuple. Parce que l'éducation se retrouve à la base de toute évolution, « L'Émancipation s'attache au premier chef à la question de l'enseignement qu'elle envisage [...] dans une perspective laïque<sup>88</sup> » en poursuivant notamment les travaux commencés par Les Chevaliers du Travail en 1885<sup>89</sup>. La loge cherche à modifier les rouages qui sont à la base de la société : « actifs en milieu urbain et à une époque où commençait à se poser sérieusement la question sociale, les francs-maçons posent dorénavant les problèmes

<sup>86</sup> Roger Le Moine, *op. cit.*, p. XV.

<sup>87</sup> *Ibid.* p. 11.

<sup>88</sup> *Ibid.* p. 24.

<sup>89</sup> Ce regroupement avait, en 1885, présenté un programme social dans lequel la question de l'enseignement obligatoire était traitée en importance.



« publics » en terme non plus de liberté religieuse, mais de justice.<sup>90</sup> » Ils rêvent de voir la société se définir à partir de notion d'égalité inspirée par la France révolutionnaire plutôt que par les conceptions religieuses.

Contrairement à plusieurs loges maçonniques, L'Émancipation ne possédait pas à ses débuts de journal officiel dans lequel diffuser ses idées. Malgré tout, nombre de ses membres oeuvraient dans le milieu journalistique et y laissaient transparaître l'idéologie franc-maçonne, comme c'était le cas d'Arsène Bessette. Il n'est pas aisé, pour une société dite *secrète*, de diffuser ses idéaux, néanmoins, dès sa fondation,

la loge L'Émancipation entreprend un combat qui vise à l'instauration des libertés fondamentales dans une démocratie dont le fonctionnement est perverti par des impératifs religieux. Comme bien d'autres associations avant elle, la loge compte imposer ses objectifs par la connaissance. C'est pourquoi elle essaie d'étendre l'instruction à toutes les classes de la société par la transformation du système scolaire et aussi par la diffusion des idées qui ont cours dans les pays évolués de l'Occident. À cette fin, elle participe à la fondation de la Ligue de l'enseignement, lance des journaux et revues comme *Les Débats*, *Le Combat*, *La Petite Revue*. Et elle crée la bibliothèque publique du cercle Alpha-Oméga.<sup>91</sup>

Le but poursuivi par ses membres était noble, éduquer le peuple afin de lui permettre de s'affranchir, mais, malheureusement, les ennemis de la loge étaient trop puissants et nombreux ; elle a été mise en sommeil en 1910. Comme les archives de la loge n'existent plus, il est impossible de connaître avec exactitude la date d'affiliation d'Arsène Bessette, pas plus que celle de son départ. Par contre, la parution de la liste de A.-J. Lemieux nous permet de croire que Bessette était toujours membre en 1910, dans les derniers moments de la loge. Aussi, Le Moine mentionne dans son ouvrage que le journaliste était en charge de la revue de la loge Force et courage<sup>92</sup> en 1918 : il est donc fort probable que, s'il n'était plus activement franc-maçon, Arsène Bessette ait gardé des liens importants avec ses confrères. « Liberté,

<sup>90</sup> Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées*, op. cit., p. 216.

<sup>91</sup> Le Moine, op. cit., p. 58.

<sup>92</sup> Force et courage est une loge maçonnique en continuité de celle de L'Émancipation, notamment parce qu'elle promouvait les mêmes idéaux et que certains membres de L'Émancipation s'y sont joints après sa mise en sommeil. Par contre, il est faux de croire que « la loge Force et courage [ait] été créée après la mise en sommeil de la loge L'Émancipation [...] car elle a été constituée avant même l'affaire Lemieux ». Il s'agit de deux regroupements partageant des visées similaires, mais qui sont constitués de manière indépendante. *Ibid.* p. 59.

égalité, fraternité » : la devise de l'Émancipation concorde en tout point à l'idéologie qu'Arsène Bessette s'est efforcé de défendre au fil de sa vie.

### 1.3 Arsène Bessette, journaliste

Arsène Bessette est décédé subitement à l'âge de 48 ans, sans terminer l'œuvre romanesque qu'il souhaitait accomplir. Nous l'avons mentionné précédemment, lui qui avait l'ambition de devenir un écrivain important et reconnu, n'a publié qu'un seul roman. Malgré tout, grâce à sa profession, nombre de ses articles et compositions littéraires ont pu être diffusés et lus. Tout comme sa vie, son œuvre est encore aujourd'hui méconnue du grand public, nous nous efforcerons donc de la présenter le plus précisément possible tout en nous attardant aux quelques rares analyses qui en ont été faites.

#### 1.3.1 L'œuvre journalistique

Il y a plusieurs raisons expliquant pourquoi il est si ardu de retracer avec précision l'ensemble des écrits journalistiques d'un auteur du tournant du XX<sup>e</sup> siècle. À cette époque, des journaux et des revues voyaient le jour pour bien souvent disparaître peu de temps plus tard – faute de financement, de lectorat ou d'intérêt. Certes, les titres de la majorité de ces journaux sont connus, mais, dans certains cas, il ne subsiste que peu de traces matérielles tangibles, rendant l'analyse et la compilation des écrits complexes. Par ailleurs, il était alors d'usage courant pour les journalistes de ne pas signer leurs textes ou d'utiliser des pseudonymes. Dans bien des cas, il est impossible de savoir avec exactitude qui se cachait sous un nom d'emprunt et, si plausibles que soient certaines hypothèses, l'ultime confirmation n'arrive que très rarement<sup>93</sup>. Comme Arsène Bessette demeure encore aujourd'hui très peu étudié, une grande partie de ses écrits reste encore à découvrir et cette

---

<sup>93</sup> Les ouvrages de référence sur les pseudonymes et sur leurs utilisateurs, bien qu'ils soient le résultat de recherches élaborées (comme celui de Bernard Vinet ; *Pseudonymes québécois*, paru chez Garneau en 1974) connaissent néanmoins leurs limites, le pseudonymat étant, dans certains cas, une tentative d'anonymat plutôt efficace.

tâche est d'une ampleur colossale. L'objectif de notre mémoire n'étant pas de retracer avec exhaustivité son oeuvre, nous nous contenterons ici de rassembler les différentes conclusions ayant été tirées de la partie connue de son oeuvre – la pointe de l'iceberg – et d'établir certains constats à partir de nos propres recherches.

### 1.3.2 Arsène Bessette ou Jean Rémuna

Nous savons bien peu de choses des premiers articles écrits par Bessette pour *La Patrie* en 1898, si ce n'est que ce journal fut pour lui un lieu d'apprentissage. Une étude attentive de *La Patrie* de 1898 serait nécessaire pour en dire plus ; nous ne pouvons sur ce sujet que spéculer. Nous avons mentionné précédemment son premier article connu, « Michel Carabin », paru dans *Le Canada français* en 1899 et signé du pseudonyme de Jean Rémuna, en insistant sur le style employé. En effet, le ton de la petite histoire – où se mêlent humour, politique et satire sociale – est très proche de celui utilisé dans son roman. Cet article, seul Aurélien Boivin, dans *Le Dictionnaire Biographique du Canada* en fait mention, et ce, très brièvement<sup>94</sup>. Notons simplement la proximité flagrante dans l'usage de noms à saveur humoristique, comme le voulait la tradition du roman comique du XIX<sup>e</sup> siècle : les personnages du *Débutant* ont des noms très révélateurs de leur personnalité et de leur caractère – que l'on pense à Solyme Lafarce, à Prudent Poirier ou au village de Mamelmont – tandis que le héros de « Michel Carabin » doit traiter avec un homme corrompu du nom du père Crétin<sup>95</sup>. Cet article, écrit alors que Bessette n'avait à peine que 26 ans, pose déjà les

<sup>94</sup> « Le 3 novembre de l'année suivante [1899], il publie un texte dans *le Canada français/le Franco canadien* – hebdomadaire de Saint-Jean que dirige alors son ami Gabriel Marchand (fils d'un des fondateurs du périodique, Félix-Gabriel) –, intitulé « Michel Carabin » et signé du pseudonyme de Jean Rémuna. L'histoire raconte comment le héros éponyme, chaud partisan libéral, empêche l'avaricieux père Crétin – dont le suffrage a été acheté par les conservateurs – de se rendre au bureau de vote. » Aurélien Boivin, *Dictionnaire Biographique du Canada en ligne*.

<sup>95</sup> St-Pierre explique que, dans *Le débutant*, les personnages sont divisés en deux groupes distincts où « le sérieux marque la représentation des uns, la raillerie, celle des autres » et que « le nom des personnages est leur principale étiquette sémantique [qui illustre] la qualité ou le défaut dominant ». On retrouve dans « Michel Carabin » cette même stigmatisation du caractère par le prénom, bien qu'à plus petite échelle. Normand St-Pierre, *op. cit.*, p. 82.

pierres de ce que deviendra, au fil du temps, son style controversé : les personnages et les opinions sont présentés clairement, sans subtilité ni sous-entendu.

Nous l'avons mentionné, l'usage du pseudonyme est courant au tournant du XX<sup>e</sup> siècle et Bessette n'est pas étranger à la pratique. Dans un article sur la pseudonymie, Pierre Hébert avance une explication sur les motifs expliquant l'utilisation d'un nom d'emprunt :

Parmi tous les usages possibles du nom trafiqué — mode, coquetterie, distinction de diverses fonctions chez la même personne, etc. —, le rapport à l'interdit et à sa transgression est assurément l'un des plus significatifs. En outre, le nom supposé se mesure à la Loi dans un environnement complexe et, pour être comprise, cette stratégie réclame l'analyse d'un système « écologique », composé de plusieurs facteurs, dont les contraintes de l'époque, la nature de l'oeuvre et ses modes de diffusion.<sup>96</sup>

En utilisant le pseudonyme, l'auteur met son identité à l'abri et peut se permettre d'en dire plus qu'il lui serait permis. Le nom d'emprunt sert en quelque sorte de bouclier ; sachant qu'il défie la loi, l'écrivain, se refusant d'écrire d'une façon anonyme, se choisit un nom qui lui permettra, s'il le désire, de s'approprier ultérieurement les écrits. Jeune journaliste, Bessette se réfugie sous le nom de Jean Rémuna et signe ainsi plusieurs articles dans le *Canada français*. Au milieu de chroniques d'apparence banale se glissent des articles plus sérieux, traitant de « l'actualité littéraire, politique et sociale<sup>97</sup> » et qui, si on en croit les aveux de l'auteur, lui attirent parfois des ennuis. Bessette semble jouir d'une certaine liberté au sein de ce périodique, il vogue d'un sujet à l'autre au gré de son humeur, écrivant à un rythme irrégulier, quand l'espace est disponible. Peu de détails sur cette tranche de son oeuvre sont disponibles, seule Madeleine Ducrocq-Poirier traite ces articles et l'usage du pseudonyme de Jean Rémuna pour mentionner qu'il a laissé tomber ce nom en 1901. Bessette explique :

Monsieur Jean Rémuna n'est plus, voilà la grande nouvelle que j'ai à annoncer aujourd'hui. J'ai enfin décidé de me débarrasser de lui, il me gênait [...] Ce n'est pas sans regret que je me sépare de ce vieux compagnon qui m'a rendu, je le reconnais, de bien grands services. Jusqu'à ce jour, *lui seul a supporté la responsabilité* des articles que j'ai

<sup>96</sup> Pierre Hébert, « L'homme derrière la vitre : pseudonymie et transgression chez Eugène Seers/Louis Dantin », *Voix et Images*, vol. 30, n° 1, (88) 2004, p.82.

<sup>97</sup> Madeleine Ducrocq-Poirier, « *Le débutant* et son auteur », *op. cit.*, p. 12



publiés. Généreusement, il m'a *tenu à l'abri de la critique* du public qui ne s'en prenait qu'à lui des torts qu'il avait à me reprocher. Mais c'eût été *manquer de courage* que d'accepter plus longtemps une semblable situation et c'est pourquoi je renonce aux avantages qu'elle pouvait me procurer. [...] mon talent peut être inférieur à celui de bien d'autres, mais *je contribue, dans la mesure de mes forces, à la grande œuvre de l'avancement intellectuel de notre pays* [...].<sup>98</sup>

Comme en témoigne cet extrait, Bessette était conscient des avantages que lui procurait le pseudonyme et savait donc à quoi il s'exposait en continuant à écrire sur des sujets délicats en y apposant son nom. Mais il tenait à assumer ses opinions et la controverse ne lui faisait vraisemblablement pas peur puisqu'il a continué sur cette lancée tant dans ses articles que dans les « Modernités » et, plus tard, dans son roman, provoquant au passage quelques tempêtes de nature idéologique. De plus, le fait qu'il puisse signer ses chroniques démontre son importance au sein du journal, la plupart des articles étaient alors écrits de façon anonyme, sans crédit pour les journalistes. Tout au long de sa carrière, Arsène Bessette se fait le défenseur de la vérité, cherchant toujours à la mettre en lumière et en déplorant la corruption et le mensonge. Une telle « mission » ne pouvait s'accomplir que dans la vérité, c'est-à-dire sans avoir recours au pseudonyme : il lui fallait assumer ses propos et les inévitables conséquences en découlant. C'est donc par souci de cohérence, et dans l'objectif de contribuer « à la grande œuvre de l'avancement intellectuel » des Canadiens français que Bessette s'est départi de son personnage de Jean Rémuna. Cette recherche de vérité aura en quelque sorte contribué à faire du journaliste un ennemi de l'Église, à faire de lui un être craint devant être contrôlé.

### 1.3.3 Les « Modernités »

Le second chapitre de notre mémoire portera sur un ensemble de chroniques écrites par Bessette dans les pages du *Canada français* de 1906 à 1909 : les « Modernités ». Ces articles n'ayant jamais été étudiés, nous en ferons pour le moment qu'une présentation sans entamer l'analyse. Après avoir laissé tomber le pseudonyme, Bessette continue d'écrire des articles, qui paraissent en page deux, sur des sujets les plus variés. Il s'intéresse aux arts, à la vie

---

<sup>98</sup> Arsène Bessette, « Jean Rémuna », *Le Canada Français*, 28 juin 1901. (Nous soulignons)

quotidienne et, évidemment, à la vie politique et sociale. Ses articles étant relativement populaires – Bessette mentionne souvent des commentaires de ses lecteurs – il décide d'en faire une colonne régulière et de les réunir sous un titre bilingue et *moderne* de « Modernités, modern style » le 22 juin 1906. Dès la première chronique, il a tenu à justifier sa décision :

toutes ces petites peintures de formes et de sujets variés, j'ai résolu de les réunir sous ce double titre : « Modernités, modern style », qui, parce que l'anglais et le français se parlent simultanément en ce pays, ont une signification adéquate au genre que je viens d'adopter.<sup>99</sup>

Le titre utilise donc l'anglais non pas pour choquer, mais bien dans l'optique où cette langue occupe une place importante au Canada et que le nier équivaldrait à nier une partie de la société. Bessette a cependant rapidement laissé tomber le « modern style » et, à partir du 16 novembre 1906, la chronique ne porte plus que le titre de « Modernités ». C'est d'ailleurs pourquoi, lorsque nous y faisons référence, nous utilisons le titre raccourci puisqu'il aura perduré jusqu'à la fin. Les « Modernités » sont en continuité avec les articles signés par Jean Rémina ; il s'agit du même mélange des thèmes, avec cette facilité qu'avait l'auteur de passer du sujet le plus sérieux au plus léger, sans que ce soit incongru. Les « Modernités » donnaient à l'auteur une tribune de choix ; n'étant pas confiné à un sujet précis, il pouvait écrire au gré de son humeur. Libéral radical et franc-maçon, Bessette utilisait évidemment cet espace pour donner son opinion sur des sujets controversés et, sans surprise, de nombreuses polémiques ont vu le jour en raison de leur teneur idéologique. Aurélien Boivin fait même mention d'une chronique qui aurait poussé le chancelier de Montréal à prendre la plume dans l'espoir de faire taire le journaliste :

Bessette [...] fait paraître en 1907 dans le *Canada français* un article contre la censure au théâtre. Ce texte force le chancelier de l'archevêché de Montréal, Émile Roy, à adresser, le 7 novembre de cette année-là, une lettre à Gabriel Marchand : « Monseigneur, qui connaît les belles traditions de votre famille, est convaincu que de telles idées ne sont pas les vôtres et qu'elles ne trouveront plus place dans votre journal. » Alors réprimandé par son patron, le journaliste récidive cependant en 1909, lorsqu'il se dit favorable à la création d'une troupe de théâtre française à Montréal.<sup>100</sup>

<sup>99</sup> Arsène Bessette, « Modernités, modern style », *Le Canada français*, 22 juin 1906.

<sup>100</sup> Aurélien Boivin, *Dictionnaire Biographique du Canada en ligne*.

Malgré qu'il y ait certaines lacunes dans l'article de Boivin<sup>101</sup>, la présence d'une telle lettre, écrite par un personnage important de l'époque, démontre les effets causés par les « Modernités ». Émile Roy ne fut pas le seul à répliquer à Bessette ; parmi ses détracteurs se trouvaient aussi divers journaux conservateurs. Une polémique explosa d'ailleurs à son sujet en mars 1908 lorsque des journalistes de *L'Opinion Publique* s'attaquent à lui et que ceux du *Nationaliste* n'hésitent pas à prendre sa défense. Sans oublier le journal *La Vérité* qui ne rate pas une occasion de décrier les propos tenus par Bessette. Nous reviendrons d'ailleurs plus en détail sur ces événements au second chapitre. Malgré les controverses, les « Modernités » ont un lectorat fidèle et conquis. L'auteur fait régulièrement mention de lettres qu'il reçoit de ses lecteurs – tant des critiques que des louanges – et n'hésite pas à utiliser son espace pour discuter avec eux. Il lui est même arrivé à quelques reprises de publier, en totalité, des textes qu'il avait reçus. Les « Modernités » et leur auteur étaient controversés, mais populaires ; bien que l'élite désirait le voir se taire, son lectorat était fidèle et des journalistes, partageant sa vision du monde, étaient prêts à prendre publiquement sa défense.

Les « Modernités » prirent fin le 16 juillet 1909, et ce, même si l'auteur avait annoncé son retour pour l'automne et la publication d'un ouvrage :

Le moment est donc bien choisi pour moi de clore cette série de modernités pour me mettre en vacances à mon tour jusqu'à l'automne. Du reste, d'autres travaux importants me réclament pour le moment. Après quelques semaines d'un demi-repos, que je crois bien mérité, je me mettrai à l'œuvre pour compléter un ouvrage que j'ai l'intention de livrer à l'appréciation du public dans le cours de l'hiver prochain.<sup>102</sup>

De quel ouvrage était-il question ? Possiblement du recueil de « Modernités » dont il a avait parlé dans les pages du journal, et qu'il a annoncé, des années plus tard, dans son roman.

<sup>101</sup> En effet, l'article de Boivin pose problème sur deux niveaux. Premièrement, il y affirme que la lettre envoyée à Gabriel Marchand fut écrite le 7 novembre 1907, en réponse à un article de Bessette sur la censure au théâtre. Cependant, cette année-là, seules deux « Modernités » ont été consacrées cette question, soit celles du 17 mai et du 8 novembre. L'écart entre la chronique du mois de mai et la réplique en novembre est trop important pour être possible, tandis qu'une lettre écrite le 7 novembre en réaction à une colonne parue le lendemain est rocambolesque. Il nous apparaît donc logique de déduire qu'une erreur s'est glissée dans le texte de Boivin et que la réplique du chancelier provient après la publication, soit à partir du 8 novembre 1907. De plus, il ne précise pas comment il a pris connaissance de cette lettre, rendant ainsi toute vérification difficile.

<sup>102</sup> Arsène Bessette, « Modernités », *Le Canada français*, 16 juillet 1909.

Malheureusement pour ses lecteurs, les « Modernités » ne sont jamais revenues dans le *Canada français*. Bessette a néanmoins continué d'écrire et de diriger ce journal, tout en prêtant sa plume à différents papiers, et ce, souvent de façon anonyme. Les articles postérieurs aux « Modernités » n'ont pas encore fait l'objet de recherche poussée. Bien que nous ayons été amenés à prendre connaissance de certains de ces textes, nous n'avons pas pu nous y attarder suffisamment pour nous permettre d'aborder de façon sérieuse cette tranche de l'œuvre de Bessette. Nous nous sommes restreinte à l'époque nous intéressant, préférant nous concentrer sur cette partie plutôt que de dresser une vue d'ensemble de l'œuvre qui n'aurait pu qu'être superficielle.

#### 1.4 L'œuvre littéraire d'Arsène Bessette

##### 1.4.1 *Le débutant*

Arsène Bessette avait de grandes ambitions littéraires, mais lui qui voulait devenir un écrivain connu et respecté n'aura publié qu'un unique roman. *Le débutant* a vu le jour grâce à la Compagnie de publication « Le Canada français », à Saint-Jean, en 1914 et l'édition originale comptait 300 copies numérotées. Ce roman, mais, surtout, sa publication, suscite de nombreuses questions, dont plusieurs furent judicieusement posées par Aurélien Boivin :

L'a-t-il fait circuler parmi ses amis ? L'éditeur du *Canada français* a-t-il lu le manuscrit ? Bessette a-t-il lui-même envoyé un communiqué à *la Presse*, où il décrit son œuvre comme un roman du terroir et une intéressante peinture de mœurs dont une bonne partie se déroule en campagne ?<sup>103</sup>

D'autres interrogations s'y ajoutent. Bessette croyait-il vraiment que son œuvre résisterait à la censure ? Pourquoi *le Canada français*, journal pour lequel il oeuvrait alors comme rédacteur en chef, n'en a pas parlé dans ses pages ? Pourquoi les journaux qui avaient par le passé pris la défense du journaliste se sont-ils soudainement tus ? Évidemment, nombre de ces questionnements resteront toujours sans réponse. Bien plus qu'une œuvre de fiction, qu'un roman social, *Le débutant* est et restera un mystère.

---

<sup>103</sup> Aurélien Boivin, *Dictionnaire Biographique du Canada en ligne*.



*Le débutant*, roman d'apprentissage, mais aussi roman social<sup>104</sup>, semble avoir été écrit quelques années avant d'être publié. En effet, le contenu d'une des « Modernités » nous autorise à croire que le livre – du moins, une version assez près de l'édition finale – était déjà complété en 1908. Le 25 septembre de cette année, dans *Le Canada français*, Bessette rend hommage à son ami le dessinateur Théophile Busnel, décédé le 4 du même mois, en mentionnant notamment qu'il « ne sera plus là pour compléter les travaux [qu'ils avaient] entrepris en commun<sup>105</sup> ». Or, comme l'indique Bessette dans son roman, Busnel « a fait les illustrations de ce livre – à part deux dessins et un portrait<sup>106</sup> » : et comme les illustrations du *Débutant* en reproduisent fidèlement les péripéties, il nous est permis d'avancer qu'une première version était prête dès l'été 1908<sup>107</sup>. Pourquoi avoir attendu six ans avant d'offrir son œuvre au public ? Dans son mémoire, Normand Saint-Pierre apporte quelques réponses, ou du moins, certaines précisions. Pour comprendre la conspiration du silence dont a été victime Bessette, ce dernier a étudié le manuscrit original du texte, malheureusement non daté, et titré *Esclaves*<sup>108</sup>. En comparant le texte original à la version publiée, il a pu conclure que l'auteur avait notamment apporté de grands changements à son roman, changements visant à « adoucir » le propos, à le rendre plus acceptable pour l'époque : il s'est autocensuré. Les noms de certains personnages, des noms de lieux et de journaux, des allusions au pouvoir de l'Église et de l'érotisme ont été retranchés du roman. Il est donc permis de croire que Bessette utilisa une partie de ce temps pour retravailler son manuscrit, dans l'espoir de le rendre plus « présentable ». Également, il ne faut pas oublier que c'est en 1910 que A.-J. Lemieux publia sa brochure unissant directement l'écrivain à la franc-maçonnerie ; il est fort probable que ce dernier ait souhaité attendre que la poussière soit retombée.

<sup>104</sup> L'équipe de *La vie littéraire* lui octroie ces deux qualificatifs. Voir à ce sujet Maurice Lemire et Denis St-Jacques (dir), *op. cit.*, p. 318 et 378.

<sup>105</sup> Bessette, « Modernités », *Le Canada français*, 25 septembre 1908.

<sup>106</sup> Bessette, *Le débutant*, *op. cit.*, p. 307.

<sup>107</sup> Busnel est décédé en septembre, mais il avait quitté le pays quelques mois plus tôt pour aller en Europe dans l'espoir de guérir. Voir à ce sujet : Arsène Bessette, « Modernités », *Le Canada français*, 25 septembre 1908.

<sup>108</sup> Saint-Pierre précise toute fois que « pour les besoins de la classification en archives, le manuscrit porte bel et bien le titre *Le débutant*. La première page écrite de la main de Bessette est, quant à elle, titrée *Esclaves*, sans aucune mention du « nouveau » titre. » Normand Saint-Pierre, *op. cit.*, p. 216.



Malgré toutes ces modifications et les précautions prises par Bessette, *Le débutant* n'a pas su vaincre la puissance du clergé : une nouvelle sorte de censure, une conspiration du silence, en aura scellé le destin. Sans revenir sur la réception du texte, il nous apparaît essentiel de mentionner le traitement particulier que réserva l'Église à l'œuvre de Bessette. En effet, *Le débutant* diffère des cas de censure de son époque. Selon Pierre Hébert, il existe principalement deux types de censure ; la censure prescriptive et la censure proscriptive.<sup>109</sup> Si la censure *prescriptive* peut se comprendre comme étant la présence d'une idéologie sociale censée dicter aux écrivains et journalistes ce qu'il est possible d'écrire, la censure *proscriptive* pour sa part est l'action directe d'intervenants face à des œuvres transgressant cette idéologie. Si Arsène Bessette a évidemment subi la censure prescriptive, puisqu'il a lui-même retravaillé son roman dans l'espoir de le rendre moins controversé, c'est dans la censure proscriptive que son cas diverge. En effet, *Le débutant* n'a pas subi d'exclusion, de mutilation ou de condamnation ; il a tout bonnement été ignoré. Aucun mandement de l'Église l'interdisant n'a été publié puisque « la publication d'un tel mandement eut été, en soi, une dérogation à la règle du silence que l'on s'était proposé de respecter<sup>110</sup> ». Plutôt que le décrier ou de l'interdire, l'Église a choisi d'ignorer le roman de Bessette et Hébert voit dans cette tactique « le prototype d'une nouvelle approche de la censure<sup>111</sup> ». Dans tous les cas, cette technique obtint les résultats escomptés : la carrière de journaliste d'Arsène Bessette commença à dégringoler et son roman tomba dans l'oubli le plus total... jusqu'aux années 1970.

<sup>109</sup> La censure prescriptive « programme le sujet ou le groupe ; sa doxa, ensemble de présupposés, code commun, produit un discours orthodoxe. Elle est le résultat d'un ensemble de stratégies qui cherchent à ancrer dans le sujet ou le groupe ce qui est pensable et dicible dans un temps et un espace donnés. Incitative, cette censure vise à faire croître l'orthodoxie dans un sol fertilisé par les institutions, les relais de dissémination de l'imprimé », ainsi que la censure proscriptive dont « le postulat est que plus elle s'exerce, plus cette censure secondé démontre la faiblesse de la première. Il s'agit évidemment ici de la censure répressive, qui s'attaque à l'hétérodoxe, et ses moyens sont l'exclusion, la mutilation, la condamnation. » Pierre Hébert, *Censure et littérature au Québec*, op. cit., p. 12.

<sup>110</sup> Normand Saint-Pierre, op. cit., p. 156-157.

<sup>111</sup> Pierre Hébert, *Censure et littérature au Québec*, op. cit., p. 136.

#### 1.4.2 L'œuvre « inconnue »

Seul roman jamais publié par Arsène Besette, *Le débutant* n'est cependant pas la seule œuvre de fiction littéraire qu'il ait écrite. Bien peu de traces des ces écrits nous sont parvenues puisque la plupart n'ont pas été publiés et qu'ils se sont perdus avec les années. Dans la préface du *Débutant*, Madeleine Ducrocq-Poirier fait mention d'un récit qu'aurait écrit Besette : *Les arpents de neige*<sup>112</sup>. Quelle forme empruntait ce récit ? De quoi traitait-il ? Quand aurait-il été écrit ? Ces questions demeureront probablement toujours sans réponse, seul le titre de l'œuvre étant connu. Ducrocq-Poirier affirme que *Les arpents de neige* n'a jamais été publié en raison « du scandale provoqué par *Le débutant*, à cause de la conspiration du silence dont il fut victime et de la réputation dangereuse que lui fit *La Vérité*<sup>113</sup> ». Bien que cela soit possible, il est permis de remettre en question cette théorie. Contrairement à la croyance populaire, le « scandale » du *Débutant* n'a pas mis un terme à la profession de journaliste de Besette et, bien qu'il ait été identifié comme étant un ennemi de l'Église, il continuait de jouir d'une certaine reconnaissance dans le milieu intellectuel libéral de l'époque. D'autant plus qu'il serait surprenant qu'un homme ayant abandonné le pseudonyme pour prendre sur lui le poids de ses positions idéologiques se laisse abattre par un unique échec. Les propos de Ducrocq-Poirier nous permettent néanmoins d'avancer que *Les arpents de neige* est un récit postérieur au *Débutant*.

##### 1.4.2.1 *La chanson du passant : études littéraires*

En effectuant nos recherches, nous avons trouvé deux des textes « inconnus » de Besette. Le premier, *La chanson du passant : études littéraires*<sup>114</sup>, est un collectif de critiques littéraires auquel il a pris part. Cet ouvrage regroupe les critiques faites par divers journalistes, écrivains et autres sur le recueil de poésie *La chanson du passant* de Louis-

<sup>112</sup> Madeleine Ducrocq-Poirier, « *Le débutant* et son auteur », *op. cit.*, p. 18.

<sup>113</sup> *Ibid.* P. 19-20.

<sup>114</sup> Albert Ferland, Albert Lozeau, Colette, Françoise, Madeleine, Arsène Besette, Germain Beaulieu, Jean Charbonneau, *La Chanson du passant : études littéraires*, Montréal : J.-G. Yon éditeur ; Québec : Mlle A.-C. Dugal Librairie Belvédère, 1916, 72 p.

Joseph Doucet paru en 1908. L'apport de Bessette consiste en un article de six pages où il fait une critique somme toute élogieuse de l'œuvre de Doucet :

Je me permettrai tout simplement de dire que, dans mon humble opinion, M. Doucet est un vrai poète, mais un poète canadien qui souffre du mal du pays, comme tous les autres, c'est-à-dire de rester quelquefois un peu trop dans le vague, par excès de pudeur ou pour ne pas blesser des susceptibilités par trop chatouilleuses, quand il s'agit de faire allusion aux mœurs canadiennes, d'aborder des sujets amoureux, d'envisager philosophiquement la vie, de décrire la mentalité particulière de ses contemporains<sup>115</sup>.

Bessette profite d'ailleurs de l'occasion pour éveiller l'esprit de ses concitoyens. Il s'en prend également à la critique de l'école littéraire de Montréal qui, dit-il, est « le démolisseur attitré de tous ceux qui, soit en prose ou en vers, osent publier quelque chose sans, au préalable, lui en avoir demandé la permission.<sup>116</sup> » Fait intéressant, l'article de Bessette dans *La chanson du passant : études littéraires* est titré « Modernités » : il s'agit en effet d'une chronique parue originalement dans le *Canada français* le 4 septembre 1908<sup>117</sup>.

#### 1.4.2.2 *Les pantins*

Passionné de théâtre, Arsène Bessette s'est laissé tenter par la dramaturgie. Comme le mentionne Aurélien Boivin, sa pièce *Les pantins* a été jouée en 1904. Cette pièce, dont aucune trace ne semblait s'être rendue jusqu'à nous, a en fait été publiée dans le *Canada français* en deux parties les 2 et 9 novembre 1906. Comédie en un acte, elle met en scène neuf personnages très caricaturaux et raconte comment un homme, monsieur Lamalice, se fait manipuler allégrement par deux hommes politiquement opposés ; l'un prônant le libre-échange et l'autre protectionniste. Cette pièce, où l'ironie domine, regroupe certains des thèmes chers à Bessette : l'aliénation, la manipulation, la critique sociale et le manque d'éducation :

<sup>115</sup> Arsène Bessette, « Modernités », *La chanson du passant : études littéraires*, op. cit., p. 43-44.

<sup>116</sup> *Ibid.* P. 43.

<sup>117</sup> Il est également intéressant de noter que la signature de Bessette est accompagnée de la mention « *La Justice*, Holyoke, Mass. 17 sept. 1908 », ce qui laisse croire qu'il collaborait alors avec ce journal américain.

Eh ! bien ! observez les gens du monde, leurs faits et gestes, les hommes politiques s'agitant au milieu d'intrigues de toutes sortes, haranguant le peuple avec des phrases sonores [...] ce sont de merveilleux pantins, d'une souplesse extraordinaire, qui jouent quelquefois de bien beaux rôles [...] l'orgueil et toutes les autres passions humaines tirent les ficelles derrière la scène et il n'y a que les malins qui s'en doutent. Le plus curieux, c'est que dans une société organisée comme la nôtre il n'en saurait être autrement.<sup>118</sup>

Amusante pièce articulée en quatorze très brèves scènes, *Les pantins* est à l'image de son auteur : engagée, ironique et méconnue. Qui sait si d'autres textes d'Arsène Bessette ne seront pas découverts lorsqu'il obtiendra de l'institution littéraire québécoise la reconnaissance à laquelle il a droit ?

---

<sup>118</sup> Arsène Bessette, « Les pantins », *Le Canada français*, 2 novembre 1906.

## CHAPITRE 2

### « MODERNITÉS » 1906-1909

Comme nous l'avons souligné dans le chapitre précédent, les « Modernités » ne représentent qu'une fraction de l'ensemble de l'œuvre journalistique produite par Arsène Besette. Cet homme de lettres a prêté sa plume à de nombreux journaux, parfois régulièrement, plus souvent pendant de brèves périodes, tout en touchant à plusieurs branches de la profession : il aura été critique de théâtre, chroniqueur, rédacteur en chef... Il nous serait impossible, en raison des limites de ce travail, de nous intéresser à l'ensemble de sa production journalistique : nous nous concentrerons donc sur les chroniques regroupées sous le titre de « Modernités ». Pourquoi les « Modernités » ? Plusieurs raisons motivent cette décision. D'une part, parce qu'il s'agit d'un ensemble clairement défini dont les textes sont reliés par un même titre et sont orientés vers un objectif énoncé dans la première chronique — objectif sur lequel nous reviendrons plus en détail ultérieurement dans ce chapitre. D'autre part, parce qu'Arsène Besette a émis à quelques occasions le désir de regrouper ces textes en vue d'en faire un ouvrage publié<sup>119</sup>. Mais, surtout, ce qui nous pousse à nous intéresser aux « Modernités », c'est la teneur même de la chronique ; on y retrouve un portrait détaillé de la société du tournant du XX<sup>e</sup> siècle où se mêlent à la fois une critique sociale plutôt dure et une peinture humoristique des mœurs des Canadiens-français. En passant ainsi d'un extrême à l'autre, de la dénonciation à la contemplation amusée, Arsène Besette a produit une multitude de textes à saveur polémique, n'hésitant pas à choquer les strates les plus conservatrices de la société de l'époque et à se poser comme libéral radical. Il a également proposé des transformations importantes à apporter à la société qui n'auront été réalisées que bien des années plus tard. Méconnues et encore jamais étudiées à ce jour, les « Modernités » sont l'expression de la pensée d'un homme qui n'a pas eu peur d'affirmer tout haut ce que plusieurs pensaient alors tout bas, au risque de se mettre à dos certaines des puissances de

---

<sup>119</sup> Comme nous l'avons soulevé au premier chapitre, Besette a mentionné ce projet au sein même des « Modernités » en juillet 1909 et, encore une fois, en 1914, dans la parution originale de son roman *Le débutant*.



l'époque. Qui plus est, les « Modernités » sont également le travail d'un homme de lettres et témoignent d'une littérature indéniable : Bessette ne souhaitait pas écrire dans l'unique but de choquer et de faire réagir ; il présente des textes qui transcendent la polémique brute en assumant pleinement leur littérature. À toutes ces raisons s'ajoute la parenté indéniable entre certaines de ces chroniques et *Le débutant*. En effet, les similitudes entre le roman et les « Modernités » sont nombreuses, tant au point de vue du style et du ton, que des thématiques abordées, si bien qu'il est possible de voir dans les chroniques les premiers pas qui mèneront à la rédaction du *Débutant*.

Dans ce chapitre, nous chercherons à poser les bases qui nous permettront ensuite d'identifier et de comprendre les stratégies discursives priorisées par Arsène Bessette afin de promouvoir l'idéologie libérale radicale et de voir comment elles évoluent lorsqu'elles sont mises en scène dans un roman – ce parallèle sera fait dans le troisième chapitre. Pour ce faire, nous nous intéresserons dans un premier temps aux formes typiques qu'empruntent les chroniques, les « Modernités » étant construites dans des formes argumentatives régulières, l'auteur travaillant souvent selon le même schéma. Nous étudierons également, en nous appuyant sur les travaux faits par Dominique Garand, la construction polémique de la chronique. Nous étudierons comment les différentes composantes du discours polémique fonctionnent et comment elles se déploient dans les « Modernités ». Avant d'aborder le texte, nous dresserons un portrait précis de l'ensemble des « Modernités », des sujets qui y sont abordés de même que des controverses qui en ont découlé. Ce portrait nous permettra de définir l'ensemble des thématiques principales exploitées par l'auteur, thématiques qui concordent avec celles véhiculées par l'idéologie libérale du tournant du siècle. Nous ferons également une sélection au sein même des chroniques puisqu'elles ne sont pas toutes d'un intérêt égal : nous écarterons les plus superficielles, et au-delà de ce premier tri, nous nous concentrerons délibérément sur celles qui présentent le plus de similitudes avec *Le débutant*.

## 2.1 Présentation des « Modernités »

### 2.1.1 Vue d'ensemble

C'est le 22 juin 1906 que paraît, dans l'hebdomadaire *le Canada français*, la toute première des « Modernités ». La chronique est publiée à la deuxième page du journal, au même endroit où étaient auparavant les articles de Bessette dont nous avons parlé au chapitre précédent : articles sans titre précis, mais qui sont les ancêtres des « Modernités ». C'est en juin 1906 donc qu'Arsène Bessette a décidé de donner un titre à la chronique qu'il tenait depuis quelque temps déjà et il y mettra fin subitement le 10 juillet 1909<sup>120</sup>. Les textes qui composent les « Modernités » sont d'une longueur variable, mais qui dépasse rarement trois colonnes. Nous avons recensé un total de cent cinquante-cinq textes parus sous le titre de « Modernités », au lieu des cent soixante et un prévus<sup>121</sup>, l'auteur n'ayant pas publié de chronique à six reprises<sup>122</sup>. Deux de ces « absences » lui auront permis de diffuser sa pièce *Les pantins* en novembre 1906, tandis que l'édition du 28 décembre 1908 propose une mise en page légèrement différente en raison de la fête de Noël, la place traditionnellement réservée aux « Modernités » offre plutôt un article titré « Chronique » dans lequel un certain Richelieu<sup>123</sup> remercie ses lecteurs. Le 5 février 1909, les « Modernités » sont absentes en raison de la retranscription d'une conférence donnée à Rigaud par Gabriel Marchand, député de Saint-Jean et ancien rédacteur en chef du journal, et l'édition du 12 juin 1908 consacre pratiquement toute sa deuxième page aux résultats des élections provinciales. On peut donc en conclure que les rares absences des « Modernités » – exception faite de celles de novembre 1908 où il publia *Les pantins* – sont généralement dues à des événements politiques ou religieux, les nouvelles ayant préséance sur les chroniques.

<sup>120</sup> La dernière chronique marque le début de ses vacances, il promet à ses lecteurs de reprendre une nouvelle série de « Modernités » à son retour, mais elle ne verra finalement jamais le jour.

<sup>121</sup> Si chaque édition du *Canada français* contenue entre le 22 juin 1906 et le 10 juillet 1909 avait contenu une chronique.

<sup>122</sup> Soit les 2 et 9 novembre 1906, le 28 décembre 1906, les 5 et 12 juin 1908 et le 5 février 1909.

<sup>123</sup> Faute d'information précise, nous n'avons malheureusement pas pu identifier ce mystérieux collaborateur qui souligne sa participation occasionnelle au *Canada français*.

Les « Modernités » sont toujours écrites à la première personne et, contrairement aux autres articles publiés par Bessette dans le journal, portent toujours la signature de l'auteur ; il assume en son nom personnel la teneur de ces textes. Ce qui nous amène à croire que, dans la rédaction des « Modernités », la posture qu'endosse Bessette n'est pas celle du journaliste, mais bien celle du chroniqueur, posture où plusieurs contraintes du métier de journaliste sont occultées afin de laisser la parole au citoyen qu'il est. Il ne s'agit pas d'articles *du Canada-français*, mais bien d'articles d'Arsène Bessette publiés *dans le Canada-français*. La nuance est d'autant plus importante que la plupart des textes du journal ne portent pas de signature : ils « appartiennent » au journal et non pas aux journalistes qui les ont écrits. Le thème du journalisme est cher à l'auteur, il le traite à maintes reprises : cependant, les événements, anecdotes et faits qui sont relatés dans les « Modernités » ne le sont jamais d'un point de vue journalistique : il s'agit d'une chronique d'humeur, écrite par un homme moderne qui s'intéresse à la vie moderne. Il quitte l'objectivité relative nécessaire à la posture du journaliste pour emprunter la tonalité plus personnelle, plus subjective, du chroniqueur.

### 2.1.2 Organisation thématique

Il nous apparaît d'emblée essentiel de dresser un portrait plus précis des principaux thèmes traités dans les « Modernités ». Alors que nous avons parlé des thèmes qu'aborde l'ensemble de son œuvre dans le chapitre précédent, nous nous concentrerons ici plus précisément sur sa chronique. Bessette y jouissait d'une latitude lui permettant de traiter de quelque sujet que ce soit, au gré de son humeur ou des événements du moment<sup>124</sup>. Afin de mieux comprendre les objectifs de l'auteur, nous avons effectué un premier classement dans les sujets abordés. Dans un premier temps, nous avons classé les chroniques dans trois catégories générales : domaine *artistique*, domaine *social* et domaine *politique*<sup>125</sup>. Le

<sup>124</sup> Il ne faut cependant pas se méprendre : la liberté de Bessette ne pouvait pas être *totale* en raison de l'orientation politique du journal. Parce que ses positions radicales pouvaient entrer en contradiction avec celles du journal, qui était modéré, Bessette laisse de côté l'actualité politique partisane.

<sup>125</sup> Évidemment, en raison de l'étendue des sujets abordés par Bessette, une même chronique pourrait se retrouver dans deux catégories, par exemple, un article traitant de la moralité au théâtre toucherait à la fois aux domaines artistique et social. Nous nous sommes cependant

domaine artistique regroupe un total de trente-deux chroniques; le domaine politique contient trente-six articles. Le troisième domaine, le domaine social, est le plus vaste, il est composé de quatre-vingt-sept « Modernités ».

Une telle classification nous a permis de définir un peu plus précisément les thèmes de prédilection d'Arsène Besette dans les « Modernités ». En effet, nous nous sommes efforcés de détailler l'organisation thématique afin de pouvoir identifier plus aisément les textes dont l'orientation se rapproche le plus du roman *Le débutant* et ceux ayant le plus fort degré de polémique – nous reviendrons sur cet aspect. Les résultats de ce classement nous permettent de schématiser facilement les grandes thématiques abordées :

Nombre de « Modernités » classées par thématiques		
Domaine artistique : 32	Domaine social : 87	Domaine politique : 36
Sous thèmes		
Littérature : 19	Vérité/mensonge : 7	Réforme de l'éducation : 13
Art : 13	Journaux/journalisme : 18	Amour de la patrie : 15
	Morale : 12	Système politique : 8
	États-Unis : 4	
	Autres : 46 <sup>126</sup>	

Cette classification nous aura permis d'illustrer l'éventail des sujets de l'auteur, mais aussi de constater que toutes ces thématiques seront tour à tour abordées dans leurs rapports avec la question de la condition féminine. En effet, Besette accorde une grande place aux femmes, questionnant leurs habitudes vestimentaires, morales, artistiques et politiques. À de nombreuses occasions, il insère la question des femmes dans des thématiques plus « masculines », il commente les théories qu'il défend en se mettant dans la position des femmes, tentant de déterminer ce qu'elles feraient, diraient dans des circonstances précises. C'est d'ailleurs parce que Besette utilise le point de vue des femmes – ou du moins, la vision

---

efforcée de n'inclure chaque chronique que dans une seule catégorie (celle la plus directement traitée).

<sup>126</sup> Nous avons classé sous cette catégorie tous les articles traitant des sujets les plus divers ne pouvant se regrouper dans un ensemble précis ; l'auteur y aborde la météo, la mode, les changements de saison, discute de faits divers locaux ou internationaux, s'interroge sur la vie et la famille, etc. Considérant l'étendue de cette liste, bien que non exhaustive, il ne nous était pas possible d'établir un classement plus détaillé sans basculer vers l'énumération.

qu'il en a – pour commenter la société que nous n'avons pas jugé essentiel d'inclure une thématique féminine. Sans nécessairement parler d'elles, il les « utilise » pour démontrer un aspect, une opinion<sup>127</sup> : si parfois elles sont réellement le sujet de l'article, dans la grande majorité des cas, elles en sont plutôt le moteur. Par ailleurs, le fait que tout ce qui touche au domaine social occupe une place privilégiée dans les « Modernités » (plus de cinquante-six pourcent des textes abordent cette problématique) conforte notre approche initiale : Arsène Bessette utilisait son espace pour parler de sa société, pour en présenter les failles et les faiblesses et, parfois – plus rarement –, les bons coups de ses contemporains. Tout comme pour *Le débutant*, Bessette s'inspire de sa réalité, de ce dont il est témoin, pour produire ses « Modernités ». Il propose une chronique dont l'inspiration est directement puisée dans les faits et gestes de ses contemporains et il la produit pour ces mêmes contemporains.

### 2.1.3 Controverses

Certains thèmes abordés par Arsène Bessette, tout comme sa façon de les présenter, lui ont valu de nombreux reproches de la part de ses opposants. Comme nous l'avons mentionné dans le précédent chapitre, les « Modernités » ont à quelques reprises suscité l'ire de ses détracteurs, les poussant à lui répliquer dans d'autres journaux, créant ainsi des échanges polémiques. Dans la majorité des cas, Bessette ne fait que mentionner brièvement les commentaires de ses opposants, sans leur accorder une réelle importance<sup>128</sup>. Cependant, de réelles polémiques ont éclaté dans les « Modernités », mettant souvent en scène l'équipe du

<sup>127</sup> Par exemple, lorsqu'il parle des élections dans sa chronique du 14 septembre 1906, il explique pourquoi les femmes ne doivent pas, à son avis, avoir le droit de vote, puisqu'elles choisiraient un dirigeant en fonction de son apparence plus que pour sa réelle capacité à diriger. Ce parallèle lui sert en réalité de justification, lui qui explique dans sa chronique l'importance pour les électeurs d'être au courant du fait électoral : un citoyen qui n'est pas renseigné convenablement élira un candidat pour des raisons superficielles, nuisant ainsi au bon fonctionnement de la démocratie.

<sup>128</sup> Par exemple, dans sa chronique du 8 février 1907, Arsène Bessette s'en prend à Benjamin Sulte, un historien qui aurait tenu des propos erronés sur l'histoire du Canada. Dans ce cas, Sulte n'a pas attaqué directement Bessette, il aurait plutôt défendu une position contraire à celle adoptée par l'idéologie libérale. Le 17 mai de la même année, Bessette s'en prend à l'équipe du journal *La Vérité* en raison d'un débat sur l'importance d'un drapeau national. Dans de tels cas, Bessette ne fait que reprendre les propos énoncés et apporter les nuances et les explications qu'il juge manquantes.



journal *La Vérité* de Québec et sa vision du monde, jugée trop rétrograde par le journaliste. Une de ces polémiques eut lieu au début avril 1908, alors que Bessette ouvre les hostilités en s'amusant d'un article paru dans *La Vérité* :

C'est ainsi que j'apprenais, par la lecture d'un récent numéro de ce journal, que M. Jean Richépin, le nouvel académicien, avait écrit un livre abominable en prose, intitulé « Les Blasphèmes ». Or, je croyais que ce livre était en vers. Heureusement que les lumières des savants rédacteurs de « La Vérité » m'ont éclairé sur mon ignorance.<sup>129</sup>

Frondeur, il s'adresse par la suite directement à l'équipe de ce journal en leur soumettant un cas de conscience : une publicité pour un produit capillaire mettant en scène une jolie femme a retenu trop longtemps son attention, aurait-il gravement péché ? Il n'en fallait pas plus pour qu'une lutte s'engage entre Bessette et *La Vérité*, d'autant plus que le journal de Québec, dans son édition du 4 avril 1908, l'associe à certains écrivains français que l'élite conservatrice qualifie d'immoraux :

Les fournisseurs de théâtre : Bataille, Mirbeau, Bertein, Capus, etc., doivent sourire, de là-bas, en lisant : au sujet de leurs drames : « Les plus belles pièces des écrivains de France » et s'ils jugent la mentalité canadienne d'après celle de M. Bessette, cela va, assurément, leur enlever l'idée de croire que le peuple canadien est un peuple bigot...<sup>130</sup>

Non content de questionner la moralité de Bessette, *La Vérité* renchérit plus loin dans son article en se moquant du manque d'humilité du journaliste :

C'est ce M. Bessette qui, en répondant à certains journaux qui l'avaient attaqué, disait dernièrement : « Je n'ai jamais caressé l'espoir de sanctifier mes contemporains, ce n'est pas dans mes attributions. Le Christ est venu reformer le monde, il en est mort à trente-trois ans. » Personne n'a eu encore, que nous sachions, l'idée saugrenue de comparer Arsène Bessette à Jésus-Christ et il suffit de lire les ineffables *modernités* pour que nous ne l'ayons jamais.<sup>131</sup>

Ces passages sont révélateurs quant à la relation tendue qui existait alors entre le journaliste du *Canada français* et l'équipe de *La Vérité*. Malgré leurs désaccords, il n'en demeure pas moins que les deux journaux s'accordaient assez de crédit pour se surveiller l'un et l'autre,

<sup>129</sup> Arsène Bessette, « Modernités », *Le Canada français*, 3 avril 1908.

<sup>130</sup> Anonyme, « Notes littéraires », *La Vérité*, no 38, 4 avril 1908, p. 302.

<sup>131</sup> *Idem*.

gardant ainsi cette lutte toujours active. Par ailleurs, quelques jours après l'échange que nous venons de mentionner, Bessette s'en prend à nouveau à *La Vérité*, répliquant à l'article du 4 avril, sans qu'il y ait réelle argumentation<sup>132</sup>. Il y a de fortes chances que *La Vérité* ait répondu aux injures parues dans les « Modernités », cependant, Bessette n'en fait pas mention dans ses chroniques subséquentes, probablement par souci de cohérence. En effet, il termine sa chronique du 17 avril par ces mots :

La « Vérité » ne veut pas discuter mes opinions. Comme ça se trouve ! Je ne tiens pas davantage à discuter les opinions de « La Vérité ». L'incident est clos. Il ne me reste plus qu'à offrir aux rédacteurs de cet estimable journal – le seul qui ait toujours raison – en même temps que ma reconnaissance sans bornes, l'expression de mes sentiments les plus distingués.<sup>133</sup>

Il apparaît donc évident que les deux parties impliquées ici n'avaient aucunement l'intention de débattre afin d'arriver à un consensus : il ne s'agissait que d'attaques visant à miner la crédibilité de l'adversaire dans cette lutte pour la diffusion d'une idéologie. Autoriser le débat, c'est attribuer à l'autre la possibilité – même infime – qu'il ait raison et ni Bessette, ni l'équipe de *La Vérité* ne pouvaient accepter une telle idée.

Au moins trois autres polémiques ont éclaté entre l'auteur des « Modernités » et le journal *La vérité*. En juin 1908, Bessette fait mention dans sa chronique du prophète Jérémie. Quelques jours plus tard, *La Vérité* l'accuse d'avoir blasphémé, puisqu'il en aurait mal interprété le sens. Le 10 juillet, Bessette réplique à ses détracteurs, sans parvenir à s'empêcher de les insulter :

Comme on le voit, on n'est guère poli à la « Vérité ». Mais les rédacteurs de ce journal font mieux que distribuer des épithètes malsonnantes, ils possèdent à fond l'art de dénaturer les faits, d'interpréter faussement la pensée d'autrui, quand il s'agit

<sup>132</sup> Le 17 avril 1908, Bessette ouvre sa chronique avec ces propos : « Je serais bien ingrat si j'oubliais de témoigner aujourd'hui ma reconnaissance à « La Vérité » qui, dans ses notes littéraires, numéro du quatre avril, me fait l'honneur d'associer mon nom à ceux de quelques-uns des plus célèbres écrivains de France, dans sa haine implacable de la littérature moderne. Ce journal, il est vrai, donne à mes « Modernités », une importance qu'elles n'ont pas, et m'attribue des intentions que je n'ai jamais eues, par exemple, celle de me comparer à Jésus-Christ. » Arsène Bessette, « Modernités », *Le Canada français*, 17 avril 1908.

<sup>133</sup> *Idem*.

d'écraouiller pieusement un confrère qui a le tort d'avoir des idées et de les exprimer sans leur permission.<sup>134</sup>

Il n'hésite pas par la suite à renchérir, affirmant que leurs abonnés sont des « gens bien pensants [qui] sont tenus de [le] recevoir sous peine de passer pour des bandits<sup>135</sup> » et commentant la vision du monde de l'équipe du journal : « tout ce qui ne sort pas de leur boutique est mauvais, même le bien : toute idée qui n'a pas été engendrée par les efforts pénibles de leurs cerveaux, est bâtarde et d'application funeste.<sup>136</sup> » Toujours en juillet 1908, *La Vérité* accuse Bessette de faire la promotion d'une littérature obscène et ce dernier utilise les « Modernités » pour répliquer à ces attaques<sup>137</sup> – et il en profite pour se moquer de cette équipe. Finalement, en mai 1909, il doit encore défendre sa moralité lorsque *La Vérité* publie un article le disqualifiant parce qu'il approuve la venue d'un nouveau théâtre à Montréal. Bien qu'il tienne à nuancer ce qu'a écrit le journal pieux<sup>138</sup>, il estime que le jeu n'en vaut pas la chandelle et refuse, une fois de plus, de débattre :

Je n'insisterai pas davantage sur la petite vilénie dont la « Vérité » vient de se rendre coupable à mon égard. Cela n'en vaut pas la peine. Du reste, venant d'un journal gobé seulement des naïfs, le coup, quelle que soit sa perfidie, manque son but. S'il eût fallu emprisonner, bannir, pendre ou écorcher vif tous ceux que la « Vérité » a condamnés, depuis les excommunications retentissantes de feu Tardivel, de glorieuse mémoire, la province de Québec serait aujourd'hui dépeuplée, de même que les autres provinces du Canada, les États-Unis, en Amérique, la France, l'Angleterre et les autres pays du continent européen, sans parler de l'Asie, de l'Afrique et de l'Océanie.<sup>139</sup>

<sup>134</sup> Arsène Bessette, « Modernités », *Le Canada français*, 10 juillet 1908.

<sup>135</sup> *Idem.*

<sup>136</sup> *Idem.*

<sup>137</sup> « « La Vérité », sans doute dans un but de charité chrétienne, tient absolument à me faire passer pour un corrompu, un impie, un être dangereux. [...] Chez eux, le même procédé canaille est toujours en honneur : dénaturer la pensée d'autrui pour en tirer quelque édifiant sujet de critique. [...] À la « Vérité » l'ennui paraît être considéré comme une des plus hautes vertus. » Ces passages traduisent bien toute l'ironie dont se sert Bessette pour faire valoir ses positions ; il juge ses adversaires tellement ridicules qu'il ne prend même pas la peine d'argumenter sérieusement. *Idem.*

<sup>138</sup> Il précise rapidement que « naturellement, la « Vérité » se garde bien de citer autre chose de [son] article, ce qui aurait eu pour effet de mettre en doute la justesse de [leurs] insinuations malveillantes à [son] égard. » Arsène Bessette, « Modernités », *Le Canada français*, 28 mai 1909.

<sup>139</sup> *Idem.*

La relation entre Arsène Bessette et l'équipe de *La Vérité* aura toujours été tendue : les « Modernités » regorgent de remarques assassines à l'endroit de ce journal de Québec et ce dernier n'hésitait pas à répliquer rapidement, l'un et l'autre se voyant comme des ennemis et des freins au bon développement de la société.

Les « Modernités » se sont également retrouvées au cœur d'une controverse impliquant cette fois Bessette et trois autres journaux. À la fin de l'hiver 1908, un journal francophone de Worcester aux États-Unis, *L'opinion publique*, s'intéresse à Arsène Bessette et publie un article dans lequel il se voit traité de simple d'esprit et de mauvais journaliste<sup>140</sup>. Bessette se voit informé de cet article par le biais du journal *Le Nationaliste* dans lequel Jules Fournier prend sa défense<sup>141</sup>. Avant même que Bessette n'ait eu le temps de répliquer, un autre journal américain, *L'Étoile*, publié cette fois à Lowell, retranscrit les propos de Fournier et Bessette reçoit une lettre d'une lectrice lui disant que ce ne sont pas tous les Franco-Américains qui dénigrent sa prose. Bessette fait état de cette polémique dans l'édition du 20 mars 1908 et il est heureux de constater que journalistes et lecteurs sont prêts à prendre sa défense lorsqu'il se fait attaquer injustement :

À quelque chose malheur est bon. Ce petit incident, sans importance, m'a fait découvrir que, dans le cas où l'on voudrait me lapider, je trouverais au moins des défenseurs. J'aurais même des femmes pour moi, et quand les femmes s'en mêlent, c'est que la cause est bonne.<sup>142</sup>

À la toute fin de cette chronique, il ajoute qu'il vient d'apprendre qu'un autre journal, cette fois, de la province de Québec, s'en prend à lui :

Je venais de terminer cet article quand un ami m'arriva en pressant sur son cœur un numéro de « La Croix », de Montréal, dans lequel un certain « Argus » s'intéresse lui aussi, à ma personne.

<sup>140</sup> Comme nous n'avons pas pu retrouver les articles originaux, principalement parce qu'ils ont été publiés aux États-Unis, cette reconstruction est basée uniquement sur les propos rapportés par Bessette dans l'édition du 20 mars 1908.

<sup>141</sup> Bessette cite les propos de Fournier : « [*L'Opinion publique*] soutient que l'esprit de M. Bessette est de « basse qualité » et que sa littérature est « indigeste et ridicule ». Nous avons probablement bien pauvre goût, mais la vérité nous oblige à avouer que nous lisons rarement sans plaisir les articles de ce mauvais prosateur. » Arsène Bessette, « Modernités », *Le Canada français*, 20 mars 1908.

<sup>142</sup> *Idem*.

J'ai répondu à cet ami, me présentant l'intéressante feuille que mes nombreuses occupations m'ont toujours empêché de lire :

- Je ne voudrais pour rien au monde te priver un seul instant de ce journal. Que chacun porte sa croix.<sup>143</sup>

Bessette ne précise pas la teneur de cet article, lui qui affirme même ne pas avoir eu ne serait-ce que l'intention de le consulter. Cet incident est d'autant plus intéressant qu'il survient alors que l'auteur mettait la dernière touche à une chronique dans laquelle, justement, il racontait une controverse le mettant en scène. En ne démontrant aucun intérêt pour l'article de *La Croix*, il se pose au-dessus de toutes ces querelles, comme si toutes les médisances dont il est victime ne l'intéressaient pas. Malgré cette apparente désinvolture, le différend entre Bessette et *L'Opinion Publique* fera l'objet d'une autre chronique, le 24 avril, alors que *L'Opinion Publique* aura tenté de rajuster le tir en publiant un semblant d'excuse dans ses pages. Bessette rejette ces excuses expliquant qu'il « diffère complètement d'opinion avec lui en ce qui concerne la responsabilité d'un journal envers ceux que ses collaborateurs insultent grossièrement<sup>144</sup> » et qu'il lui est donc « impossible, à [son] grand regret, de tenir compte des bonnes intentions que « L'Opinion Publique » prétend nourrir à [son] égard, puisque ce journal fait toujours bon accueil à la prose haineuse du felleux « Amicus »<sup>145</sup> ». Évidemment, les informations disponibles sur cette controverse doivent être prises avec un grain de sel puisqu'il s'agit de faits relatés par Bessette, lui qui est le centre même de l'événement. Il est fort possible que l'auteur ait choisi de laisser de côté certains aspects, tout comme il peut aussi avoir exagéré l'appui qu'on lui aurait témoigné. Cependant, parce qu'il a décidé de publier ces informations, il est possible de croire que la controverse a bel et bien eu lieu, inventer un tel appui alors que le lectorat de l'époque pouvait vérifier ces informations aurait été trop risqué pour un personnage déjà marginalisé comme Bessette.

La mise en lumière de ces controverses auxquelles Arsène Bessette s'est retrouvé mêlé nous confirme la théorie selon laquelle il faisait partie des journalistes populaires de son époque. En effet, lui qui écrivait pour *Le Canada français*, journal publié à Saint-Jean, trouvait des lecteurs tant à Montréal, qu'à Québec, qu'aux États-Unis. Bien qu'il soit

<sup>143</sup> Arsène Bessette, « Modernités », *Le Canada français*, 20 mars 1908.

<sup>144</sup> Arsène Bessette, « Modernités », *Le Canada français*, 24 avril 1908.

<sup>145</sup> *Idem*.



probable que ce lectorat soit moins imposant qu'il ne le prétende, il n'en demeure pas moins qu'il jouissait d'une bonne diffusion. Bessette était un personnage marginal, adhérent à une idéologie radicale et contestataire, malgré cela, sa voix était entendue et appréciée par un lectorat fidèle, et ce, même à l'extérieur du pays.

## 2.2 Sélection des chroniques

Il nous serait impossible de faire une étude détaillée de toutes les « Modernités » écrites par Arsène Bessette : l'ensemble est trop vaste pour être étudié dans le cadre d'un mémoire. Nous avons donc dû procéder à un tri parmi les cent cinquante-cinq articles publiés afin de déterminer lesquels promouvaient les valeurs de l'idéologie libérale radicale tout en se rapprochant des thématiques exploitées dans *Le débutant*. Cette sélection nous permettra d'établir quelles sont les stratégies discursives favorisées par Bessette et comment elles ont été modifiées pour passer de la chronique au roman. Avant toute chose, une lecture attentive de la toute première « Modernités » nous permettra de situer l'ensemble des chroniques et de bien cerner quels étaient les objectifs visés par l'auteur, cette première entrée positionnant directement les « Modernités » comme un ensemble de textes polémiques et revendicateurs.

### 2.2.1 Lecture de la première des « Modernités »

Nous avons mentionné au chapitre précédent les raisons du titre choisi par Bessette – illustrer la double identité du pays – nous n'y reviendrons donc pas. La première chronique a pour objectif de présenter les « Modernités », d'expliquer ce qui en motive l'écriture et, surtout, de les regrouper :

La réflexion est une belle chose qui produit des prompts résultats quand on veut se mettre à réfléchir. C'est ce que je viens de faire pour mon plus grand bien et, je l'espère aussi, pour celui des personnes qui me lisent. J'ai réfléchi cinq minutes, pas plus, et j'en suis arrivé à la conviction qu'il est facile de trouver dans la vie moderne, pour être plus précis, dans les événements du jour, dans les usages consacrés par la sottise ou le bon sens à l'époque où nous vivons, les matériaux nécessaires à créer

une infinité de petits tableaux qu'il serait peut-être intéressant de consulter plus tard.<sup>146</sup>

Cette brève introduction nous apprend plusieurs choses, dont le statut de l'auteur. Il se pose tout d'abord comme un journaliste connu et lu en mentionnant les « personnes qui [le] lisent », lui qui jouissait déjà de quelques années d'expérience et d'une certaine reconnaissance au sein du *Canada français*. Ce lectorat lui « appartenant » déjà, il lui est plus facile d'établir une nouvelle chronique, sachant d'avance qu'il sera lu. Ce lectorat nous permet déjà de constater que Bessette se positionne comme un polémiste plutôt que comme un pamphlétaire. En effet, Marc Angenot explique que « le pamphlétaire se situe en marge du système dominant et, à la limite, *nulle part*. Il n'est pas de lieu d'où sa voix soit légitimée. Cette parole [est] exclue, cette voix [est] sans lieu, sans orthodoxie et sans caution<sup>147</sup> ». La voix bessettienne n'est pas exclue : il dispose d'une colonne dans un journal et d'un lectorat qui lui est fidèle. Dans la polémique, « la *prise de parole* est la condition préalable pour qu'un énonciateur puisse penser élaborer de manière cohérente une position discursive sur le monde [et] pour pouvoir prendre la parole et solliciter l'attention de l'interlocuteur, l'énonciateur doit être autorisé<sup>148</sup> ». Le statut de journaliste – et, plus tard, de rédacteur en chef – autorise Bessette à prendre la parole, à décrire des situations qui lui semblent problématiques. Il ne se présente donc pas comme un pamphlétaire, mais bien en polémiste.

Plus encore, cette introduction est importante en ce sens qu'elle place le « personnage » que Bessette jouera dans les « Modernités ». Garand établit une distinction importante entre l'Énonciateur de la polémique et le Sujet, entre celui qui écrit et celui qui dénonce :

La plupart du temps l'Énonciateur se confond avec le « héros » du théâtre polémique. Or, ce recouplement peut ne pas être total : l'Énonciateur est celui qui produit l'acte de parole, tandis qu'en position de Sujet peut s'inscrire, d'une part, un « je » fictionnel propre au polémiste et, d'autre part, un « je » amplifié dans un « nous ». Dans certains textes allégoriques, le Sujet perdu peut également être représenté par une valeur personnifiée [...].<sup>149</sup>

<sup>146</sup> Arsène Bessette, « Modernités », *Le Canada français*, 22 juin 1906.

<sup>147</sup> Marc Angenot, *La parole pamphlétaire ; typologie des discours modernes*, op. cit., p. 74.

<sup>148</sup> Dominique Garand, « Propositions méthodologiques pour l'étude du polémique », op. cit., p. 227.

<sup>149</sup> *Ibid.* p. 226.

La position adoptée par Bessette n'est pas précisée dans cette introduction. Nous verrons cependant que, si tantôt il parle en son nom seul, de nombreuses chroniques mettent en scène un « je » magnifié par un « nous » collectif. L'auteur oscille donc entre le statut d'Énonciateur seul et celui de Sujet-Énonciateur.

Une caractéristique importante de l'écriture de Bessette, l'ironie est déjà présente dans cette présentation. L'auteur n'a eu besoin que de « cinq minutes, *pas plus*<sup>150</sup> » pour réfléchir à son projet et pour le mettre en branle, suggérant que l'idée était d'une réelle simplicité, que n'importe qui aurait pu y penser. La notion de réflexion est aussi traitée avec ironie, Bessette suggérant indirectement que tous ne font pas usage de cette capacité en insistant sur l'effort demandé lorsqu'il mentionne que « la réflexion est une belle chose qui produit des prompts résultats *quand on veut se mettre à réfléchir*<sup>151</sup>. » La réflexion n'est pas quelque chose d'instantané, il faut faire l'effort et, donc, *vouloir* le faire. En impliquant la notion de volonté, ce commentaire affirme, indirectement, que tous ne prennent pas la peine de réfléchir et l'auteur se positionne au-dessus de cette masse puisque lui le fait et, qui plus est, il le fait rapidement. La critique sociale est également présente, bien que discrète, dans ces quelques phrases. Bessette indique qu'il traitera, dans ses « Modernités », des « usages consacrés par la *sottise* ou le *bon sens* à l'époque où nous vivons<sup>152</sup> ». Parce que Bessette mentionne la sottise avant le bon sens, le lecteur a déjà un aperçu du contenu futur des chroniques : la mise en scène des travers de la société. Le but visé n'est pas d'informer les lecteurs, de leur fournir des informations qu'ils ne connaissent pas, mais bien de rapporter des faits connus, d'observer les travers de la société de l'époque. Mais, plus encore, il nous est possible d'affirmer que le projet de Bessette est d'ordre polémique<sup>153</sup> puisque, les chroniques, comme

<sup>150</sup> Arsène Bessette, « Modernités », *Le Canada français*, 22 juin 1906. (Nous soulignons.)

<sup>151</sup> *Idem.* (Nous soulignons.)

<sup>152</sup> *Idem.* (Nous soulignons.)

<sup>153</sup> Il nous apparaît essentiel ici de souligner une nuance : bien que le projet entrepris par Bessette soit d'ordre polémique, il n'en demeure pas moins que certaines de ses prises de position, certaines chroniques, le feront osciller dans le pamphlet. Ces deux formes, bien que distinctes, recèlent plusieurs similitudes qui font que l'une n'exclue pas l'autre. Marc Angenot expose la nuance : « Le sens premier est donc perdu, sans que, cependant, le mot de « pamphlet » soit devenu synonyme de « polémique ». Peut-être n'y sent-on qu'une différence d'intensité, le pamphlet serait de la polémique particulièrement violente, « explosive ». Le polémiste établit sa position, réfute l'adversaire, marque les divergences en cherchant un terrain commun d'où il puisse déployer ses thèses. L'invective, s'il y en a, est subordonnée à la persuasion. Le

« le discours polémique [ont] pour fonction dominante de disqualifier un « antihéros », et non d'exalter un héros.<sup>154</sup> » Comme nous le verrons, les travers, beaucoup plus que les réussites, seront racontés et commentés. Aussi, ces quelques lignes traduisent son désir de voir ses chroniques passer à la postérité puisqu'il indique qu'il entend « créer une infinité de petits tableaux qu'il serait peut-être intéressant de consulter plus tard. » Il estime que certains aspects de la société du tournant du XXe siècle méritent d'être connus et il s'agit là d'une des raisons qui le poussent à prendre la plume pour les raconter.

La suite du texte précise que Bessette a l'intention de faire des « Modernités » le véhicule de sa pensée, de sa conception du monde, et ce, malgré les risques encourus :

Ce qui est difficile c'est d'être le peintre impeccable des hommes de son temps et des choses qui ne montrent toujours qu'une face à la fois, de quelque côté qu'on se retourne. C'est vous dire que *je sais à quoi je m'expose* en adoptant ce genre, en même temps, que *je ne m'engage nullement* à être cet artiste à l'œil exercé, au jugement sûr et au merveilleux talent d'exécution qu'il faudrait pour créer dans ce genre une œuvre digne de passer à la postérité.<sup>155</sup>

Il est conscient des risques que crée une telle entreprise : la société étant une organisation complexe qui ne se montre jamais totalement à découvert, il est impossible de ne jamais se tromper lorsqu'on tente de la raconter. Arsène Bessette, de par ses relations avec des hommes controversés et par ses positions idéologiques, est déjà dans la mire de l'élite conservatrice. Il affirme savoir ce qu'il risque en entreprenant les « Modernités », mais précise néanmoins qu'il est conscient de ses faiblesses et donc, qu'il est possible qu'il se trompe parfois. Il nous est permis de croire qu'il s'agit là d'un peu de fausse modestie de la part de l'auteur – ou, du moins, d'une stratégie visant à la protéger d'éventuelles attaques – puisque « pour mieux désarmer l'adversaire, le premier principe est d'aller au-devant de la critique.<sup>156</sup> » En effet, lui qui affirmait vouloir tenir des chroniques qu'il serait « peut-être intéressant de consulter plus

---

pamphlétaire au contraire réagit devant un scandale, une imposture, il a le sentiment de tenir une évidence et de ne pouvoir la faire partager, d'être dans le vrai, mais réduit au silence par une erreur dominante, un mensonge essentiel, une criante absurdité; il jette un regard incrédule ou indigné sur un monde carnavalesque [...] » Marc Angenot, *La parole pamphlétaire ; typologie des discours modernes*, op. cit., p. 21.

<sup>154</sup> Catherine Kerbat-Orecchinoni, « La polémique et ses définitions », op. cit., p. 23.

<sup>155</sup> Arsène Bessette, « Modernités », *Le Canada français*, 22 juin 1906. (Nous soulignons.)

<sup>156</sup> Pierre Berthiaume, loc. cit., p. 335.

tard » nuance maintenant son propos : « je ne m'engage nullement à être cet artiste à l'œil exercé, au jugement sûr et au merveilleux talent d'exécution qu'il faudrait pour créer dans ce genre une œuvre digne de passer à la postérité. » Espérait-il, en faisant cette chronique, inciter une génération d'écrivains plus talentueux que lui à reprendre son travail ? Peu probable. Jouissant d'un lectorat présent et fidèle, Bessette se trouve dans des conditions d'énonciation avantageuses : il lui est permis « d'agir sur un public qui le reconnaît, dont il ne doute pas de l'attention<sup>157</sup> », il n'a pas besoin qu'un autre que lui prenne le flambeau. C'est pourquoi nous sommes portés à croire qu'il ne s'agit là que d'une précaution contre ceux qu'il risque de choquer au fil des textes, d'autant plus que le projet de publication des « Modernités » revient à plusieurs reprises.

Un dernier passage mérite d'être lu avec attention puisqu'il réaffirme le désir de Bessette de voir la société apporter des changements importants dans son fonctionnement :

C'est pour mes contemporains surtout que j'écris, pour mes compatriotes, pour ceux qui me touchent de plus près. *Je n'ai pas l'intention de leur imposer ma manière de voir, en leur faisant part de ce que je comprends, mais surtout, et je tiens à ce que cela soit bien compris, à attirer leur attention sur telle réforme à accomplir, sur tel événement qui peut être commenté avec profit.* On ne pourra me reprocher, je crois, de jeter, ça et là, à travers les sujets sérieux, quelques propos légers à seule fin de reposer l'esprit et de l'auteur et de ceux ou celles qui lui font l'honneur de le lire.<sup>158</sup>

Bien qu'il dise ne pas avoir l'intention d'imposer sa vision du monde, il insiste néanmoins — « je tiens à ce que cela soit bien compris » — sur la visée sociale de sa chronique : il veut « attirer l'attention » de ses lecteurs « sur telle réforme à accomplir, sur tel événement qui peut être commenté avec profit. » Bien qu'il n'ait pas « l'intention de leur imposer [sa] manière de voir », *le Canada français* est un périodique d'allégeance libérale, il y a donc fort à parier que ses lecteurs soient, dans une certaine mesure, en accord avec ses positions ou, minimalement, disposés à entendre ce qu'il a à dire<sup>159</sup>. Ce passage positionne également le statut d'énonciateur qu'endosse Bessette : lui qui est conscient de certains faits se doit de les partager avec ses lecteurs, il doit *attirer leur attention*, travailler à une prise de conscience

<sup>157</sup> Bernard Andrès, « Essai de typologie du discours pamphlétaire québécois », *loc. cit.*, p. 423.

<sup>158</sup> Arsène Bessette, « Modernités », *Le Canada français*, 22 juin 1906. (Nous soulignons.)

<sup>159</sup> Exception faite évidemment de ses détracteurs qui ne le lisent que pour le contester.



collective. Cela le rapproche du statut d'énonciation du pamphlétaire, ce dernier ayant le « besoin d'entrer en contact avec autrui, de partager cette conviction qu'il n'a pas le droit de garder pour lui<sup>160</sup> » ; Bessette compte utiliser ses « Modernités » comme outils de partage du savoir, comme média de transfert des connaissances que son statut, son savoir et sa position sociale lui ont permis d'acquérir. Par ailleurs, la notion de réflexion dont il a été question est également reprise dans ce passage ; puisque tous ne s'adonnent pas à cette activité, Bessette a décidé de tenir une chronique dont le but sera d'amener les gens à réfléchir aux points qui seront soulevés. Il compte, en quelque sorte, rendre service à la société en actualisant la réflexion chez ses lecteurs. Aussi, il n'entend pas faire de ses « Modernités » uniquement un lieu de réflexion sociale, il souhaite discuter de « quelques propos légers à seule fin de reposer l'esprit ». Certes, ils seront amenés à réfléchir, mais des moments de détente leur seront également fournis et cela précise la posture énonciatrice<sup>161</sup> adoptée par Bessette. Dans sa première entrée, il endosse la posture de *celui-qui-voit*. Il est témoin, conscient, de quelques sottises ou bons coups qui ont cours dans la société et entend bien les transmettre à ses lecteurs. La présence de « quelques propos légers » vient permettre à l'auteur d'adopter une posture plus détendue. Il se positionne comme un témoin, mais un témoin ludique : il traitera de ce dont il a envie, passant de sujets sérieux à des sujets ludiques et amusants. Encore une fois, Bessette se protège : non seulement il s'assure de pouvoir traiter de tous les sujets, mais aussi il pourrait, si cela s'avère nécessaire, taxer après coup une chronique qui aurait un peu trop dérangé d'humoristique.

La lecture de cette première entrée nous permet de mieux saisir les objectifs visés par Arsène Bessette en rédigeant cette chronique. Il a l'intention de décrire la société moderne, d'en montrer les forces, mais, surtout, les faiblesses, dans l'espoir d'amener ses lecteurs à réfléchir aux changements à apporter. Il est conscient des risques qu'il court, lui qui adhère à une idéologie marginale, mais se dit prêt à les prendre. Comme les pamphlétaires, il « croit

<sup>160</sup> Marc Angenot, *La parole pamphlétaire ; typologie des discours modernes*, op. cit., p. 81.

<sup>161</sup> Garand explique que « la prise de posture est beaucoup plus large et difficile à définir. [...] Il peut s'agir d'une image générale que se donne implicitement l'Énonciateur dans son texte : on dira d'un tel qu'il adopte la posture du mépris, la posture de l'intellectuel, la posture de celui que rien n'impressionne, la posture de la révolte, etc. [...] Il y a une dimension performative dans la posture [...] à savoir la façon dont l'Énonciateur-Sujet conçoit sa place dans la communauté et entre en relation avec autrui, mais tel que cela se traduit dans l'acte de discours. » Dominique Garand, « Propositions méthodologiques pour l'étude du polémique », op. cit., p. 229.

pouvoir au moins revendiquer un certain courage intellectuel, à la mesure du risque pris.<sup>162</sup> » Dans le présent cas, le risque est modéré, en raison de la mention des sujets plus légers : il peut à tout moment se rétracter et placer des informations jugées comme plus compromettantes dans la catégorie des choses ludiques. Bessette se pose en quelque sorte comme un polémiste à temps partiel : son statut de journaliste lui assure un lectorat et une certaine crédibilité qu'il compte bien utiliser, sporadiquement, pour décrier certains aspects de la société, mais, en aucun cas, il n'entend utiliser sa colonne uniquement à des fins polémiques.

### 2.2.2 Critères de sélection et chroniques étudiées

Cette toute première édition des « Modernités », nous venons de le voir, pose la chronique comme étant variée : Bessette traitera de sujets sérieux, mais aussi de sujets ludiques. Bien qu'il s'agisse d'un seul ensemble défini, tous les articles ne sont pas d'intérêt égal pour nous qui tentons de déterminer les stratégies discursives favorisées lors de la promotion de l'idéologie libérale. En effet, un texte traitant de la mode féminine ne nous renseignera guère sur notre sujet, c'est pourquoi nous devons procéder à une sélection au sein même de l'ensemble des « Modernités ». Dans un premier temps, nous avons écarté les nombreux articles traitant des femmes. En effet, bien que le sujet puisse, dans une certaine mesure, rejoindre l'idéologie libérale radicale<sup>163</sup>, nous avons choisi de ne pas en tenir compte, puisque, bien souvent, Bessette n'aborde ces thématiques que superficiellement. Nous avons également éliminé les articles qui mentionnent des faits divers parus dans d'autres journaux, principalement des journaux américains. Plusieurs « Modernités » abordant des questions d'ordre social ont aussi été tenues à l'écart en raison du sujet dont elles traitaient ; que ce soit le racisme, l'argent, les enfants ou les plaisirs de la vie. Bien que certaines de ces thématiques

<sup>162</sup> Marc Angenot, *La parole pamphlétaire ; typologie des discours modernes*, op. cit., p. 77.

<sup>163</sup> Par exemple, dans quelques chroniques, Bessette déplore l'importance exagérée qu'accordent les femmes au mariage en disant qu'il ne s'agit pas d'une obligation, mais bien d'un acte d'amour. Ce qui, évidemment, est contraire à la pensée catholique de l'époque qui défend l'importance du mariage religieux.

aient été reprises dans *Le débutant*, elles ne sont pas suffisamment traitées dans les « Modernités » pour être mises en parallèle avec le roman.

Nous nous sommes intéressée aux articles traitant du domaine artistique en raison de leur importance pour Bessette : la liberté de l'art et les réformes à apporter dans la littérature ont donné lieu à des articles polémiques; tout en étant développées dans *Le débutant*. Par ailleurs, la notion de liberté est centrale dans l'idéologie libérale radicale. Nous avons aussi porté une attention particulière à toutes les chroniques du domaine de la politique en raison de leur teneur idéologique. Dans le domaine social, nous nous sommes penchée sur les articles où il est question des notions de vérité et de mensonge, des journaux et du journalisme ainsi que de la morale. Au total, un peu plus du tiers des « Modernités » présente un lien avec notre sujet. Cependant, ce corpus demeurerait trop vaste aux fins de notre analyse. Nous avons donc procédé à un tri plus sélectif afin de choisir les « Modernités » dont la construction, la thématique et le style se rapprochaient le plus du *débutant*. Nous avons retenu au total trois chroniques<sup>164</sup>, soit celles du 13 juillet 1906, du 28 septembre 1906 et du 4 octobre 1907. Ces articles traitent respectivement de la littérature, du métier de journaliste et du rôle de l'éducation dans la politique. Ils seront mis en relation avec les chapitres deux (« Un début dans le journalisme »), sept (« La voix du peuple ») et huit (« La littérature nationale ») du *Débutant*.

## 2.3 Analyse formelle des « Modernités »

### 2.3.1 Polémique ou écriture pamphlétaire

Il nous paraît essentiel de préciser pourquoi ces articles appartiennent à la littérature polémique. Tout d'abord, qu'est-ce que la polémique ? Notons une première nuance capitale entre *le* polémique et *la* polémique :

Il importe ici de distinguer les emplois substantif et adjectif du terme : « une polémique » dénote un *échange* verbal, c'est-à-dire un ensemble de deux textes au moins qui se confrontent et s'affrontent; cependant que dans les expressions telles

<sup>164</sup> Ces chroniques sont retranscrites en totalité à l'annexe II.

qu'« ouvrage », « traité », « attitude », l'adjectif qualifie la production discursive de l'une seulement des parties en présence, mais dans laquelle nécessairement s'inscrit le discours de l'autre.<sup>165</sup>

Si la polémique est un débat impliquant deux parties qui se répondent, le polémique, utilisé comme adjectif, sert à définir une littérature idéologique qui n'implique pas nécessairement de réponse. En effet, « le discours polémique est un discours disqualifiant, c'est-à-dire qu'il attaque une cible [...] et qu'il met au service de cette visée pragmatique dominante [...] tout l'arsenal de ses procédés rhétoriques et argumentatifs.<sup>166</sup> » Nombre des chroniques de Bessette avaient pour objectif de dénoncer une situation, d'en montrer le ridicule, sans s'adresser directement à un groupe ou à une personne ; elles n'impliquaient pas de réponse. Cette définition nous permet d'affirmer que les « Modernités » opèrent sur deux niveaux polémiques : certaines ont pris place dans des polémiques (substantif), alors qu'une autre partie, plus imposante, avait une visée polémique (adjectif).

Cependant, pour affirmer qu'un texte est polémique, il faut approfondir cette première définition. Dans une étude sur le sujet, Dominique Garand précise que le polémique se développe principalement sur quatre niveaux : sur le lexique, sur les rapports de force, sur l'exercice du pouvoir et sur la structure sémantique des discours. Le premier niveau, le lexique, est probablement celui qui est le plus visible, celui que l'on remarque rapidement. Garand explique que « le polémique peut se modaliser à travers le lexique et la syntaxe, à l'aide d'injures qui traduisent des affects négatifs dirigés vers l'adversaire ; c'est alors la déontologie de l'intersubjectivité qui est touchée.<sup>167</sup> » L'injure est souvent considérée à tort comme preuve lexicale de polémique, cependant, puisqu'un même signifiant peut avoir plusieurs signifiés, ce qui peut sembler être à première vue une injure peut avoir une signification tout autre<sup>168</sup>. Par ailleurs, « maints textes polémiques ne contiennent aucune

<sup>165</sup> Catherine Kerbat-Orecchinoni, « La polémique et ses définitions », *op. cit.*, p. 9.

<sup>166</sup> *Ibid.* p. 12.

<sup>167</sup> Dominique Garand, « Propositions méthodologiques pour l'étude du polémique », *op. cit.*, p. 215.

<sup>168</sup> « [...] l'injure n'est pas un signe suffisant, car on connaît des situations de discours où qualifier l'autre de « gros bêta », de « salope » ou de « maudit cochon » sera perçu comme un mot affectueux dans le premier cas, comme un adjuvant à l'excitation sexuelle dans les deux autres. ». Dominique Garand, « Propositions méthodologiques pour l'étude du polémique », *op. cit.*, p. 213.



injure, voire aucune marque manifeste d'agressivité<sup>169</sup> », sa présence – ou son absence – ne peut donc être tenue comme preuve indéniable de polémique. Des « Modernités », seule une poignée contient des injures, cependant toutes celles qui s'éloignent des contemplations ludiques font usage d'un lexique de combat.

Le second niveau, les rapports de force, est moins nuancé. Un texte polémique cherche à « générer des stratégies de sélection, de manipulation, d'ironisation, etc., à travers lesquelles le sujet s'arroge la position haute et tente de maintenir l'adversaire en position basse.<sup>170</sup> » Ce travail sur deux puissances contraires permet aux polémistes d'instaurer des rapports de force : chercher à prendre ou à conserver le pouvoir, la dominance. Dans les « Modernités », Bessette tente de faire valoir l'idéologie libérale radicale, idéologie minoritaire de l'époque. Il s'efforce de quitter le statut de dominé et, pour ce faire, il dévalue l'idéologie dominante et ceux qui la diffusent. Il utilise d'ailleurs l'ironie comme stratégie principale : en prenant le lecteur pour complice, il ironise sur des situations, créant un sentiment de connivence qui amène le lecteur à partager plus facilement sa position.

Le troisième niveau exposé par Garand se rapproche des rapports de force. En effet, il explique que

les oppositions peuvent [...] se modaliser idéologiquement en des divergences de points de vue et d'opinions sur la manière de gérer la société (ou tout groupe, toute organisation sociale), sur des décisions à prendre qui concernent la collectivité, sur tout ce qui concerne l'exercice du pouvoir<sup>171</sup>.

Le polémique n'est pas automatiquement du domaine social puisque deux personnes peuvent très bien polémiquer sur leur conception de l'art. Cependant, de nombreuses polémiques ont pour objet central l'exercice du pouvoir et toutes les questions politiques qui en découlent. Pourquoi ? Nadine Gelas explique que, si « c'est surtout à propos de politique qu'on polémique [...] [c'est parce qu']on ne polémique qu'avec gravité, sur des sujets qui en valent

<sup>169</sup> Dominique Garand, « Propositions méthodologiques pour l'étude du polémique », *op. cit.*, p. 213.

<sup>170</sup> *Ibid.* p. 215.

<sup>171</sup> *Idem.*



la peine : la politique est de l'avis général, une affaire importante.<sup>172</sup> » Les débats de société sont au cœur des polémiques, et c'est ce qui les rend si virulentes puisque l'idéologie est « forcément de nature polémique : il s'agit d'argumenter et de convaincre, dans le but de s'assurer la mainmise sur le présent et sur l'avenir. L'enjeu, toujours disputé, c'est le pouvoir.<sup>173</sup> » Idéologie et rapports de force sont donc intimement liés, puisque dans les batailles idéologiques, l'objectif est de faire triompher une idéologie afin de devenir – ou demeurer – dominant, de remporter la lutte contre un adversaire. Comme nous l'avons exposé, les « Modernités » ont servi à Bessette de média pour la diffusion de son idéologie, ils ont joué un rôle central dans sa lutte au pouvoir : il rejoint donc sans problème ce troisième niveau exposé par Garand.

Des signes de polémique se retrouvent dans le dernier niveau, soit dans la structure sémantique du discours. Garand explique que le conflit naît « de la contrariété entre les discours aux niveaux de l'axiologique et de l'épistémologique<sup>174</sup> », soit entre les valeurs morales et les connaissances. Le discours polémique transcende les simples opinions, il met plutôt en scène des « systèmes d'interprétation du monde<sup>175</sup> » qui s'opposent et s'entrechoquent. La structure sémantique du discours polémique permet souvent au lecteur de déterminer l'idéologie du polémiste ainsi que le système de valeurs auquel il se rattache, le code moral selon lequel il bâtit son existence. En plus de défendre une position précise, le polémique caractérise celui qui en est l'auteur, l'information transmise est d'ordre informationnel et personnel. Dans le cas qui nous intéresse, l'étude des « Modernités » nous permet en effet de dresser un aperçu du code moral d'Arsène Bessette puisqu'il n'est pas rare que ses textes servent à décrier des comportements sociaux qu'il juge inacceptables.

Le polémique opère donc, selon Dominique Garand, sur quatre niveaux et nous avons vu que cette définition concorde avec les « Modernités » de Bessette. C'est pour cette raison que nous travaillerons les chroniques avec les outils de compréhension et d'analyse du

<sup>172</sup> Nadine Gelas, « Étude de quelques emplois du mot « polémique » », in, Catherine Kerbat-Orecchinoni, *Le discours polémique*, Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 1980, p. 41-42.

<sup>173</sup> Fernande Roy, *Histoire des idéologies au Québec*, Montréal : Boréal, 1993, p. 9.

<sup>174</sup> Dominique Garand, « Propositions méthodologiques pour l'étude du polémique », *op. cit.*, p. 215

<sup>175</sup> *Ibid.* p. 216.

polémique, mais aussi avec ceux du pamphlet. En effet, si la polémique et le pamphlet sont deux genres apparentés bien que distincts, il n'en demeure pas moins qu'ils travaillent tous deux sur une rhétorique de la dénonciation afin de défendre une opinion, une valeur ou, comme c'est le cas chez Bessette, une idéologie. Ce qui diffère, c'est le point de départ du texte : le polémiste réplique à quelque chose, alors que le pamphlétaire dénonce simplement<sup>176</sup>. L'essence de cette littérature est le conflit, car si « toute situation conflictuelle n'occasionne pas une prise de parole polémique, [...] toute parole polémique est issue du conflictuel.<sup>177</sup> » C'est dans cette optique que nous aborderons les « Modernités » : dans la mesure où l'idéologie d'Arsène Bessette entre en conflit avec l'idéologie dominante de son époque.

### 2.3.2 Étude de la forme

Dans les « Modernités », Arsène Bessette jouissait d'une liberté quasi totale sur le plan des sujets abordés, mais, aussi, sur le plan de forme donnée à ses chroniques. Il arrivait à l'auteur de retranscrire en partie ou en totalité des lettres de ses lecteurs ou encore des poèmes qui lui ont particulièrement plu. Malgré cette liberté, l'étude des « Modernités » nous permet de constater la présence d'une certaine constance dans la construction des textes, Bessette travaillant principalement quatre formes précises. Aussi, en nous appuyant sur les travaux de Dominique Garand, nous verrons comment le polémique prend place dans la forme des « Modernités ».

<sup>176</sup> Il est cependant important de noter que, bien que le point de départ du pamphlétaire soit la dénonciation simple, il est néanmoins fréquent qu'une parole pamphlétaire se transforme en parole polémique, la dénonciation ayant donné naissance à un échange, suscitant réaction et nécessitant une riposte.

<sup>177</sup> Dominique Garand, « Propositions méthodologiques pour l'étude du polémique », *op. cit.*, p. 216.

### 2.3.2.1 Construction des textes

Arsène Bessette utilise souvent un *découpage* pour présenter ses chroniques. Il lui arrive fréquemment de scinder sa colonne en deux ou trois parties et d'écrire de courts textes traitant de sujets qui ne sont pas nécessairement en lien les uns avec les autres. Par exemple, dans sa chronique du 14 août 1908, la première partie relate un fait divers américain dans lequel on apprend qu'un homme aurait épousé sa belle-mère, la seconde mentionne l'histoire d'une femme qui aurait été réprimandée publiquement pour avoir utilisé le terme « mâle », tandis que dans la dernière, il se désole de constater que les journaux canadiens dépeignent trop souvent la France comme étant mauvaise. Cet exemple illustre l'utilité de la technique : en divisant ainsi sa chronique, Bessette peut s'amuser d'un sujet loufoque – l'homme qui aurait épousé sa belle-mère – pour ensuite glisser dans des domaines plus sérieux – la fausse moralité des gens et son amour de la France moderne. Bien qu'on y observe une certaine gradation, il ne s'agit pas d'une constance chez l'auteur. Ce découpage, plus présent lors des premières « Modernités », permet à Bessette de respecter l'objectif qu'il s'était fixé, soit de traiter de sujets sérieux, sans négliger les propos plus légers aux seules fins de divertissement.

Une autre forme fréquemment utilisée par Bessette est celle de la *mise en scène* : il raconte une histoire, d'apparence banale, pour faire valoir une opinion ou une valeur à la toute fin de la chronique. L'entrée du 11 juin 1909 en est un bon exemple : une discussion entre l'auteur et un homme y est relatée, l'homme donnant des détails sur l'année qu'il a passée dans une ville de l'Ouest canadien. Il explique que les hommes y « n'ont rien d'humain, à part leur intelligence des affaires. Car l'hypocrisie humaine a des bornes et la leur n'en a pas, le fanatisme a des limites que leur esprit sectaire ne connaît pas<sup>178</sup> » tandis que les femmes qui sont jolies « sont enfermées dans des maisons closes, ce sont les impures; les honnêtes, de tournure avenante, restent chez elles autant que possible, pour ne pas effaroucher la pudeur des hommes vertueux : les plus belles désertent la ville et s'en vont ailleurs.<sup>179</sup> » Il le questionne également sur le théâtre, sur la jeunesse, la température, bref, sur des sujets qui semblent tous ordinaires : des questions usuelles que l'on pose à celui qui

<sup>178</sup> Arsène Bessette, « Modernités », *Le Canada français*, 11 juin 1909.

<sup>179</sup> *Idem.*

revient de voyage. Toute cette mise en scène n'était cependant pas sans objectif : à la toute fin de la chronique, Bessette met ses lecteurs en garde contre le puritanisme ambiant :

Je n'ai pas voulu causer du chagrin de ce brave garçon, déjà si cruellement éprouvé, en lui disant que dans notre belle province française de Québec, nous verrions peut-être un jour l'affreux puritanisme dominer. Du reste, tout espoir d'enrayer le mal n'est pas perdu. Mais le danger est imminent. Voilà qu'on tente de nous imposer cette loi arbitraire du dimanche, déjà on a porté un premier coup à la liberté des citoyens qui ont besoin d'amusements et de distractions après une semaine de pénible labeur. On ne s'arrêtera pas là. Si le peuple de cette province veut voir ses villes transformées en cimetière le dimanche, il n'a qu'à courber le front et à laisser faire. Si, d'un autre côté, il veut rester français, par conséquent jovial, avide de liberté et de distraction réconfortantes, il lui faut protester sans retard. À lui de choisir.<sup>180</sup>

La thèse défendue par Bessette dans cette chronique est l'importance de laisser les gens libres de s'amuser le dimanche. Il ne faut pas obliger les commerces et lieux de divertissement à fermer boutique le jour du Seigneur, puisque de nombreux travailleurs n'ont que cette journée de repos. La discussion relatée n'était donc qu'une mise en scène visant à faire valoir le point de vue de l'auteur : il n'expose l'ennui que procure cette ville uniquement afin d'en expliquer la « cause », soit que les lieux de divertissement sont fermés le dimanche. Il s'agit d'une construction fréquemment utilisée dans la littérature polémique, alors que l'auteur retrace « la genèse « vécue » de sa propre conviction, accumulant ainsi des données strictement subjectives, aléatoires et intransmissibles en bonne logique, plutôt que d'avoir recours à des propositions générales, à de froides normes<sup>181</sup> ». Cette construction, où l'idée principale n'occupe qu'une partie mineure de la chronique<sup>182</sup>, inverse l'organisation traditionnelle de l'argumentation. En effet, plutôt que d'affirmer d'entrée de jeu l'importance des loisirs pour ensuite en expliquer les raisons, l'auteur pose une situation d'apparence banale avec laquelle ses lecteurs ne peuvent qu'être d'accord. Le lecteur est amené à partager les principes régissant l'argumentaire avant de connaître la thèse défendue. Cette stratégie, où « la réaction recherchée, c'est la confiance en quelqu'un qui s'avance humble et désarmé dans un discours de pure information<sup>183</sup> », est fréquemment utilisée par Bessette. Il pose une

<sup>180</sup> Arsène Bessette, « Modernités », *Le Canada français*, 11 juin 1909.

<sup>181</sup> Marc Angenot, *La parole pamphlétaire ; typologie des discours modernes*, op. cit., p. 149.

<sup>182</sup> Dans cet exemple, la discussion occupe plus de quatre-vingts pourcent de la chronique, contre vingt pourcent pour l'idée centrale.

<sup>183</sup> Joseph Bonenfant, loc. cit., p. 301.



mise en scène d'apparence banale, mais qui révèle lors de la lecture de la chronique complète un autre sens.

La construction la plus utilisée dans les « Modernités » est celle de l'*anecdote*. Ce qui différencie l'anecdote de la mise en scène est l'importance accordée au micro-récit. En effet, dans ce que nous avons appelé la *mise en scène*, l'histoire relatée occupe la place centrale du texte, elle est si importante que la thèse défendue ne vient qu'en justifier la présence (la discussion entre Bessette et l'homme démontre que la vie est d'un ennui terrible dans l'Ouest canadien *c'est pourquoi il en conclut* qu'il ne faut pas fermer les lieux de divertissements le dimanche). Dans le cas de l'anecdote comme construction, les proportions sont inversées : l'anecdote sert de point de départ, mais elle n'est pas élaborée ni aussi détaillée que dans la mise en scène. Son utilité est cependant la même dans les deux cas : elle prend la place d'une argumentation, voire d'une attaque, elle illustre, par un fait réel – ou non – la thèse défendue par l'auteur. Marc Angenot explique que,

[...] dans un pamphlet, l'anecdote, la parabole, le témoignage – c'est-à-dire des micro-récits – viennent s'insérer dans l'argumentation proprement dite et la relayer ; mais, dans un écrit persuasif, une anecdote prend fonction d'argument ; dans un texte polémique, l'anecdote est un moyen d'agression et se subordonne à cette finalité.<sup>184</sup>

Parce que l'anecdote est en quelque sorte une *preuve* de ce que tente de démontrer l'auteur, elle devient une attaque : ce que je défends est vrai, en voici la preuve. Les « Modernités » utilisent souvent l'anecdote comme point de départ de l'argumentation ; elle est le moteur, l'origine du discours. La chronique du 14 mai 1909 en est un excellent exemple : Bessette commence par raconter la mésaventure d'une danseuse du Théâtre Royal, danseuse qui aurait été arrêtée pour grossière indécence, pour ensuite se pencher sur la question de la moralité dans l'art. Après avoir brièvement résumé l'arrestation de la danseuse, il explique que « cet événement [lui] fournit l'occasion d'exprimer [sa] manière de voir, au point de vue général, sur la façon dont [ses] compatriotes considèrent les bons et mauvais spectacles, de même que les bons et mauvais livres.<sup>185</sup> » L'arrestation de la danseuse, l'anecdote, sert de point de

<sup>184</sup> Marc Angenot, « La parole pamphlétaire », *loc. cit.*, p. 257.

<sup>185</sup> Arsène Bessette, « Modernités », *Le Canada français*, 14 mai 1909.



départ, d'argument premier, pour défendre une thèse, d'autant plus qu'il n'élabore pas sur la prétendue immoralité de la danseuse :

Je ne sais si la danse exécutée par « the Girl in Blue », est esthétique, comme elle l'a prétendu, ou bien simplement obscène. Mais, peu importe ! cela n'a aucun rapport avec les réflexions que m'ont suggéré les remarques du juge Dupuis, en ce qui concerne la perversion de la jeunesse.<sup>186</sup>

Bessette répète à de nombreuses reprises qu'il ne traite pas de cette anecdote pour disculper la danseuse. Bien qu'il s'agisse là probablement d'une précaution prise par l'auteur en vue d'éventuelles attaques (il défend une danseuse immorale, donc il est immoral), il n'en demeure pas moins que cela illustre l'utilisation qui est faite des micro-récits : ils ne sont qu'un prétexte, voire un argument. Autre fait intéressant, lorsque Bessette utilise la forme de l'anecdote, il la place toujours en ouverture de la chronique et, dans pratiquement tous les cas, il y revient en guise de conclusion. En effet, l'anecdote sert, chez Bessette, de point d'ouverture et de point de clôture, encadrant l'argumentation et la thèse défendue en respectant le schéma suivant : preuve, argumentation, preuve. Si, dans bien des cas, il reprend textuellement l'anecdote du départ, dans la chronique du 14 mai, c'est surtout l'explication de l'anecdote qui est répétée :

Voilà un fait qui mérite d'être noté, à l'appui de ce que je viens de dire. Car, je veux qu'il soit bien compris qu'il ne s'agit pas ici d'absoudre ou de blâmer la danseuse du théâtre Royal, qui osa, dans notre neigeux climat, exécuter une danse trop franchement orientale. Cet événement m'a seulement fourni l'occasion d'exprimer ma manière de voir, au point de vue général, sur la façon dont nos compatriotes considèrent les bons et mauvais spectacles, de même que les bons et mauvais livres.<sup>187</sup>

Nous nous retrouvons donc face à la construction suivante : preuve (une danseuse est arrêtée pour immoralité), argumentation (il faudrait restreindre l'accès des théâtres aux enfants, les divertissements doivent varier en fonction de l'âge, ce qui convient à un adulte ne convient pas à un enfant, etc.) et preuve (une danseuse est arrêtée pour immoralité). Par ailleurs, il n'est pas étonnant que la forme de l'anecdote soit la plus utilisée par Bessette puisque dans sa toute première chronique, il précise qu'il compte puiser « dans la vie moderne, [...] dans les

<sup>186</sup> Arsène Bessette, « Modernités », *Le Canada français*, 14 mai 1909.

<sup>187</sup> *Idem.*

événements du jour, dans [...] l'époque où nous vivons, les matériaux nécessaires à créer une infinité de petits tableaux<sup>188</sup> ». L'anecdote est considérée dès le départ comme le matériau premier des « Modernités ».

Finalement, d'autres formes sont employées dans les « Modernités », mais ces formes ne sont pas suffisamment utilisées pour que nous puissions y déceler une logique, voire une stratégie d'exécution. Trois chroniques empruntent une forme proche de la correspondance, Bessette s'adressant à une personne en particulier. Par exemple, dans la chronique du 23 novembre 1906, il répond à une lectrice qui lui aurait demandé conseil : « Vous me demandez, Madame, quels sont les livres que vous pouvez lire sans danger, étant donné votre esprit romanesque, votre tempérament quelque peu mélancolique, votre âme avide de l'idéal.<sup>189</sup> » Tout au long de la chronique, il s'adresse à cette lectrice, lui parlant directement en usant du « vous ». La première des « Modernités » de 1907<sup>190</sup> emprunte elle aussi cette forme, l'auteur répliquant cette fois à un monsieur Beaulieu qui aurait tenu des propos erronés, selon Bessette, sur la littérature canadienne<sup>191</sup>. Encore une fois, l'auteur écrit ici son texte directement à l'attention d'une personne. La troisième « correspondance » est indirecte ; il écrit en réaction aux commentaires qu'il a reçus de trois lecteurs : un jeune homme lui demandant conseil pour percer dans le monde du journalisme et deux jeunes femmes voulant son avis sur leur production littéraire. Il prend la plume pour leur répondre, mais il le fait de façon indirecte, en employant la troisième personne : « le jeune homme m'avoue son espoir secret de devenir journaliste et me demande si je ne pourrais pas lui aider à réaliser ce beau projet. Je me garderai bien de lui rendre un aussi mauvais service.<sup>192</sup> » Bien que, dans la littérature polémique, le « il » soit souvent considéré comme une « cible mouvante que vise le

<sup>188</sup> Arsène Bessette, « Modernités », *Le Canada français*, 22 juin 1906.

<sup>189</sup> Arsène Bessette, « Modernités », *Le Canada français*, 23 novembre 1906.

<sup>190</sup> Arsène Bessette, « Modernités », *Le Canada français*, 4 janvier 1907.

<sup>191</sup> Il est permis de croire qu'il s'agit de Germain Beaulieu, membre fondateur de l'École littéraire de Montréal. Les deux hommes gravitaient dans les mêmes sphères puisqu'ils ont tous deux participé à la rédaction d'une brochure sur *La chanson du passant* de Louis-Joseph Doucet. Voir à ce sujet les pages 38 et 39 du premier chapitre.

<sup>192</sup> Arsène Bessette, « Modernités », *Le Canada français*, 4 octobre 1907.

discours du « je »<sup>193</sup> », ce n'est pas ce dont il est question ici : Bessette n'attaque pas ses « correspondants », il leur répond en utilisant sa chronique. Elle est destinée à tout son lectorat, mais son attention est concentrée sur les trois personnes à qui il répond. Une poignée d'autres « Modernités » n'empruntent pas de forme précise ou, du moins, ne coïncident pas avec les formes principalement utilisées par Bessette. Il s'agit généralement de textes d'opinion qui ne s'appuient pas sur des faits divers ou des anecdotes, des textes qui abordent directement un sujet précis<sup>194</sup>, ressemblant souvent à de – très – courts essais ou à des polémiques<sup>195</sup>.

### 2.3.2.2 Une structure polémique fixe

Bien que le polémique ne soit pas un genre littéraire à proprement parler, il n'en demeure pas moins qu'il est possible de tracer une certaine constance dans sa construction. Catherine Kerbat-Orecchioni pose une première prémisse en disant qu'il s'agit d'un « discours qui attaque une cible, laquelle est censée tenir ou avoir tenu un discours adverse que l'énoncé polémique intègre, et rejette « agressivement », c'est-à-dire en termes plus ou moins véhéments, voire insultants.<sup>196</sup> » Cette définition précise donc que, dans la polémique, il y a deux acteurs principaux : l'énonciateur, celui qui produit la polémique, et l'adversaire, celui à qui il réplique. Le troisième palier de la polémique serait le sujet de discorde, le point conflictuel. Tout comme Kerbat-Orecchioni, Marc Angenot chiffre à trois les niveaux du

<sup>193</sup> Bernard Andrès, « Pour une grammaire de l'énonciation pamphlétaire », *Études littéraires*, vol. 11, n° 2, 1978, p. 362.

<sup>194</sup> Par exemple, dans la chronique du 12 février 1909, Arsène Bessette commente la publication d'une revue par l'École littéraire de Montréal : « Si j'ai bien compris, et comme son nom l'indique, cette revue se destine à une grande œuvre, celle de répandre le goût du beau et de la culture intellectuelle parmi notre population canadienne-française, en même temps qu'elle favorisera le développement des arts et de la littérature essentiellement du terroir. » Il témoigne de son enthousiasme face à ce projet à ses lecteurs en général, sans se baser sur quelque anecdote que ce soit. Arsène Bessette, « Modernités », *Le Canada français*, 12 février 1909.

<sup>195</sup> Nous avons inclus dans cette catégorie les « Modernités » dont nous avons traité précédemment dans les controverses : celles qui commentent une attaque faite à l'auteur dans un autre périodique.

<sup>196</sup> Catherine Kerbat-Orecchioni, « La polémique et ses définitions », *op. cit.*, p. 24.

discours polémique : « la « vérité », l'énonciateur et l'adversaire.<sup>197</sup> » Bien qu'exactes, ces prémisses ne tiennent pas compte des autres acteurs importants, notamment en ce qui concerne le lecteur, ne serait-ce que parce que la polémique se joue en public, souvent dans les journaux, et que les discours, même s'ils sont adressés à une personne en particulier, sont destinés en réalité à un lectorat beaucoup plus large. Dominique Garand propose donc une schématisation plus détaillée où dix actants entrent en relation et interagissent pour construire le discours. Il s'agit de l'Énonciateur, de l'Énonciataire, du Sujet, des Objets, du Bénéficiaire, de la Cible, du Tort, de l'Anti-Sujet, des Références et du Tiers<sup>198</sup>. Nous avons déjà mentionné la distinction entre le sujet et l'énonciateur, l'énonciateur étant Arsène Bessette, auteur des « Modernités » et le sujet étant Arsène Bessette et les Canadiens français, nous n'y reviendrons pas. L'Énonciataire, celui à qui s'adresse le texte, et son rapport à l'Énonciateur sont plus complexes puisque, même si le texte semble directement adressé à un individu, un Énonciataire beaucoup plus large sera construit à partir du discours<sup>199</sup>. Parce qu'il est diffusé, le texte ne sera pas lu que par la personne à qui il est originalement adressé, c'est donc pour cette même raison qu'il ne peut y avoir qu'un seul Énonciataire, mais bien un *ensemble* d'Énonciataires qui sera défini tant par la teneur, le niveau de langage que le lieu de diffusion. Dans les « Modernités », l'Énonciataire principal sont les lecteurs du journal en général et ceux de la chronique en particulier. Si à quelques occasions Bessette s'adresse à une personne précise, il écrit néanmoins pour un lectorat plus large. Comme le *Canada français* était un journal d'allégeance libérale, on peut en conclure que les Énonciataires principaux des « Modernités » étaient un bassin de lecteurs adhérant plus ou moins à cette idéologie. Cependant, se trouvaient aussi parmi les lecteurs des gens dont l'idéologie était opposée à celle de Bessette : ses détracteurs. Si la chronique ne leur était pas directement destinée, il n'en demeure pas moins que l'auteur savait qu'ils la lisaient, il faut donc les inclure dans les Énonciataires, surtout que Bessette n'hésitait pas à les mentionner. Si les Énonciataires explicites sont les lecteurs, ses détracteurs sont les Énonciataires implicites.

<sup>197</sup> Marc Angenot, « La parole pamphlétaire », *loc. cit.*, p. 261.

<sup>198</sup> Se référer à l'annexe III pour le schéma proposé par Garand.

<sup>199</sup> Dominique Garand, « Propositions méthodologiques pour l'étude du polémique », *op. cit.*, p. 230-231.

Le rapport existant entre la Cible et l'Énonciataire doit lui aussi être nuancé : si, dans la polémique, l'Énonciataire est souvent la Cible (X réplique directement à Y qui a tenu des propos problématiques), ce n'est pas toujours aussi simple dans le polémique. Garand explique que la Cible peut être l'Énonciataire, incluse dans l'Énonciataire ou en être totalement distincte<sup>200</sup>. Dans les « Modernités », exclusion faite des chroniques où Bessette réplique directement à une personne précise, la Cible est exclue de l'Énonciataire et, de ce fait, ce dernier se retrouve en double position ; il est à la fois l'Énonciataire et le Tiers que l'on veut convaincre. Garand explique que « le caractère public du texte polémique fait de la masse des lecteurs des Tiers habilités à juger. Le Tiers est cette Opinion que le discours cherche à séduire. Attaquer une Cible ne suffit pas, encore faut-il rallier le Tiers à sa cause<sup>201</sup> ». Chez Bessette, l'attaque occupe souvent une place secondaire, le but premier étant d'amener ses lecteurs à partager sa position : c'est en cherchant à persuader qu'il en vient à attaquer une cible. Si les lecteurs des « Modernités » constituent principalement le Tiers à convaincre, il ne faut pas négliger les « non-lecteurs ». Nous qualifions de « non-lecteurs » les détracteurs du journaliste qui lisaient les chroniques afin d'en surveiller la teneur ainsi que tous ceux qui, sans être des abonnés du *Canada français*, pouvaient, à un moment ou un autre, prendre connaissance des articles. Parce que les « Modernités » constituent un corpus large d'articles différents, il est délicat de tenter de nommer une Cible précise : elle varie selon la teneur de la chronique, tantôt il s'en prend à l'Église, tantôt aux politiciens, tantôt au peuple... Cependant, comme Bessette s'efforce de défendre l'idéologie libérale radicale, son contraire, l'idéologie conservatrice et religieuse, tient généralement place de Cible dans les « Modernités ». Cet ensemble générique sera précisé au fil de l'analyse détaillée des textes. Par ailleurs, « la Cible n'est souvent que le prête-nom d'un Ennemi plus fondamental pour le Sujet<sup>202</sup> » et c'est pourquoi nous percevons une distinction entre la Cible et l'Anti-Sujet. Alors que la Cible peut être une notion abstraite – par exemple, une idéologie – l'Anti-Sujet prend forme dans une entité concrète, c'est-à-dire, une personne ou un groupe qui défend cette idéologie. Comme nous tentons pour le moment uniquement de dresser la structure

<sup>200</sup> Dominique Garand, « Propositions méthodologiques pour l'étude du polémique », *op. cit.*, p. 230-231.

<sup>201</sup> *Ibid.* p. 231.

<sup>202</sup> *Ibid.* p. 232.



générique de l'ensemble des « Modernités », il nous est impossible de déterminer avec précision l'Anti-Sujet.

Nous avons vu que, dans le polémique, le sujet prend la plume dans l'intention de dénoncer quelqu'un ou quelque chose, c'est-à-dire qu'il désigne un Anti-Sujet à qui il s'oppose. Il est important de préciser que cet Anti-Sujet se retrouve attaqué non pas seulement en raison de sa simple existence – bien que ce soit parfois le cas –, mais parce qu'il est tenu responsable de ce que Garand appelle le *Tort*. Le Tort est l'action, le geste ou le propos précis commis par l'Anti-Sujet et sa désignation devient « le pivot argumentatif du texte polémique<sup>203</sup> ». Une fois de plus, cet aspect du rouage de la polémique est quelque chose de trop précis pour que nous puissions le déterminer avec exactitude à ce moment, chacune des « Modernités » ayant son Tort particulier. En décrivant un Tort, le polémiste propose bien souvent une alternative, un changement à apporter. Cette « solution » sera bénéfique pour ceux que Garand regroupe sous le terme de Bénéficiaire. Chez Bessette, le Bénéficiaire est toujours le peuple canadien-français : la majorité des chroniques visent à décrier un tort qui lui est fait et, lorsqu'il propose une alternative ou une solution, c'est dans l'optique d'améliorer le sort de ses concitoyens. Évidemment, il arrive que le bénéficiaire soit d'ordre plus précis – les hommes, les femmes, les journalistes, les étudiants, une personne en particulier, etc. – cependant, ces sous-groupes ont en commun le fait qu'ils font partie du peuple canadien-français. C'est pourquoi nous définirons sommairement le Bénéficiaire comme étant tous les Canadiens français.

Les deux derniers rouages du discours polémique, les Références et les Objets, sont intimement liés et, d'une certaine façon, interdépendants. Le discours du polémiste se doit d'être légitimé par une quelconque autorité ; nous avons vu que, chez Bessette, c'est son statut de journaliste qui l'autorise à prendre la parole. Cependant, Garand pose une nuance entre ce qu'il nomme l'Autorité et la Référence ; si l'Autorité est ce « dont un discours peut se réclamer pour légitimer son dire<sup>204</sup> », la Référence est plutôt « un principe structurant pour

<sup>203</sup> Dominique Garand, « Propositions méthodologiques pour l'étude du polémique », *op. cit.*, p. 240.

<sup>204</sup> *Ibid.* p. 244.

le discours : elle ne légitime pas que son dire, elle légitime son être<sup>205</sup>. » Alors que l'Autorité est du domaine du concret, la Référence, elle, est une notion beaucoup plus abstraite. Garand explique que,

La référence n'est pas qu'une Autorité qui informerait le Sujet de son devoir-faire ou devoir-être (comme un système de valeurs fondamentales), elle est aussi le fantasme du Sujet, son utopie, le point de fuite de son désir : son discours ne fait pas qu'en découler, il s'achemine vers elle. [...] En définitive, la référence est une pure construction symbolique<sup>206</sup>.

Chez Bessette, c'est la Vérité qui tient le rôle de la référence. En effet, l'auteur insiste de façon répétée sur l'importance de la Vérité, sur cette notion qu'il juge trop souvent bafouée dans sa société moderne<sup>207</sup>. Alors que son statut de journaliste lui donne l'autorité pour écrire, c'est la défense de la Vérité qui vient rendre légitime son discours. L'utopie racontée par Bessette est cette Vérité, une construction symbolique fidèle aux préceptes de l'idéologie libérale. Par ailleurs, la Référence n'est pas quelque chose de propre au polémiste, elle ne lui « appartient » pas, il s'agit en fait d'une sorte de « terrain commun » partagé à la fois par le Sujet et son contraire, l'Anti-Sujet. Les opposants de Bessette défendent aussi, par le biais de leur idéologie, une conception de la Vérité<sup>208</sup>.

Les Références sont en relation directe avec les Objets, dernier rouage de la construction du discours polémique selon Garand : « l'axe qui relie la Référence au Sujet et ce dernier aux objets qu'il privilégie est celui sur lequel s'articulent les conditions de félicité du discours, ce

<sup>205</sup> Dominique Garand, « Propositions méthodologiques pour l'étude du polémique », *op. cit.*, p. 244.

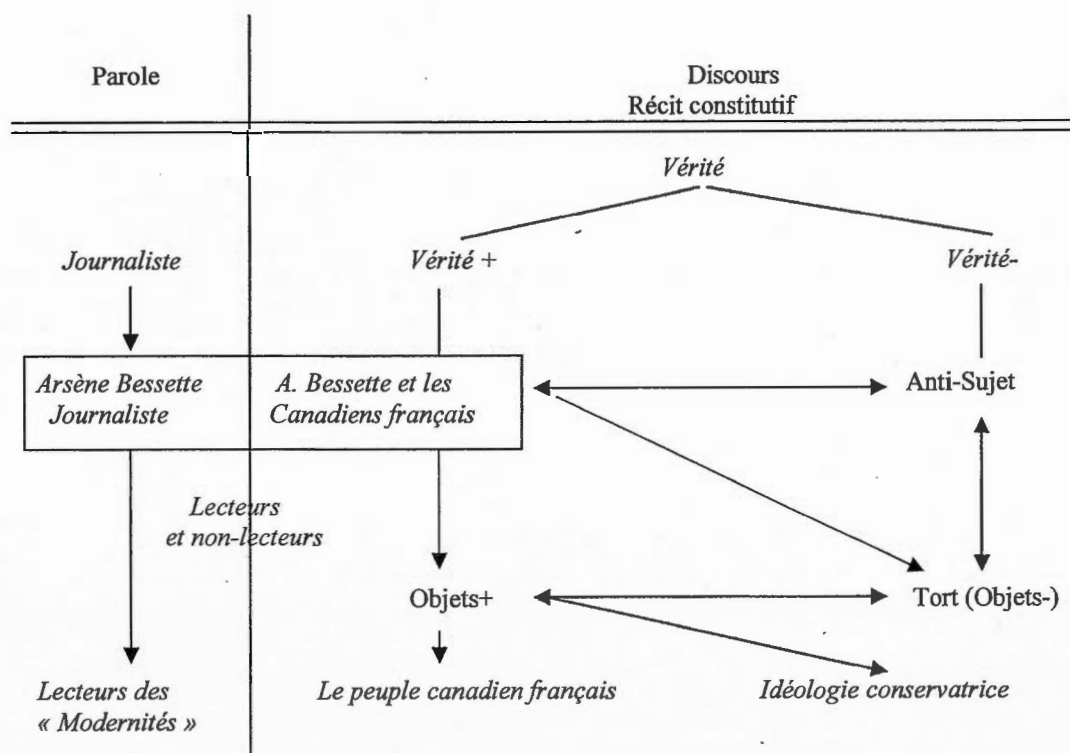
<sup>206</sup> *Ibid.* p. 244-245.

<sup>207</sup> Dans l'avis au lecteur de son roman *Le débutant*, Arsène Bessette donne une image du sort réservé à la Vérité : « Il [l'auteur] raconte ce qu'il connaît, sans se soucier de plaire à celui-ci ou de mécontenter celui-là, par simple amour de la Vérité, cette vierge que l'on viole si souvent, qu'il faut sans cesse lui acheter une robe nouvelle. » Arsène Bessette, *Le débutant*, *op. cit.*, p. 43.

<sup>208</sup> Il apparaît cependant important de préciser que « la Référence négative associée à l'Anti-Sujet n'équivaut pas à la Référence à laquelle est arrimé [le Sujet] lorsqu'il élabore son discours : elle est au contraire un simulacre construit par le Sujet pour expliquer les fondements malsains à l'origine du discours de l'Anti-Sujet et du Tort perpétré. » La Vérité bessettienne n'équivaut donc pas à celle de ses opposants : celle défendue par ses détracteurs est, pour Bessette, une Vérité bafouée et travestie qu'il faut décrier puisqu'elle se retrouve à l'origine du Tort commis. Dominique Garand, « Propositions méthodologiques pour l'étude du polémique », *op. cit.*, p. 246.

qui selon lui devrait exister dans le meilleur des mondes possibles.<sup>209</sup> » Étant de natures diverses, les objets constituent l'espace « à conquérir » afin de concrétiser la prise de pouvoir recherchée. La prise de pouvoir recherchée par le polémique se manifeste à travers les Objets, tant du point de vue externe – sa diffusion – que du point de vue interne – ce qui le compose. Cette fois encore, la notion d'Objet est trop précise pour que l'on puisse en déduire une composante de base se retrouvant dans toutes les chroniques. Le polémique cherche à dénoncer une situation problématique (le Tort), à identifier qui ou quoi en est responsable (l'Anti-Sujet). L'Objet, pour sa part, consiste en quelque sorte à l'explication de ce Tort : il est ce qui vient *expliquer* pourquoi le Sujet subit le Tort. Il est donc variable en fonction de la nature du Tort décrié, en étant à la fois son contraire et son explication.

Maintenant que nous avons exposé les différentes parties composant les rouages du discours polémique, nous pouvons reprendre le schéma présenté à l'annexe III en y introduisant les diverses caractéristiques des « Modernités » :



<sup>209</sup> Idem.

Les pivots qui demeurent à préciser – le Tort, l'Anti-Sujet et l'Objet – le seront graduellement dans le chapitre suivant, alors que nous verrons plus en détail comment Bessette organise son discours afin de diffuser son idéologie dans les « Modernités » choisies et comment cette même structure s'adapte et se transforme lorsque reprise sous la forme romanesque.

### CHAPITRE 3

#### DE L'OPINION À LA FICTION : ÉVOLUTION DES STRATÉGIES DISCURSIVES CHEZ ARSÈNE BESSETTE

Franç-maçon, journaliste controversé, libéral radical, Arsène Bessette, s'il est tombé dans l'oubli rapidement après sa mort, n'est pas passé inaperçu de son vivant. Nous l'avons vu, ses détracteurs l'avaient toujours à l'œil et bien que nous ayons pu identifier plusieurs controverses dans lesquelles il s'est retrouvé, il est fort probable que nombre d'autres restent encore à découvrir. Bessette voulait voir s'opérer des changements au sein de la société afin de permettre au peuple d'entrer dans la modernité, mais il a aussi caressé le rêve de devenir un écrivain célèbre. Sa carrière est ponctuée d'œuvres traduisant ces deux passions. Son cheminement professionnel démontre qu'il a fait ses classes avant de tenter sa chance dans l'écriture romanesque : de journaliste à chroniqueur, pour finalement devenir romancier, il a mis plusieurs années avant de publier son unique roman, et ce, même s'il en avait terminé une première ébauche en 1908. Cet apprentissage lui aura permis de raffiner son style, mais aussi d'assumer avec conviction ses idéologies et d'effectuer la transition entre l'écriture hebdomadaire d'une chronique et celle d'un roman. C'est précisément sur cette transition que portera ce troisième chapitre ; tout au long de sa carrière, Bessette s'est efforcé de défendre l'idéologie libérale radicale, nous chercherons donc à voir comment un même matériau de base – l'expression de l'idéologie – a été transformé pour s'adapter à différents supports. Bien que la chronique et le roman soient tous deux issus d'une prise de parole, le second « dérive d'un acte de parole moyennant un certain nombre de transformations ou d'amplifications<sup>210</sup> » puisqu'il n'est pas *que* discours. Il ne s'agit pas uniquement d'exprimer quelque chose, encore faut-il travailler à ce que cette prise de parole puisse devenir un roman, passer de la simple opinion à l'univers fictionnel. De quel ordre sont ces modifications ? Est-ce que l'idéologie diffusée dans les « Modernités » est diluée dans le roman ou, au contraire, est-elle amplifiée ? Comment faire d'une parole dénonciatrice un objet romanesque ?

---

<sup>210</sup> Tzvetan Todorov, *Les genres du discours*, Paris : Éditions du Seuil, 1978, p. 53.



Afin de répondre à ces questions, nous mettrons en parallèle les chroniques que nous avons sélectionnées avec certains passages du roman *Le débutant*. Une lecture attentive des « Modernités » nous a permis de constater une parenté indéniable ces deux pans de son oeuvre, un peu comme si l'auteur avait tenu à insérer quelques-uns de ses articles dans un cadre fictionnel. Pour comprendre comment Bessette transforme le contenu de ses chroniques afin de l'adapter à la forme romanesque, nous commencerons par analyser les « Modernités » choisies. Nous chercherons dans un premier temps à déterminer comment la structure polémique est organisée en complétant le schéma élaboré au chapitre précédent afin de mettre en lumière les principales idées défendues, tout comme les stratégies discursives employées par l'auteur. Une fois cette étape complétée, nous nous intéresserons aux passages du *Débutant* que nous avons sélectionnés afin de voir comment les actants identifiés dans la chronique y sont insérés et comment les thèses défendues par l'auteur y sont illustrées. Il est cependant important de noter que, bien que nous nous intéressions seulement qu'à des passages spécifiques du roman, nous ne pouvons faire abstraction du fait qu'il s'agit d'une totalité. Nous devons donc tenir compte, lors de notre analyse, d'aspects qui se trouvent hors des passages étudiés.

### 3.1 Arsène Bessette et la littérature

#### 3.1.1 « Modernités », 13 juillet 1906

C'est parce qu'elle souligne directement l'un des problèmes de la littérature que nous avons sélectionné l'entrée du 13 juillet 1906. Parce que cette chronique aborde trois sujets aussi différents qu'éloignés les uns des autres<sup>211</sup>, nous nous concentrerons seulement sur la partie traitant du thème qui nous intéresse. Afin de bien comprendre les fondements idéologiques et les stratégies discursives employées, nous allons compléter le schéma des dix actants du discours polémique. Comme ceux que nous avons préalablement identifiés restent

<sup>211</sup> La première partie traite de littérature, la seconde de la beauté des femmes pendant l'été et la dernière est composée d'une suite de remarques sur les noms. Nous n'avons reproduit dans l'annexe II que la première partie de cette chronique.

les mêmes<sup>212</sup>, il s'agit maintenant de voir quel est l'Objet de la chronique, le Tort dénoncé ainsi que son responsable, l'Anti-Sujet.

C'est à partir d'une citation de Fernand Rinfret<sup>213</sup> – « c'est nous, c'est la morale exagérée qui tue l'art »<sup>214</sup> – que Bessette organise son texte. Celle-ci permet d'identifier à la fois l'Objet et le Tort dénoncé. L'auteur déplore que, bien qu'il y ait « d'intéressantes études de mœurs canadiennes à faire en ce pays [...] personne n'osera se risquer dans une entreprise aussi dangereuse<sup>215</sup> ». Le fait que l'art soit contraint de promouvoir des valeurs morales (le Tort) dénature entièrement la littérature car ce n'est pas son rôle, elle ne doit pas *solidifier* les mœurs d'une société, mais bien les *représenter* telles qu'elles sont (l'Objet). L'identification du Tort permet également d'en déterminer le responsable (l'Anti-Sujet) : il s'agit de l'institution littéraire en général et des élites moralisatrices en particulier. Au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, l'institution littéraire n'en est qu'à ses débuts et ceux qui la régissent n'y sont qu'indirectement liés, à cette époque « les œuvres ne sont pas consacrées par des écrivains ou par des critiques spécialisés, mais par des éducateurs, des prêtres (qui portent un jugement au nom de l'Église), des linguistes, des idéologues, etc.<sup>216</sup> » Pour Arsène Bessette, tout le problème est là : la littérature n'est pas traitée comme un art, mais bien comme un outil politique, religieux ou idéologique. Nous nous autorisons ici une légère nuance : parce que la quasi-totalité de l'œuvre de Bessette est engagée, il apparaît que ce ne sont pas toutes les

<sup>212</sup> Voici, en résumé, les actants identifiés : Autorité (journaliste), Énonciateur (Arsène Bessette, journaliste), Tiers (les lecteurs et non-lecteurs), Sujet (Arsène Bessette et les Canadiens français), Bénéficiaires (le peuple canadien-français), sur les énonciateurs (les lecteurs), Cible (l'idéologie conservatrice) et Référence commune, positive et négative (la Vérité).

<sup>213</sup> Avocat de formation, Fernand Rinfret a exercé pendant quelques années la profession de journaliste et de critique littéraire. Il a également fait un certain nombre de tentatives littéraires en publiant une biographie de Louis Fréchette en 1906 et un récit de voyage (*Un voyage en Angleterre et au front français*) en 1918 et était membre du jury pour l'édition de 1915 du concours littéraire de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal. De plus, à l'époque où Bessette rédige cette chronique, Rinfret était alors journaliste politique et littéraire au journal *L'Avenir du Nord* de Saint-Jérôme, ce qui ajoute à la crédibilité de son propos. Affilié au Parti libéral, il fera ultérieurement carrière comme ministre fédéral et comme maire de Montréal. Maurice Lemire et Denis St-Jacques (dir), *op. cit.*, p. 167, 283, 296 et 433.

<sup>214</sup> Bessette précise que ces propos sont tirés d'une étude faite par Rinfret sur Crémazie, sans donner de plus amples détails.

<sup>215</sup> Arsène Bessette, « Modernités », *Le Canada français*, 13 juillet 1906.

<sup>216</sup> Dominique Garand, *La griffe du polémique : le conflit entre les régionalistes et les exotiques*, Montréal ; L'Hexagone, 1989, p. 89.

idéologies qui soient, de son avis, mauvaises pour l'art, mais bien seulement celles auxquelles il n'adhère pas...

En reproduisant les propos de Rinfret, Bessette concentre la situation dénoncée en une phrase-choc, mais, plus encore, cette citation vient *valider* d'entrée de jeu l'argumentaire qui sera par la suite élaboré. En effet, Marc Angenot explique que ce type de stratégie fréquemment employée par les pamphlétaires sert essentiellement à faire « endosser une proposition dont « l'évidence » ne [...] paraît pas [...] faire matière à démonstration.<sup>217</sup> » En s'appuyant sur les propos d'une personnalité connue, l'auteur renforce la validité de ses idées, puisqu'il n'annonce rien de neuf, il confirme plutôt une thèse existante. Comme Bessette n'était pas seul à partager cette opinion, la crédibilité s'en trouve accrue. De plus, plutôt que de détailler sa position par une suite d'arguments, il choisit d'en élaborer l'essentiel sous forme d'un dialogue entre lui et une dame de sa connaissance. Cette construction est en continuité avec la façon dont il a amorcé sa chronique : en transcrivant une conversation – fort probablement fictive – le journaliste confirme la crédibilité de sa thèse en montrant qu'il s'agit d'une opinion partagée par plusieurs<sup>218</sup>. Plus encore, Bessette n'est pas celui qui mène la discussion, les réflexions sont principalement faites par la femme, il ne fait que l'*inciter* à élaborer grâce à ses questions. La majorité de ses interventions sont de simples commentaires (« Pourquoi pas ? », « Et vous croyez...? », « On n'a qu'à laisser les imbéciles crier. »<sup>219</sup>) qui n'apportent pas d'argument mais qui poussent la femme à préciser sa pensée. En organisant ainsi ses idées, Bessette se pose comme le témoin, il se place dans la position de son lectorat : il ne semble pas avoir d'opinion sur le sujet, mais veut en savoir plus. Tout comme ses lecteurs, il se retrouve dans le rôle de la personne qu'il faut convaincre et, à la fin de l'échange, il adhère à la vision de la femme, servant ainsi d'exemple à suivre.

Bessette va également mettre en lumière la raison pour laquelle les écrivains acceptent de produire ce type de littérature. Les propos de la dame montrent que c'est la peur qui

<sup>217</sup> Marc Angenot, *La parole pamphlétaire ; typologie des discours modernes*, op. cit., p.289.

<sup>218</sup> L'emploi de ce que Marc Angenot nomme le « témoignage » est fréquent dans les discours pamphlétaires, il permet notamment de faire admettre d'emblée un fait jugé indéniable. Voir à ce sujet : *Ibid.* p. 289.

<sup>219</sup> Arsène Bessette, « Modernités », *Le Canada français*, 13 juillet 1906.



gouverne : « personne n'osera se risquer dans une entreprise *aussi dangereuse* », « tout de suite on criera au *scandale* », « l'opinion vous *condamne* comme un *criminel*, [...] on vous *jette la pierre* partout où vous allez »<sup>220</sup>. Tout le vocabulaire employé cherche à mettre l'accent sur l'aspect risqué d'une telle entreprise afin d'expliquer pourquoi les écrivains tardent à sortir du carcan moralisateur imposé par l'institution. De plus, se contenter de simplement *dénoncer* la situation semble aussi engendrer son lot de risques, puisque Bessette affirme, au sujet de Rinfret, qu'« il n'est peut-être pas le premier qui s'en soit aperçu [que la morale tue l'art], mais [qu']il possède ce grand mérite, sur bien d'autres, d'avoir eu le *courage* de le dire au public. »<sup>221</sup> Est-ce justement parce qu'il faut être courageux, voire téméraire, pour tenir de tels propos, que Bessette les présente sous la forme d'une discussion où il ne participe que passivement ? Le caractère public de sa chronique infirme partiellement cette théorie, car en décidant d'écrire sur un tel sujet, il s'expose inévitablement à la critique. De plus, Bessette termine la chronique en participant activement au discours contre la littérature actuelle, lui qui ridiculise ce qu'on présente dans les romans jugés acceptables : des « héros [qui] se trémoussent pour avaler des âmes trop grandes, si grandes que le corps humain ne peut contenir ; tandis que les héroïnes aiment d'un amour qui plane à trois cent millions de lieues de la terre.<sup>222</sup> » En plus de confirmer l'adhésion de l'auteur à la thèse défendue, cette description a une visée discursive : en se trouvant confronté ainsi à des stéréotypes<sup>223</sup>, le lecteur n'a d'autre choix que d'admettre que parce que de tels personnages sont inhumains, ils ne peuvent dépeindre fidèlement les mœurs canadiennes, c'est donc toute la littérature qui est à revoir. La principale technique discursive employée par Bessette dans cette chronique consiste alors à *montrer* plutôt qu'à *démontrer*. Les arguments sont peu nombreux et la construction du texte vient pallier cette faiblesse puisque la mise en scène de la conversation rend le lecteur actif : il « participe » au raisonnement par le biais des interrogations que lance Bessette à la dame et les questions posées visent à valider la thèse défendue en éliminant les objections possibles. Bessette défend cette thèse, puisqu'il est celui qui choisit d'en traiter dans les « Modernités », mais il se place également dans la position de

<sup>220</sup> Arsène Bessette, « Modernités », *Le Canada français*, 13 juillet 1906. (Nous soulignons.)

<sup>221</sup> *Idem.* (Nous soulignons)

<sup>222</sup> *Idem.*

<sup>223</sup> Voir à ce sujet : Ruth Amossy et Anne Herschberg Pierrot, *Stéréotypes et clichés. Langue, discours, société*, Paris : Nathan, 1997.

son lectorat, en demandant précisions et explications à la dame, et cette dernière vient valider la théorie initiale et approuver la réflexion faite par Bessette (« vous avez raison »). Ces trois étapes (émettre une théorie, la questionner, et la valider) visent à réduire le plus possible les objections qu'on pourrait lui lancer et, de ce fait, renforcent le pouvoir de persuasion du texte.

Ce ne sont pas les arguments, mais bien la construction formelle de la chronique qui sert ici d'agent de persuasion : Bessette identifie un scandale et ses responsables, propose une solution, sans élaborer en profondeur. Néanmoins, il nous apparaît essentiel de souligner la présence d'une image que Bessette place en évidence à de nombreuses reprises : la Vérité. Au chapitre précédent, nous avons identifié la notion de vérité comme étant la référence commune des différentes « Modernités » et ce « mot-valeur<sup>224</sup> » se trouve dans cette chronique personnifié. La dame explique qu'ici « on n'est pas habitué à nommer les choses par leur nom, à regarder la Vérité autrement qu'en robe montante [et que] si vous la déshabillez un peu, tout de suite on crierait au scandale<sup>225</sup> ». En personnifiant la Vérité en une femme qui doit être convenablement couverte afin d'éviter de choquer, Bessette pose le principal problème : si on « habille » la Vérité, ce n'est plus la Vérité. Il laisse entendre que, pour les élites conservatrices, la Vérité est quelque chose qu'on ne peut observer que si elle est modifiée, parce que, dans son état de pureté, elle devient choquante, voire dangereuse. Cette image met en lumière l'origine du scandale dénoncé dans le texte : la littérature ne peut illustrer le réel si elle est dissimulée sous une robe longue, en d'autres termes, la réalité qui se trouve dans les romans n'est plus la réalité, puisqu'elle est transformée. De plus, en choisissant de personnifier une notion aussi abstraite, Bessette s'assure que le tout devienne beaucoup plus tangible et concret pour ses lecteurs.

<sup>224</sup> Angenot explique que « Les mots-valeurs sont des mots-clés, leur fréquence dans le discours mesure leur importance pour l'esprit qui les conçoit. Mais le mot-valeur tend aussi, parce que sa distribution est très étendue, parce qu'il est infiniment malléable sémantiquement, à perdre tout contenu. Il n'est plus qu'un « + », un signe algébrique qui ponctue l'idéologie. » C'est parce que cette notion est malléable qu'elle devient la Référence commune : Bessette et ses opposants défendent non pas *la* Vérité, mais bien *une* Vérité, la leur. Marc Angenot, *La parole pamphlétaire*, op. cit., p. 134.

<sup>225</sup> Arsène Bessette, « Modernités », *Le Canada français*, 13 juillet 1906



### 3.1.2 « La littérature nationale »

Le huitième chapitre du *Débutant* possède une parenté certaine avec le contenu de l'entrée des « Modernités » que nous venons d'étudier, mais, plus encore, ce chapitre détonne par rapport à l'ensemble du roman. Ce qui fait de « La littérature nationale » un passage particulier, c'est qu'il est en opposition avec le reste du texte. En effet, le lecteur suit les mésaventures de Paul Mirot, dont les rêves professionnels, idéologiques et romantiques sont voués à l'échec. En revanche, lorsqu'il rédige et publie son premier roman, il obtient un franc succès. Le décalage entre ce chapitre et le reste du *Débutant* est frappant ; il s'agit de la seule véritable réussite du personnage principal car, bien qu'il ait créé de nombreuses polémiques et qu'il lui ait coûté sa relation avec Simone, son roman reçoit l'approbation d'une importante partie de la société si bien que cela fait de lui un « homme à la mode<sup>226</sup> ». Évidemment, on peut y voir une sorte d'appel de la part de l'auteur, puisque la situation du héros se rapproche beaucoup de la sienne<sup>227</sup>, mais, au-delà de l'autoréférence, le fait que la littérature soit la seule réelle réussite du personnage démontre l'importance qu'elle occupe dans l'esprit de l'auteur. Parce que la thèse défendue et la construction étaient similaires, nous avons retenu deux extraits précis de ce chapitre afin de les mettre en parallèle avec la chronique étudiée : il s'agit d'un échange entre Mirot et Vaillant et du discours sur la littérature nationale de mademoiselle Franjeu<sup>228</sup>.

<sup>226</sup> Arsène Bessette, *Le débutant*, op. cit., p. 263.

<sup>227</sup> Madeleine Ducrocq-Poirier a souligné plusieurs similitudes entre le personnage de Paul Mirot et Arsène Bessette dans la préface du roman. Il faut cependant se garder d'en arriver trop facilement à la conclusion qu'il s'agit d'un ouvrage autobiographique. Si la présence d'un personnage écrivain suggère que le récit soit autoréférent, André Belleau explique qu'il est rarement réellement question d'un récit autobiographique. Si un écrivain raconte sa vie, il est logique que l'on retrouve dans son œuvre un personnage écrivain. Cependant, l'inverse n'est pas assuré : ce n'est pas parce qu'il y a écrivain qu'il y a autobiographie. S'il faut pousser l'analyse pour démontrer qu'il s'agit ou non d'une œuvre autobiographique, la présence d'un personnage écrivain renvoie néanmoins toujours à la question de l'institution littéraire. Voir à ce sujet : André Belleau, *Le romancier fictif : essai sur la représentation de l'écrivain dans le roman québécois*, Montréal : Presses de l'Université du Québec, 1980, 155 p.

<sup>228</sup> Voir l'annexe IV pour une reproduction de ces extraits.

Déçu par le résultat des dernières élections et condamné à l'anonymat<sup>229</sup>, Paul Mirot se lance dans l'écriture d'un roman et demande conseil à ses proches afin de déterminer de la valeur de son oeuvre. Tout comme dans la chronique du 13 juillet 1906, Bessette choisit d'organiser cette scène sous la forme d'une discussion dans laquelle son personnage principal n'occupe qu'un rôle mineur. Contrairement à la dame anonyme des « Modernités », l'interlocuteur de Mirot, Jacques Vaillant, possède les antécédents qui autorisent sa prise de parole puisqu'il est en quelque sorte son mentor<sup>230</sup> et c'est pourquoi il tient à le prévenir :

- Mon cher Paul, je voudrais avoir écrit ton livre et je n'hésiterais pas un seul instant à le publier. Mais il est bon que tu saches à quoi tu t'exposes [...].
- Mais je ne dis que la vérité.
- C'est beaucoup trop. *Puis ton livre sort de l'ordinaire, c'est un genre nouveau, donc il est mauvais [...]*.<sup>231</sup>

Vaillant propose un raisonnement déductif comme point de départ pour avancer une explication plus détaillée. Il pose d'ailleurs d'emblée la notion de danger, en expliquant à Mirot que « tous les journaux vont [le] traiter comme le dernier des misérables, à quelques exceptions près<sup>232</sup> » et qu'il lui faudra quitter son emploi. Alors que dans la chronique, Bessette se contentait de *montrer* pourquoi la littérature canadienne-française était de si piètre qualité – tout en se moquant des nombreux stéréotypes employés par les auteurs – il s'efforce ici de *dénoncer* et d'*expliquer* les problèmes de l'institution :

Pour écrire un livre qui soit digne d'être catalogué parmi les chefs-d'œuvre de notre littérature nationale, il faut *faire le niais quand on ne l'est pas, et se montrer autant que possible plus bête qu'un autre*. Ton héroïne est *trop humaine pour ne pas être suspecte*. Si tu veux qu'elle soit bien accueillie, donne-lui des *vertus célestes*. Puis, donne[-lui] comme époux [...] un beau jeune homme sage et candide *qui a bravé mille morts afin de la conquérir*. N'oublie pas de leur faire élever ensuite de *nombreux enfants*, au moins deux ou trois douzaines, dans la *pratique de toutes les vertus, et le respect des vieilles*

<sup>229</sup> On lui offre le poste de rédacteur en chef à *L'Éteignoir* « à la condition qu'il ne [signe] pas ses articles – son nom seul étant par trop compromettant ». Arsène Bessette, *Le débutant*, op. cit., p. 251.

<sup>230</sup> « Jacques porte [...] le sceau de l'expérience. Cela lui permettra de remplir une fonction informative à l'endroit du héros et du lecteur, ce qui en fait en quelque sorte le représentant de ce dernier et du narrateur dans le récit, par un jeu de « questions et réponses » où il tient tous les rôles et où Mirot est un interlocuteur relativement passif. » Normand St-Pierre, op. cit., p. 64.

<sup>231</sup> Arsène Bessette, *Le débutant*, op. cit., p. 256. (Nous soulignons.)

<sup>232</sup> *Idem*.

*traditions. Ce sera une histoire banale, mais à la portée de toutes les intelligences, n'éveillant les scrupules et ne froissant les préjugés de personne, par conséquent, indifférente à tout le monde.*<sup>233</sup>

Bien que de nombreux stéréotypes soient une fois de plus illustrés, l'auteur se permet ici d'aller plus loin. En effet, ces commentaires émis par Vaillant nous permettent de distinguer les deux principaux problèmes de la littérature : les écrivains doivent produire des œuvres pouvant convenir à tout le monde – « à la portée de toutes les intelligences » – et elles doivent de plus transmettre les valeurs de l'idéologie conservatrice – « la pratique de toutes les vertus, et le respect des vieilles traditions ». Ces contraintes ne peuvent que donner naissance à « une histoire banale » qui sera « indifférente à tout le monde ». Ce que l'auteur tente de démontrer, c'est que la littérature est emprisonnée dans un carcan, elle n'est pas un lieu de création artistique, mais un outil moralisateur puisqu'elle doit convenir à la fois aux « petites filles », aux « vieilles femmes romanesques », aux élèves, bref, à tout le monde en général et donc à personne en particulier. La thèse est la même que dans le texte du 13 juillet 1906 – la morale étouffe l'art – bien qu'elle ne soit pas aussi directement mentionnée. Par ailleurs, ce passage du *Débutant* indique aussi le responsable de la situation, sans jamais pourtant l'identifier officiellement. En effet, les lecteurs de l'époque savaient bien que le clergé détenait les pouvoirs sur la littérature, le choix de l'auteur de ne pas le nommer n'est pas innocent. Angenot explique que « par un renversement fréquent dans l'expressivité linguistique, le comble de l'hyperbole c'est encore le *silence*<sup>234</sup> ». Tout cet extrait en composé d'hyperboles renvoyant à la religion de manière plus ou moins subtile<sup>235</sup> et, pourtant, le terme même n'est jamais mentionné. Est-ce par pudeur de la part de l'auteur ? Peu probable, considérant que son roman entier est parsemé de passages écorchant ouvertement la religion et le clergé, il s'agit plutôt d'une stratégie visant à attaquer « l'ennemi » en se refusant de le nommer. Un peu plus loin dans le texte, Bessette va d'ailleurs s'assurer avoir bien été compris par ses lecteurs en ridiculisant de façon beaucoup plus directe cette institution<sup>236</sup>. Le

<sup>233</sup> Arsène Bessette, *Le débutant*, op. cit., p. 256-257. (Nous soulignons)

<sup>234</sup> Marc Angenot, *La parole pamphlétaire ; typologie des discours modernes*, op. cit., p. 244.

<sup>235</sup> On n'a qu'à penser à la description faite des personnages féminins. Le texte affirme que si elles sont *trop humaines*, elles deviennent suspectes et que, de plus, elles doivent posséder des vertus *célestes*.

<sup>236</sup> Quelques paragraphes plus loin, les amis de Mirot commentent les journaux : « À propos, regardez, dans ce numéro du Populiste, ce titre flamboyant sur trois colonnes : Bénédiction d'une

fait d'accuser sans nommer est une stratégie discursive fort efficace puisque le lecteur n'a pas l'impression de lire un texte *contre* quelqu'un ou quelque chose, mais bien d'arriver à en identifier *lui-même*, par sa réflexion, le responsable.

La discussion sur la littérature va se poursuivre, mais cette fois les idées seront avancées par mademoiselle Franjeu, qui, d'origine française, est depuis peu à Montréal afin d'enseigner la littérature à l'Université McGill. L'argumentation organisée sous la forme d'une discussion – bien qu'il s'agisse ici pratiquement d'un monologue – semble être une des stratégies de prédilection de Bessette. De plus, la mise en scène « [d']un voyageur étranger ou venant d'une autre planète [qui] arrive dans notre monde, et [qui] en décrit, avec les yeux d'un candide, la stupéfiante absurdité<sup>237</sup> » est une figure souvent employée dans les pamphlets. Dans le présent cas, l'origine et la profession du personnage vont servir à accroître la crédibilité des propos, la critique venant d'une personne qualifiée, mais, qui plus est, qui possède l'objectivité du point de vue extérieur<sup>238</sup>. Il est intéressant de noter que, comme dans la chronique du 13 juillet 1906, Bessette octroie à des femmes le rôle de « spécialistes » de la littérature. De ce fait, il contrevient à la tradition de l'époque qui veut que ce statut soit essentiellement masculin, ce qui nous autorise de voir cette décision comme un acte de provocation.

La discussion entre Mirot et Vaillant amène mademoiselle Franjeu à donner sa position sur la littérature canadienne-française et ce discours, scindé en trois parties, emprunte la forme traditionnelle du pamphlet<sup>239</sup>. Le pamphlétaire se doit de circonscrire le scandale qu'il

---

fabrique de tomates en conserves. [...] Et il y a le portrait du curé, du maire de la paroisse et de deux marguilliers. Ces pauvres tomates, ce qu'elles doivent être contentes ! » Arsène Bessette, *Le débutant*, op. cit., p. 257-258.

<sup>237</sup> Yves Avril, « Le pamphlet : essai de définition et analyse de quelques-uns de ses procédés », *Études littéraires*, vol. 11, no 2, 1978, p. 268.

<sup>238</sup> De plus, le personnage de mademoiselle Franjeu semble ne faire partie du récit que pour le bien de ce discours, une sorte de personnage « à clef » dont le mandat est précis et assumé. En effet, bien qu'introduite quelques chapitres plus tôt lors de la création du *Flambeau* (où elle présente Flora Marshall à Jacques Vaillant), elle ne prend la parole qu'à l'occasion de la lecture du roman et « disparaît » une fois ce rôle rempli. Bessette crée ce personnage extradiégétique dans un but précis : celui de critiquer la production littéraire canadienne-française.

<sup>239</sup> Voir à ce sujet Marc Angenot, *La parole pamphlétaire ; typologie des discours modernes*, op. cit., p. 304.

dénonce et, dans le présent cas, il s'agit de l'absence d'une réelle littérature : « Votre littérature nationale, mais elle n'existe pas<sup>240</sup> ». Mademoiselle Franjeu identifie plusieurs des causes qui en sont à l'origine : elle manque d'originalité, elle ne traduit pas la saveur locale, ses personnages sont banals, une trop grande place est accordée au mysticisme, les histoires en sont ennuyantes, etc. Ces propos viennent compléter les paroles de Vaillant puisqu'une histoire qui peut convenir à tous les publics ne peut qu'être banale et répétitive. Mademoiselle Franjeu explique que les écrivains doivent « dissimuler leur pensée, écrire souvent à l'encontre de leurs opinions<sup>241</sup> », c'est donc l'absence de liberté de parole qui pervertit la littérature. Mais pourquoi cette liberté est-elle impossible ? Il y a plusieurs causes : tout d'abord la peur<sup>242</sup>, mais aussi les aspects financier et social<sup>243</sup>. Le pamphlétaire ne peut qu'illustrer le problème, il se doit d'en réfuter les justifications et c'est en utilisant la France comme exemple que Bessette le fait :

En France, malgré les fortunes diverses par lesquelles la patrie a passé, malgré les changements de régime, les révolutions, les transformations des conditions économiques et sociales du peuple, tantôt opprimé et tantôt souverain, les écrivains et les artistes ont toujours conservé avec un soin jaloux leur indépendance<sup>244</sup>.

L'exemple comme stratégie discursive « suppose que dans un champ donné du connaissable ce qui est vrai pour une des unités est également probable pour une quelconque des autres unités inscrites dans le même champ.<sup>245</sup> » Ce que cherche à démontrer l'auteur est que même si la situation sociale, politique ou économique peut *expliquer* la crainte que ressentent les écrivains, elle ne doit pas l'*excuser* : la France a connu son lot de problèmes sociaux et pourtant elle produit une littérature libre, le Canada français peut donc faire de même. La dernière partie de l'explication donnée par mademoiselle Franjeu est plus que la « réfutation

<sup>240</sup> Arsène Bessette, *Le débutant*, op. cit., p. 258.

<sup>241</sup> *Ibid.* p. 259.

<sup>242</sup> « Combien de jeunes gens de talent, à McGill, sont venus me parler de leurs projets de réforme littéraire, qu'ils n'ont jamais osé mettre à exécution. » *Idem.*

<sup>243</sup> « Il y a tant de choses à considérer avant de se lancer dans une telle entreprise : la nécessité de se créer une carrière autre que celle des lettres qui ne paye pas, les susceptibilités de la famille à ménager, de précieuses relations sociales à conserver dans le monde bourgeois et bien pensant. » *Ibid.* p. 259-260.

<sup>244</sup> *Ibid.* p. 260

<sup>245</sup> Marc Angenot, *La parole pamphlétaire ; typologie des discours modernes*, op. cit., p. 196.



des systèmes de justification liés au scandale<sup>246</sup> », il s'agit d'un appel au changement. En écrivant, « l'art doit être libre. Où il n'y a pas de liberté, il n'y a pas d'art<sup>247</sup> », Bessette non seulement condense l'ensemble de sa théorie, mais aussi fait appel à l'émotion, puisqu'il accuse les artistes d'être trop passifs<sup>248</sup>. Ce passage est un appel clair : s'il est normal de craindre, cette peur doit être transcendée sinon il n'y aura jamais de réelle création littéraire. Il faut suivre l'exemple de la France et exiger, afin de l'obtenir, la liberté artistique.

Dans le chapitre « La littérature nationale », Bessette reprend donc une position qu'il a émise dans les « Modernités » quelques années auparavant : la médiocrité de la littérature canadienne-française est due à la peur engendrée par le contrôle qu'exerce l'Église, l'art ne peut exister s'il doit être un objet de diffusion de la moralité. Nous avons pu constater que la forme et l'essence du propos de la chronique du 13 juillet 1906 sont reprises ici dans la discussion entre Vaillant et Mirot et que Bessette utilise la latitude offerte par la forme romanesque pour étoffer sa position, par le biais du discours de mademoiselle Franjeu. Grâce à la mise en scène d'un dialogue, non seulement l'auteur peut élaborer sa pensée, mais cela lui permet aussi de prévenir les objections qui pourraient lui être faites et d'y répondre. Le discours de mademoiselle Franjeu détonne dans le contexte d'une discussion entre amis dans la mesure où il emprunte la forme pamphlétaire et où il vise un public qui, contrairement aux personnages du roman, n'est pas d'entrée de jeu de cet avis. L'aspect engagé de ce chapitre, s'il n'est pas des plus subtils, a néanmoins le mérite d'être clair et le discours de mademoiselle Franjeu permet à Bessette de lancer un appel direct au public en se servant de la France comme modèle.

### 3.2 Arsène Bessette et le journalisme

<sup>246</sup> Marc Angenot, *La parole pamphlétaire ; typologie des discours modernes*, op. cit., p. 304.

<sup>247</sup> Arsène Bessette, *Le débutant*, op. cit., p. 260

<sup>248</sup> Bien que Bessette ne s'attaque pas directement aux artistes, il n'en demeure pas moins qu'en soulignant les efforts fait par les écrivains français pour obtenir cette liberté, il provoque la comparaison. En insistant sur toutes les épreuves qui ont été surmontées avec courage et, surtout, succès, il insiste sur la peur, la « paresse » de ses compatriotes.

### 3.2.1 « Modernités », 4 octobre 1907

Thème central du *Débutant*, le métier de journaliste et tous ses aléas ont souvent été illustrés par Bessette dans les « Modernités ». Que ce soit pour dénoncer l'orientation idéologique qui gouverne les journaux, pour déplorer le fait qu'ils sont le reflet de l'état d'enfance dans lequel se retrouve le peuple ou pour demander la création d'une association professionnelle, il n'a pas hésité à montrer les travers de sa profession, toujours en insistant sur l'absence de liberté de parole. Cette thématique se rapproche de celle que nous venons de voir puisqu'il dénonce une fois de plus le contrôle exercé par les forces au pouvoir. Bessette explique le 4 octobre 1907 qu'un journaliste n'est en fait qu'« une machine à fabriquer de la copie », car on lui dicte « d'avance ce qu'il [doit] dire, et ce qu'il [doit] ignorer » et que pour exercer une telle profession, il faut simplement « se faire recommander par son député dans un journal de son parti »<sup>249</sup>. Ces propos nous permettent d'identifier les actants manquants du discours polémique : l'Objet est l'absence de la liberté d'expression, il s'explique par un trop grand contrôle des instances sur la production journalistique (le Tort) et ce sont les hommes politiques qui en sont responsables en dictant aux journaux ce qu'ils doivent écrire (l'Anti-Sujet). Nous avons établi précédemment que, dans l'ensemble des « Modernités », la Cible était l'idéologie conservatrice, cependant cet aspect demande ici précision. Bessette déplore l'orientation idéologique trop ferme de *tous* les journaux, qu'ils soient conservateurs ou libéraux. En aucun cas il ne nuance son propos ou n'informe ses lecteurs de l'existence de journaux qui permettraient la libre expression, ce qui nous autorise à conclure qu'il les place tous au même niveau<sup>250</sup>. Il faut donc élargir pour cette chronique la Cible à toutes les idéologies politiques, car ce sont elles qui viennent fixer le contenu des journaux et restreindre la liberté de parole, et ce, peu importe s'il adhère ou non à celle-ci. Autre fait intéressant, nous retrouvons ici aussi une personnification de la Référence commune, soit de la Vérité. En effet, Bessette va mettre en scène ce « personnage » féminin : « s'il déshabille la

<sup>249</sup> Arsène Bessette, « Modernités », *Le Canada français*, 4 octobre 1907.

<sup>250</sup> Il ne faut pas se surprendre que Bessette s'attaque aussi à l'idéologie libérale puisqu'il appartenait à la branche radicale qui croit que les modérés, bien que sur la bonne voie, négligeaient certains aspects essentiels des libertés individuelles. Cela nous ramène d'ailleurs au fait que Bessette s'abstenait, dans les « Modernités », de faire de la politique partisane, principalement en raison de l'attachement idéologique du *Canada français* qui différerait légèrement de la sienne.

Vérité, s'il lui enlève son masque et déchire son manteau, pour la montrer dans toute sa splendeur nue aux regards de la foule<sup>251</sup> ». Cette Référence commune se retrouve pervertie par l'Anti-Sujet qui l'habille selon son bon vouloir afin de la faire concorder avec ses objectifs<sup>252</sup> et celui qui osera dévoiler ce subterfuge se fera traiter « de misérable, de bandit, de corrupteur des bonnes mœurs<sup>253</sup> ». Notons également que Bessette organise sa chronique à partir de lettres qu'il aurait reçues et que, dans l'une d'elles, un de ses lecteurs lui aurait avoué son désir de devenir journaliste. Cette prémisse va lui permettre d'illustrer les principales failles de ce métier et il va chercher à convaincre le jeune homme d'opter pour une autre profession et, bien qu'il s'agisse d'une réponse à un lecteur, jamais Bessette ne s'adresse à lui directement, se contentant de s'y référer utilisant la troisième personne du singulier<sup>254</sup>, cette stratégie lui permettant de mettre en garde *tous* ses lecteurs contre la profession et non pas un seul.

Afin de dissuader son lectorat de se diriger vers ce métier, Bessette pose une idée principale – le journalisme est corrompu et rend malheureux – et va l'illustrer par une suite d'amplifications et d'accumulations. De ce fait, « la redondance occupe toute la scène, diverses facettes d'une même thèse irradiant le discours<sup>255</sup> » et le lecteur se retrouve en quelque sorte « bombardé » de l'idée énoncée. Bessette commence par expliquer quelles sont les aptitudes que doit posséder un journaliste : « de la bonne volonté, beaucoup d'endurance au travail, de la souplesse pour se plier à toutes les besognes, le désintéressement des biens de ce monde<sup>256</sup> ». Par ce portrait positif, la profession semble noble, mais Bessette explique

<sup>251</sup> Arsène Bessette, « Modernités », *Le Canada français*, 4 octobre 1907.

<sup>252</sup> Cette allégorie est en continuité avec celle développée dans l'entrée du 13 juillet 1906 en ce sens qu'une fois de plus, Bessette accuse l'Anti-Sujet de déguiser la Vérité pour le rendre « acceptable » aux yeux d'une certaine classe dominante. Cette image de pureté extrême (il utilise régulièrement la figure d'une vierge pour personnifier cette valeur) ne peut être admirée dans toute sa splendeur puisque les puissances de l'époque s'efforcent de la travestir afin qu'elle concorde avec leurs objectifs et leur idéologie.

<sup>253</sup> Arsène Bessette, « Modernités », *Le Canada français*, 4 octobre 1907.

<sup>254</sup> C'est d'ailleurs pour cette raison que l'on n'a pas modifié l'Énonciataire de cette chronique, techniquement, Bessette s'adresse à un lecteur en particulier, mais dans les faits, il écrit pour l'ensemble de son lectorat.

<sup>255</sup> Marc Angenot, *La parole pamphlétaire ; typologie des discours modernes*, op. cit., p. 242.

<sup>256</sup> Arsène Bessette, « Modernités », *Le Canada français*, 4 octobre 1907.

qu'elle ne l'est qu'en théorie, puisqu'on empêche les journalistes « de faire usage de [leur] raison, d'exprimer ce qu'il[s] ont] dans le cœur<sup>257</sup> » et c'est précisément cela qui les détruit :

À ce métier, il passera ses belles années, il épuisera l'enthousiasme de son âme, les forces de son cerveau ; et après avoir bien travaillé pour autrui, pour celui-ci qui deviendra ministre, pour celui-là qui aura fait fortune, vidé, vanné, abruti, inutile, on le rejettera comme une vieille machine usée, ou, par pitié, on lui donnera un emploi de garçon de bureau ou de facteur des postes qui l'empêchera de mendier au coin d'une rue.<sup>258</sup>

Bessette insiste sur le fait que la profession s'attaque plus qu'à l'intelligence des hommes qui la pratiquent ; elle affecte la vie professionnelle et sociale, mais aussi la vie privée<sup>259</sup>. De plus, les journalistes travaillent en fait pour l'avancement des autres, sans jamais toucher à cette gloire, risquant même l'extrême pauvreté. Cela est noble, certes, mais est-ce pour autant désirable ? La synonymie « vidé, vanné, abruti, inutile » vient insister sur les conséquences de ce métier, l'homme devenant en quelque sorte une carcasse vide. Bessette va également devancer une objection qui pourrait lui être faite – le journaliste n'a qu'à être indépendant et à ne pas se laisser corrompre – en expliquant les risques encourus : « S'il s'élève au-dessus des préjugés, s'il blesse les opinions des esprits étroits, s'il déshabille la Vérité, [...] on l'accablra d'injures, on le traitera de misérable, de bandit, de corrupteur des bonnes mœurs<sup>260</sup> ». Ce passage illustre tout le pessimisme de l'auteur face à sa profession : à quoi bon risquer son honneur et sa réputation pour « un morceau de pain<sup>261</sup> » ? La présentation du malheur qui attend les journalistes atteint son apogée à la fin de la chronique :

La femme, encore plus que l'homme doit redouter la carrière des lettres où il est si *difficile* de faire son chemin, où tant de *malheureux* après avoir *souffert* toutes les *tortures* morales et les *misères* physiques, *meurent* en route, tandis que les *rare*s *survivants* arrivent *péniblement* au but, *éclopés*, *meurtris*, souvent bien tard pour jouir d'un bonheur si chèrement acquis.<sup>262</sup>

<sup>257</sup> Arsène Bessette, « Modernités », *Le Canada français*, 4 octobre 1907.

<sup>258</sup> *Idem.*

<sup>259</sup> « Il n'aura pas eu le temps ni les moyens de se marier [...] lui, sera seul, ignoré, oublié. » *Idem.*

<sup>260</sup> *Idem.*

<sup>261</sup> *Idem.*

<sup>262</sup> *Idem.* (Nous soulignons)

C'est tout un lexique de la souffrance et du malheur qui est ici mis à profit, tentative ultime de Bessette de dissuader la jeunesse de suivre sa trace. C'est carrément la mort – physique *et* intellectuelle – qui attend les journalistes ; pourquoi s'y risquer ? Bessette a organisé sa chronique à partir d'une thèse sans cesse amplifiée, construction où « aucune donnée nouvelle ne s'ajoute au jugement [et où] le texte toutefois n'a d'intérêt et de « vigueur » que par l'illustration qu'il en offre, la réfutation n'a d'efficace que par l'absurdité grandissante des termes de l'opposition.<sup>263</sup> » Tout le développement mis en scène par n'est en fait qu'une démonstration de l'idée première.

Il nous apparaît important de revenir une fois de plus la présence de la figure de la Vérité dans la chronique. Bessette mentionne que si un homme ose dire vrai, « s'il déshabille la Vérité, s'il lui enlève son masque et déchire son manteau, pour la montrer dans toute sa splendeur nue aux regards de la foule<sup>264</sup> », le sort qui l'attend sera terrible<sup>265</sup>. On retrouve la Vérité personnifiée sous la forme d'une femme, d'une femme qui se voit dissimulée sous des habits car il apparaît impensable de la montrer telle qu'elle est. Cette image est d'autant plus intéressante qu'il s'agit précisément du procédé que reproche Bessette aux journalistes en général. Ils ne racontent pas la Vérité, ils racontent une version « costumée » de la Vérité afin de plaire à l'un et à l'autre. Les journalistes sont amenés à travestir les choses, les situations, afin de satisfaire aux exigences de forces plus grandes qu'eux. La Vérité, dans toute sa magnificence, n'est donc jamais visible pour les lecteurs et celui qui osera la dénuder, la montrer telle qu'elle est réellement, subira de graves sévices. Notons également qu'il s'agit d'une figure – la Vérité comme femme – que l'on retrouve souvent dans l'œuvre de Bessette. En effet, dans l'ouverture de son roman, il explique que *Le débutant* est écrit par « simple amour de la Vérité, cette vierge que l'on viole si souvent qu'il faut sans cesse lui acheter une robe nouvelle.<sup>266</sup> » Dans les deux cas, on fait violence à la Vérité, soit en la dissimulant, soit en la violant, et ce n'est pas sans raison que Bessette choisit un tel personnage pour la mettre en scène : l'image de la vierge ou de la femme nue insiste sur toute la beauté et la pureté que

<sup>263</sup> Marc Angenot, *La parole pamphlétaire ; typologie des discours modernes*, op. cit., p. 243.

<sup>264</sup> Arsène Bessette, « Modernités », *Le Canada français*, 4 octobre 1907.

<sup>265</sup> En effet, « on l'accablara d'injures, on le traitera de misérable, de bandit, de corrupteur des bonnes mœurs ». *Idem*.

<sup>266</sup> Arsène Bessette, *Le débutant*, op. cit., p. 43.



représente, pour lui, la Vérité. Ce travestissement de la Référence commune nous ramène au fait que Bessette et ses détracteurs croient défendre la Vérité, cependant, parce qu'il s'agit d'une conception intangible, tous deux peuvent accuser l'autre d'en embellir ou d'en dissimuler l'identité réelle.

### 3.2.2 « Un début dans le journalisme »

Dans le second chapitre du *Débutant*, Mirot se présente à Montréal pour rencontrer Marcel Lebon, directeur du *Populiste* afin d'obtenir un emploi. Nous nous intéresserons ici plus particulièrement à deux passages, soit à la présentation de Lebon et aux propos qu'il tient pour tenter de dissuader Mirot d'embrasser cette carrière<sup>267</sup>. Cette construction rappelle la chronique que nous venons de voir où un jeune lecteur demande à Bessette des conseils pour devenir journaliste : dans les deux cas, un apprenti demande à un journaliste d'expérience de le guider. Mais, plus encore que la construction similaire, les acteurs du roman et de la chronique partagent certains traits de caractère importants, accentuant ainsi la concordance entre les textes. Les deux apprentis souhaitent devenir journalistes, tous deux possèdent une belle plume et estiment fortement ceux qui ont embrassé cette carrière. Alors que Bessette qualifiait son lecteur de « naïf jeune homme »<sup>268</sup>, Lebon explique à Mirot qu'il a encore une conception utopique du monde, lui qui « ne [sait] pas ce que c'est que la vie fiévreuse et ingrate qui [l']attend ici.<sup>269</sup> » Dans sa chronique du 4 octobre 1907, Bessette explique qu'il suffit, pour devenir journaliste, que de « se faire recommander par son député dans un journal de son parti<sup>270</sup> » et c'est l'appui du député Vaillant qui va permettre à Mirot d'entrer au *Populiste*<sup>271</sup>. De plus, tout comme le lecteur qui écrit à Bessette, Mirot demande conseil à un journaliste d'expérience : le premier travaille au *Canada français* depuis 1899, tandis que Lebon, en tant que directeur du *Populiste*, occupe aussi une position d'autorité.

<sup>267</sup> Ces extraits se retrouvent aux pages 73 à 78 du roman et sont retranscrits dans l'annexe V.

<sup>268</sup> Arsène Bessette, « Modernités », *Le Canada français*, 4 octobre 1907.

<sup>269</sup> Arsène Bessette, *Le débutant*, op. cit., p. 76.

<sup>270</sup> Arsène Bessette, « Modernités », *Le Canada français*, 4 octobre 1907.

<sup>271</sup> Il est intéressant de noter que c'est suite à une « demande » de Gabriel Marchand que Bessette a écrit son premier texte pour *Le Canada français* en 1899. Voir à ce sujet chapitre un, page 13.

L'auteur insiste d'ailleurs sur le fait qu'il est un « homme d'expérience » puisqu'il y a « vingt ans [qu'il est] dans le journalisme »<sup>272</sup>.

Cependant, une grande différence sépare l'auteur de la chronique du personnage de Marcel Lebon, soit ce que nous appellerons *l'aveu de culpabilité*. Dans cette entrée des « Modernités », Bessette accuse *tous* les journaux de corrompre les journalistes et, bien qu'il soulève la possibilité que certains risquent tout pour demeurer indépendants<sup>273</sup>, jamais il n'expose sa propre position<sup>274</sup>. Dans *Le débutant*, Marcel Lebon est dès le départ présenté comme un homme corrompu :

Il connaissait pourtant, de longue date, la tyrannie des hommes politiques influents, puisque par sa *soumission aux chefs de son parti*, par sa *plume mise au service du gouvernement au pouvoir*, [...] il en était arrivé, après des années d'obscur labeur et de misère, à *occuper une situation en évidence dans le journalisme montréalais*, avec des appointements qui lui permettaient de jouir enfin de la vie élégante et mondaine.<sup>275</sup>

C'est grâce à ses relations qu'il occupe un poste important et qu'il peut profiter de la vie, cependant, s'il en apprécie les avantages, les ennuis que cela comporte commencent à le déranger<sup>276</sup> et c'est pour cette raison qu'il tente de décourager Mirot en avouant sa culpabilité sans détour :

J'écris pour Troussebelle, j'écris pour Vaillant, j'écris pour Boisse, qui me paie de plantureux dîners au Club Canadien, ou ailleurs, et s' imagine, l'imbécile, que cela fait

<sup>272</sup> Arsène Bessette, *Le débutant*, op. cit., p. 76.

<sup>273</sup> « S'il a du génie et s'il fait une œuvre qui le place en évidence, il lui faudra une énergie presque surhumaine, un courage à toute épreuve, pour se défendre contre les envieux, les sots et les lâches. [...] On lui rendra peut-être justice un jour, il deviendra célèbre. Mais cette célébrité il l'aura payée bien cher. » Arsène Bessette, « Modernités », *Le Canada français*, 4 octobre 1907.

<sup>274</sup> De plus, en choisissant une apparente neutralité – s'il se croyait corrompu, il n'écrit pas sur ce sujet – il s'assure que ses lecteurs s'attardent au scandale dénoncé, plutôt qu'à sa propre situation et à son expérience personnelle. Il souhaite que les gens se questionnent sur le métier de journaliste en *général*, et non pas sur la *façon* dont Arsène Bessette fait du journalisme. Sans oublier le fait qu'il n'aborde jamais, dans sa chronique, la politique partisane, en raison des divergences d'opinions existantes entre l'idéologie de Bessette et celle du *Canada français*. En ne commentant pas *activement* la politique, il se protège en quelque sorte des « demandes » qui pourraient lui être faites.

<sup>275</sup> Arsène Bessette, *Le débutant*, op. cit., p. 73-74. (Nous soulignons.)

<sup>276</sup> « S'il résista à la tentation [de répliquer aux attaques du ministre Troussebelle], c'est qu'il redoutait une disgrâce qui l'eût rejeté dans l'ombre d'où il avait eu tant de mal à sortir. » *Idem*. p. 74.

mon bonheur ; j'écris même pour des petites dames qui ont leurs influences et en profitent pour venir me montrer leur... état d'âme<sup>277</sup>.

Alors que la Cible visée par la chronique se concentrait uniquement sur les différents partis politiques, elle est ici élargie à l'ensemble des personnes détenant une quelconque influence sociale ou monétaire. De plus, tandis que Bessette n'expose pratiquement pas dans sa chronique les « avantages » que retirent les journalistes de cette corruption<sup>278</sup>, ils sont ici plus détaillés ; ascension sociale, luxueux dîners, accès à la vie mondaine, l'auteur laissant également entendre qu'il est possible d'obtenir, de la part de certaines dames, des faveurs particulières... Bessette ne cherche pas qu'à démontrer l'attrait que peuvent avoir les gains de la corruption ; en insistant sur l'aveu de culpabilité de Marcel Lebon, il veut persuader ses lecteurs que *tous* sont sujets à succomber à la tentation. Pour ce faire, il va mettre en parallèle la personnalité et le tempérament du directeur avec ceux de Paul Mirot : « quand je suis entré à ce journal, j'étais jeune *comme vous*, le cœur débordant d'enthousiasme, *comme vous*, je me voyais déjà sacré grand homme, dominant l'univers, en livrant ma pensée à la vénération des foules.<sup>279</sup> » En insistant sur les similitudes entre les deux hommes par la répétition de l'expression « comme vous », Bessette rectifie le portrait fait de Lebon : il n'est pas *né* corrompu, il l'est *devenu*. D'autant plus qu'en lui disant que, puisqu'il a du « talent, c'est tout naturel qu'il [Vaillant] [le] pousse dans les journaux, [sa] reconnaissance pourra lui être utile un jour ou l'autre<sup>280</sup> », il laisse entendre que Mirot pourrait facilement se retrouver à la solde d'un politicien à l'avenir, même s'il s'agit d'un politicien qu'il respecte et admire. De ce fait, l'auteur démontre que ce ne sont pas les hommes qui sont foncièrement corrompus, mais que c'est plutôt le milieu journalistique qui les transforme et les pousse à agir ainsi.

Ce passage du *Débutant* insiste également sur le fait que la vérité, comme valeur, n'existe pas dans les journaux, elle se transforme selon la volonté des personnages influents.

<sup>277</sup> Arsène Bessette, *Le débutant*, op. cit., p. 76.

<sup>278</sup> Bien qu'il écrive qu'« il est beaucoup plus facile de suivre la foule, de vivre de la vie de tout le monde, sans éclat, en faisant prospérer ses petites affaires, en arrondissant son bien peu à peu, pour finir ses jours dans une honnête aisance, entouré de l'affection des siens et honoré de l'estime publique », ce qui laisse sous-entendre des avantages financiers, c'est surtout pour illustrer les désavantages de l'honnêteté intellectuelle. Arsène Bessette, « Modernités », *Le Canada français*, 4 octobre 1907.

<sup>279</sup> Arsène Bessette, *Le débutant*, op. cit., p. 74. (Nous soulignons.)

<sup>280</sup> *Ibid.* p. 76.

On retrouve d'ailleurs dans l'extrait une autre personnification de la Vérité, lorsque Lebon explique à Mirot que « pour [lui]-même, [il n'a] jamais rien écrit ; [ses] convictions, [il] les cache précieusement ; la Vérité, [il] l'entortille n'importe comment avec ce qu'on [lui] donne ; [il] blanchi[t] les noirs et [il] noirci[t] les blancs, sur commande.<sup>281</sup> » Contrairement aux exemples que nous avons vus jusqu'à présent, la Vérité n'est pas ici personnifiée par une jeune fille pure, mais bien présentée comme une sorte d'objet, quelque chose d'inanimé. En changeant ainsi la forme que revêt la Vérité, Bessette cherche à atténuer l'effet de violence. Cela s'explique par le rôle que joue Lebon par rapport à Paul Mirot : il est pour lui, au même titre que le député Vaillant, un guide<sup>282</sup>. Parce qu'il joue un rôle positif dans la vie du jeune homme, l'auteur ne pouvait en faire une sorte de « violeur », comme on retrouve dans l'adresse au lecteur au début du roman. Néanmoins, l'image qui demeure de la Vérité est celle d'une chose malléable qu'il est possible d'ajuster sur demande, que l'on peut changer, modifier, briser.

Alors que l'article du 4 octobre contenait une thèse unique, répétée et amplifiée – le journalisme est corrompu et rend malheureux –, ce passage du *Débutant* cherche surtout à illustrer les méfaits de cet état pour la société. Lebon explique à Mirot que « le public, on l'exploite au profit des autres, de ceux qui ont intérêt à le tromper<sup>283</sup> » puisque les

grands journaux ne sont pas faits pour instruire le peuple par la libre discussion des questions politiques, scientifiques, sociales ou autres, en un mot de tout ce qui peut éclairer les masses ignorantes et crédules. Qu'est-ce que ça peut bien faire aux actionnaires du *Populiste* et à ceux dont ils ont l'appui intéressé, que le public s'instruise, que la société s'améliore par la science et la raison ?<sup>284</sup>

Bessette déplore non seulement que les journaux ne remplissent pas leur fonction première, soit de renseigner et d'éclairer, mais, qu'en plus, ce qui y est écrit soit manipulé et travesti dans l'unique but de maintenir la population dans une relative ignorance. Cependant, cet état n'est pas seulement causé par les journaux, l'auteur explique « qu'il existe en ce pays *deux puissances redoutables* contre lesquelles il est bien difficile de regimber, étant donné la

<sup>281</sup> Arsène Bessette, *Le débutant*, op. cit., p. 76.

<sup>282</sup> Voir à ce sujet : Normand St-Pierre, op. cit., p. 64-65.

<sup>283</sup> Arsène Bessette, *Le débutant*, op. cit., p. 76.

<sup>284</sup> *Ibid.* p. 77.

*fausse éducation* du peuple en matière de justice et de liberté : *le fanatisme politique et le préjugé religieux*.<sup>285</sup> » Cet extrait nous apprend que le peuple est mal renseigné sur la politique et la religion, mais, plus encore, le fait qu'il soit « bien difficile de regimber » à propos de ces « deux puissances redoutables » laisse deviner qu'elles sont elles-mêmes responsables de cette « fausse éducation ». En plus de déplorer les entorses faites à la Vérité, ce passage permet à Bessette d'identifier ceux qu'il juge comme étant responsables de la situation dans laquelle se retrouve le peuple : la politique et la religion<sup>286</sup>.

### 3.3. Arsène Bessette et les élections

#### 3.3.1. « Modernités », 28 septembre 1906

Le problème du fanatisme politique que déplore Bessette tire sa source dans l'éducation : si les gens ne sont pas convenablement renseignés, ils ne peuvent prendre des décisions éclairées quant à la politique du pays. La thématique du 28 septembre 1906 est donc en continuité avec ce que nous venons de voir. Dans cette chronique, Bessette présente les différents types d'électeurs et explique pourquoi l'école se doit impérativement de former les enfants à devenir des citoyens responsables. Ici, le Tort déploré est le fait que « l'avenir national [soit] à la merci d'intrigants qui trompent la bonne foi du peuple » parce que « l'éducation politique [...] a été fort négligée<sup>287</sup> ». Il identifie donc comme Anti-Sujet l'Église, puisqu'elle contrôle encore à l'époque les maisons d'enseignement, mais tient aussi comme responsables les différents gouvernements qui « parle[nt] de réformes éducationnelles, mais [omettent] cette question d'importance capitale<sup>288</sup> ». L'identification du scandale va permettre à Bessette d'énoncer sa thèse – l'Objet – qui explique que c'est

<sup>285</sup> Arsène Bessette, *Le débutant*, op. cit. p. 74. (Nous soulignons.)

<sup>286</sup> Une nuance doit ici être apportée ; ce ne sont pas ces deux institutions qui sont problématiques, mais bien l'extrémisme dans lequel elles se retrouvent. Ce que demande Bessette, la liberté de parole et de débat, est impossible quand elles sont appliquées de façon radicale et formelle.

<sup>287</sup> Arsène Bessette, « Modernités », *Le Canada français*, 28 septembre 1906.

<sup>288</sup> *Idem*.



seulement « en formant [...] les générations nouvelles qu'on assurera l'avenir de la patrie<sup>289</sup> »; la jeunesse n'est pas convenablement préparée à remplir son rôle de citoyen.

L'élaboration de la thèse et l'appel au changement sont dans cette chronique organisés en trois étapes. Tout d'abord, Bessette met en scène un homme qu'il aurait rencontré peu de temps auparavant et qui lui aurait dit que « la valeur du candidat n'est rien en élection, c'est la cabale qui fait tout.<sup>290</sup> » Cet homme n'est jamais nommé, bien qu'il soit présenté comme « important », mais le portrait qu'en dresse l'auteur n'est pas très reluisant : c'est un de « ces modernes écumeurs d'élections », un « cuisinier de la gibelotte électorale » que « l'on trouve partout, en temps de lutte électorale, où il y a « la goutte à boire ». <sup>291</sup> » La mise en scène négative de cette personne présente un double avantage pour Bessette : non seulement cela lui donne un prétexte pour élaborer sa propre thèse, mais aussi cela discrédite du même coup l'idée avancée par le personnage<sup>292</sup>.

C'est à partir de cette idée que la seconde étape de l'argumentaire s'organise : s'il est possible que les gouvernements soient élus essentiellement grâce à la cabale, c'est parce qu'il y a un problème dans le processus électoral. Les gens doivent élire des députés pour leurs idées et non pas parce qu'ils ont occupé « leur temps à distribuer des coups de chapeau, des poignées de main et à assister, tout de noir vêtu, aux enterrements d'un bout à l'autre de l'année.<sup>293</sup> » C'est à la source même du fonctionnement que, selon Bessette, se trouve la faille, c'est-à-dire chez les électeurs. Pour expliquer son point, il en identifie trois types :

La crapule qui se vend. L'électeur qui, inconscient de l'importance de son acte, se laisse facilement circonvenir par des flatteries ou des promesses. L'honnête homme qui, en

<sup>289</sup> Arsène Bessette, « Modernités », *Le Canada français*, 28 septembre 1906.

<sup>290</sup> *Idem.*

<sup>291</sup> *Idem.*

<sup>292</sup> En effet, Angenot explique qu'on « peut légitimer une thèse en se référant à l'autorité de celui qui l'a émise. On peut au contraire disqualifier une opinion en montrant que ceux qui y applaudissent ordinairement sont en eux-mêmes condamnables et que la sympathie qu'ils expriment pour l'opinion en cause rend celle-ci suspecte. » Les lecteurs qui auraient pu acquiescer à cette idée sont amenés, par cette présentation, à réaliser le scandale qui en découle et sont de ce fait plus enclins à acquiescer à la thèse de Bessette. Marc Angenot, *La parole pamphlétaire*, op. cit., p. 206.

<sup>293</sup> Arsène Bessette, « Modernités », *Le Canada français*, 28 septembre 1906.

déposant son bulletin dans l'urne électorale, appuie le candidat qu'il croie être celui qui rendra le plus de services à son pays.<sup>294</sup>

Les électeurs sont donc soit vendus, inconscients ou honnêtes. Il est intéressant de noter que Bessette ne prend même pas la peine d'élaborer la première catégorie puisqu'il est « inutile de chercher une épithète pour [les] qualifier [...], tout le monde l'a sur les lèvres<sup>295</sup> ». Le fait qu'il refuse de s'étendre sur ce sujet démontre qu'il juge que les hommes qui se laissent tenter par la corruption sont perdus, qu'ils ne valent même pas la peine d'écrire à leur sujet. Aussi, en affirmant que « tout le monde l'a sur les lèvres », il sous-entend qu'aucun de ses lecteurs n'entre dans cette catégorie puisqu'ils doivent tous, comme lui, les percevoir comme des crapules. Si la troisième catégorie représente l'idéal pour l'auteur, la seconde est celle qui va venir justifier la suite de la chronique. En effet, en qualifiant ces hommes d'inconscients, Bessette laisse entendre qu'un changement est possible, que la situation n'est pas perdue et c'est à partir de là que l'illustration du Tort et de ses effets vont s'élaborer.

C'est en travaillant sur les oppositions que Bessette va défendre son point de vue : d'un côté on retrouve la situation actuelle, où les candidats sont « élus pour la plupart par la fraude et l'intrigue » et de l'autre, le passé où « l'honneur et la loyauté en politique n'étaient pas de vains mots » et dont il faut s'inspirer pour assurer l'« avenir national<sup>296</sup> ». Bessette va dénoncer l'organisation – qui signifie, pour lui, « l'argent, le whisky, les fausses représentations, les calomnies perfides, les promesses qu'on n'a pas l'intention de tenir<sup>297</sup> » – qui détermine le vainqueur des élections. Les hommes devraient donner leur vote à celui qu'ils jugent capable de réellement assurer l'avenir de la patrie, non pas à celui qui leur fait les plus belles promesses. En dépeignant certains aspects sombres de la présente époque<sup>298</sup>, Bessette souhaite illustrer les risques qu'elle entraîne :

<sup>294</sup> Arsène Bessette, « Modernités », *Le Canada français*, 28 septembre 1906.

<sup>295</sup> *Idem.*

<sup>296</sup> *Idem.*

<sup>297</sup> *Idem.*

<sup>298</sup> Il mentionne par exemple le cas du « candidat « populacier » » qui passe « son temps à distribuer des poignées de main et à faire d'inutiles courbettes », ce qui fait en sorte que « [l']avenir national est à la merci d'intrigants qui trompent la bonne foi du peuple ». *Idem.*

supposons, par exemple, qu'un ministère ne tienne le pouvoir que par une seule voix après les élections générales, et que dans un comté un député ministériel ait également eu la majorité par une voix. Cela sera donc le dernier électeur qui aura enregistré son vote en faveur de ce député qui aura décidé du sort du gouvernement.<sup>299</sup>

Le scandale est double : la corruption<sup>300</sup>, qui est en soi mauvaise, s'aggrave quand elle met en jeu l'avenir de la société. D'autant plus que l'avenir du peuple peut tenir entre les mains d'un unique électeur et, de ce fait, il imposerait « son choix à la nation, tout comme le plus autocrate des monarques.<sup>301</sup> » C'est parce que le système politique est ainsi fait qu'il apparaît comme impératif de bien former la jeunesse. La situation actuelle est problématique et elle ne semble pas près de s'améliorer puisque

On laisse ignorer à l'enfant sous quel régime politique nous vivons, ce que c'est qu'un gouvernement constitutionnel, ce que c'est qu'un ministre, qu'un député représentant du peuple souverain, et jusqu'à quel point son vote pourra influencer plus tard sur les destinées de son pays.<sup>302</sup>

Les enfants étant les adultes de demain, si on ne remédie pas le plus rapidement possible à ces lacunes, l'avenir s'annonce sous le même signe que le présent. Il est intéressant de noter que Bessette précise que « c'est à l'école qu'on doit [...] enseigner cela, mieux encore que dans la famille. » Bien qu'il n'explique pas explicitement son choix, il est possible d'en déduire qu'il craint la trop grande subjectivité familiale. En effet, il précise plus loin que « pour que cet enseignement rencontre le but poursuivi, il faut que le maître se garde bien d'inculquer le moindre esprit de parti à ses élèves<sup>303</sup> ». Il serait très ardu, par exemple, pour une famille adhérant à l'idéologie libérale d'illustrer objectivement les aspects de l'idéologie conservatrice à ses enfants puisqu'elle souhaite transmettre ses propres valeurs ; c'est pourquoi l'objectivité, pour Bessette, ne peut être atteinte que dans un contexte scolaire.

Il nous apparaît essentiel de souligner un dernier passage de cette chronique parce qu'il s'éloigne des stratégies qu'utilise ordinairement Arsène Bessette. Dans les « Modernités », il

<sup>299</sup> Arsène Bessette, « Modernités », *Le Canada français*, 28 septembre 1906.

<sup>300</sup> Car il s'agit bel et bien de corruption quand une catégorie d'électeurs est composée de « la crapule qui se vend ».

<sup>301</sup> *Idem.*

<sup>302</sup> *Idem.*

<sup>303</sup> *Idem.*

cherche à convaincre ses lecteurs de la validité de ses opinions, qu'elles soient idéologiques ou purement anecdotiques. Il est cependant plutôt rare qu'il les incite à l'action d'une façon claire et directe, qu'il leur adresse un appel sans équivoque. C'est pourtant ce qu'il fait dans l'entrée du 28 septembre 1906 :

Citoyens du Canada, exigez qu'on élève vos fils dans le respect de leurs droits d'électeurs en leur enseignant en même temps comment ils devront exercer ces droits si, en hommes de cœur, ils aiment leur terre natale dans laquelle ils se coucheront un jour aux côtés de ceux qui sont morts en leur léguant un passé sans tache<sup>304</sup>.

Bessette ne s'adresse plus ici seulement qu'à ses lecteurs – et à ses non-lecteurs –, il interpelle l'ensemble des citoyens du Canada. Ce type d'appel traduit un certain optimisme que l'on impute plus facilement au polémiste qu'au pamphlétaire puisque ce dernier « reconnaît d'ordinaire que le processus scandaleux est déjà devenu irréversible.<sup>305</sup> » Selon Bessette, les choses peuvent changer, mais l'action doit être prise dès maintenant. Plus encore, ce passage contient un message s'adressant non pas aux électeurs de demain, mais à ceux d'aujourd'hui. Parce qu'ils sont les hommes qui seront « morts en leur léguant un passé sans tache », ils doivent dès maintenant tout mettre en œuvre pour léguer un passé pur à leurs enfants. L'adresse discursive de Bessette culmine en ce point : tout son texte *semblait* se concentrer sur un unique but – améliorer l'éducation politique de la jeunesse – et, une fois les lecteurs convaincus, ils se voient rappeler qu'ils doivent, eux aussi, travailler à devenir de meilleurs citoyens, qu'ils ne peuvent pas, pour le bien de la patrie, être des électeurs vendus ou inconscients. Parce que l'avenir se construit au présent, les hommes doivent mettre en place les bases d'un meilleur monde.

### 3.3.2 « La voix du peuple »

La politique et tout ce qui l'entoure occupent une place de choix dans *Le débutant*, Bessette voulant offrir au public un « roman de mœurs du journalisme et de la politique ».

<sup>304</sup> Arsène Bessette, « Modernités », *Le Canada français*, 28 septembre 1906.

<sup>305</sup> Marc Angenot, *La parole pamphlétaire*, op. cit., p. 309.

Bien que ce sujet soit traité dans l'ensemble du roman, le chapitre « La voix du peuple »<sup>306</sup> s'intéresse plus précisément à la représentation d'une lutte électorale et c'est à partir de cette partie que nous déterminerons comment Bessette a travaillé l'idée émise le 28 septembre 1906 pour qu'elle s'intègre à la forme romanesque. Ce chapitre, en plus de reprendre la thèse selon laquelle il est essentiel de bien éduquer la jeunesse, va illustrer nombre des scandales dénoncés dans les pages du *Canada français*.

Le gouvernement ayant choisi de déclencher des élections, la campagne électorale s'organise et c'est sur ces vingt-huit jours que le chapitre se concentre. Bien que l'auteur présente les luttes de quelques comtés, il s'intéresse surtout à celle opposant Vaillant à Boniface Sarrasin. Alors que Vaillant est présenté comme « un grand tribun, un homme politique sincère et respecté qui aurait pu devenir, dans un climat plus clément, un grand homme d'état »<sup>307</sup>, Sarrasin est l'illustration de son contraire :

[...] un adversaire, à la fois dangereux et humiliant, [...] ancien commerçant de volailles de la paroisse de Saint-Innocent, qui n'avait pas d'opinions politiques, mais s'engageait à appuyer les chefs que l'électorat de la province choisirait, soit d'un côté, soit de l'autre. Ce candidat incolore, sachant à peine signer son nom, était connu de tous les cultivateurs du comté, dont il avait fréquenté la basse-cour, pour acheter poules, poulets et dindons.<sup>308</sup>

Non seulement cette description présente Sarrasin comme étant un être dénué d'intelligence, mais il apparaît en plus n'avoir aucun réel intérêt pour la chose politique, il appuiera le vainqueur, *quel qu'il soit*. L'auteur en rajoute plus loin en le présentant comme dément : « Boniface Sarrasin avait perdu la raison, [...] il avait voulu jeûner pendant quarante jours, enfermé dans une chambre aux murs nus et sans lit, qu'il prenait pour un désert.<sup>309</sup> » Pourquoi les opposants de Vaillant ont-ils choisi un tel personnage pour les représenter dans le comté ? N'est-ce pas risqué de l'opposer à Vaillant, ancien ministre des Terres de la Couronne et habile orateur ? La réponse est donnée dans la chronique que nous venons de voir, Sarrasin est en fait l'illustration de ce que Bessette nomme un candidat « populacier ». Ce type de candidat qui passe « son temps à distribuer des poignées de main et à faire

<sup>306</sup> Arsène Bessette, *Le débutant*, op. cit., p. 225-250.

<sup>307</sup> Normand St-Pierre, op. cit., p. 70.

<sup>308</sup> Arsène Bessette, *Le débutant*, op. cit., p. 227.

<sup>309</sup> *Ibid.* p. 228.



d'inutiles courbettes<sup>310</sup> » est d'autant plus efficace qu'il connaît tout le monde, qu'il est un des leurs :

Messieurs, c'est un homme comme vous autres, qui s'présente aujourd'hui, un homme qui a élevé des cochons comme vous autres. J'sus contre l'instruction publique. Y'a trop d'gens instruits, c'est pour ça qu'le foin s'vend pas plus cher. Si vous m'élisez, j'voterai *tejours* pour les bonnes mesures.<sup>311</sup>

Ces propos, non seulement traduisent le manque d'éducation du personnage<sup>312</sup>, mais insistent surtout sur la parenté entre le candidat et les électeurs, encore une fois par la répétition de l'expression « comme vous ». C'est justement ce qui rend les candidats « populistes » si dangereux : les électeurs s'identifient à eux et, même s'ils n'ont aucune connaissance de la chose politique, ils se retrouvent au parlement avec, dans les mains, l'avenir de la patrie. Sarrasin affirme qu'il votera « *tejours* pour les bonnes mesures », sans jamais préciser qu'est-ce qu'une *bonne* mesure. La seule chose que les électeurs peuvent tirer de son discours, c'est qu'il veut freiner l'éducation afin d'améliorer les finances des cultivateurs. Pourquoi ? Comment ? Aucune précision n'est apportée et cela permet à l'auteur d'illustrer son point ; un candidat populaciste est un candidat dont l'unique intérêt est qu'il partage certaines caractéristiques avec les électeurs – dans le présent cas, le même métier.

Alors qu'il ne fait que survoler le sujet dans sa chronique, dans « La voix du peuple », Bessette traite longuement de la corruption qui règne dans le processus électoral. L'auteur explique que, la veille des élections, certains vont « de maison en maison réveiller les électeurs susceptibles d'être influencés par des promesses, de l'argent ou quelque bonne bouteille » et que certains « se vendent et se revendent deux ou trois fois entre minuit et cinq heures du matin<sup>313</sup> ». Le terme « organisation » que Bessette expliquait dans sa chronique, en employant des guillemets, comme étant « l'argent, le whisky, les fausses représentations, les

<sup>310</sup> Arsène Bessette, « Modernités », *Le Canada français*, 28 septembre 1906

<sup>311</sup> Arsène Bessette, *Le débutant*, *op. cit.*, p. 234.

<sup>312</sup> St-Pierre explique le langage utilisé par les cultivateurs dans *Le débutant* : « Ils s'expriment juste assez pour que l'on constate qu'ils ont peu à dire et qu'ils le disent dans un langage original qui reflète leur ignorance et leur vision par trop simpliste d'un monde beaucoup trop complexe pour être happé par l'étroitesse de leur esprit. » Le dialogisme permet donc à Bessette d'exprimer le manque d'éducation des habitants de la campagne tout en discréditant le candidat. Normand St-Pierre, *op. cit.*, p. 57.

<sup>313</sup> Arsène Bessette, *Le débutant*, *op. cit.*, p. 246.

calomnies perfides, les promesses qu'on n'a pas l'intention de tenir<sup>314</sup> », est de nouveau souligné dans le roman et renvoie toujours à la corruption. À l'approche du scrutin, des hommes se présentent à Mirot et sa bande et expliquent qu'ils sont « prêts à s'imposer les plus grands sacrifices pour battre cet imbécile de Sarrasin [mais qu'il y a] des petites dépenses à faire pour l'organisation<sup>315</sup> ». En mettant l'emphasis sur une utilisation ironique de ce terme, l'auteur laisse comprendre qu'il déplore le fait que les luttes électorales ne sont pas des débats d'idées, qu'il s'agit en fait d'un concours d'argent et de pouvoir entre deux *organisations*. Par ailleurs, dans son roman, Bessette va identifier une autre source de manipulation électorale : l'Église. Une apparition publique de Vaillant à Saint-Innocent tourne mal parce que,

la veille, qui était un dimanche, plusieurs curés des paroisses du comté [...] avaient parlé des œuvres *abominables* des *impies* pervertissant la vieille Europe, et prédit des *malheurs incalculables* pour le Canada si les fidèles aveuglés, dédaignant les conseils de leurs sages pasteurs, votaient en faveur d'hommes *perfides* dissimulant, sous de prétendues idées de liberté et de progrès, leur *haine* contre l'Église et ses institutions [...]. Ces hommes ne pouvaient être que les émissaires des *puissances sataniques* rêvant d'enserrer dans leurs *griffes immondes* les descendants des héros de la Nouvelle-France, pour les plonger dans un *océan de feu* où il n'y aurait que *pleurs et grincements de dents* durant toute l'éternité.<sup>316</sup>

La reprise, en style indirect<sup>317</sup>, des propos imagés et hyperboliques du clergé vient illustrer le rôle que joue cette institution dans l'arène politique ; si, contrairement à l'organisation, l'Église n'achète pas les électeurs, il n'en demeure pas moins qu'elle influe sur leur choix en misant sur la peur et les croyances. Bessette ajoute d'ailleurs que « les âmes soumises et craignant l'enfer, qui étaient pour Vaillant, se tournèrent contre lui [et ceux] qui manifestèrent quelque hésitation furent vite circonvenus par leurs pieuses épouses<sup>318</sup> ». Il est intéressant de noter que, une fois de plus, Bessette identifie le fanatisme religieux comme

<sup>314</sup> Arsène Bessette, « Modernités », *Le Canada français*, 28 septembre 1906.

<sup>315</sup> Arsène Bessette, *Le débutant*, op. cit., p. 242.

<sup>316</sup> *Ibid.* P. 236-237. (Nous soulignons)

<sup>317</sup> St-Pierre souligne que le discours des opposants – dans le présent cas, celui de l'Église – « est toujours traité comme « parole d'autrui » ne servant jamais son propre locuteur et contribuant plutôt à le railler », de plus, « même le narrateur affiche constamment son parti pris ». Dans l'exemple que nous venons de voir, Bessette ne donne pas la parole à qui que ce soit, il reprend plutôt sa vision du sermon du clergé. Normand St-Pierre, op. cit., p. 76 et 84.

<sup>318</sup> Arsène Bessette, *Le débutant*, op. cit., p. 237.

responsable de la situation : l'influence de l'Église est telle qu'elle contrôle non seulement la littérature et les journaux, mais qu'elle détermine même l'avenir politique. S'il ne s'agit pas ici de corruption financière – soit de la première catégorie d'électeurs nommée dans les « Modernités » – il n'en demeure pas moins que le discours déploré s'organise sur la peur, qu'il s'agit d'une corruption morale, donc de la seconde catégorie d'électeurs<sup>319</sup>. Ces extraits nous permettent de déterminer que, si Arsène Bessette, dans le journal, dénonce la corruption politique, dans *Le débutant*, la situation est bien plus que dénoncée, elle est illustrée et détaillée. L'auteur la présente sans sous-entendu aucun, déplorant « l'effet des sermons du dimanche et de la corruption des consciences<sup>320</sup> » sur l'avenir du peuple et en pointant du doigt les responsables.

Une autre transformation a été apportée à la teneur du propos contenu dans l'entrée du 28 septembre 1906 : dans sa chronique, Bessette insistait sur l'importance d'apprendre à la jeunesse à devenir de bons électeurs, tandis que le roman se concentre pour sa part sur les conséquences négatives de la présente situation. Lorsque des hommes courageux et honorables se portent volontaires pour représenter le peuple, ils risquent non seulement leur réputation, mais aussi celle de leurs proches. C'est ce qui arrive à l'honorable Vaillant lors d'un discours : comme sa « vie privée était inattaquable » on s'en prit à sa famille, dénonçant le fait que son fils « avait épousé une Américaine dévergondée, une protestante sans pudeur<sup>321</sup> » et en faisant des allusions à la moralité de sa nièce. Cette mise en scène permet à Bessette d'illustrer les raisons qui peuvent expliquer le manque de candidats sérieux et honnêtes : ceux qui ont à cœur l'avenir du peuple risquent gros s'ils se présentent aux élections. L'auteur insiste d'ailleurs sur l'aspect humiliant de la défaite : « Boniface Sarrasin, commerçant de volailles, complètement détraqué depuis la retraite prêchée par les *Pères du Rédempteur* dans sa paroisse, battait son adversaire, ancien ministre, par une majorité de plus

<sup>319</sup> Dans les « Modernités », Bessette dit de cette seconde catégorie qu'il s'agit de « l'électeur qui, inconscient de l'importance de son acte, se laisse facilement circonvenir par des flatteries ou des promesses. » L'Église ne flatte pas les hommes, cependant, comme elle travaille sur les sentiments – principalement la peur et la honte – pour orienter leur choix, le résultat est le même. Arsène Bessette, « Modernités », *Le Canada français*, 28 septembre 1906.

<sup>320</sup> Arsène Bessette, *Le débutant*, op. cit., p. 242.

<sup>321</sup> *Ibid.* p. 240.

de cinq cents voix.<sup>322</sup> » Une société où un homme sans éducation, sans expérience et qui n'a plus toute sa tête peut gagner contre un politicien honnête et expérimenté montre à la fois la puissance de la corruption et de la peur, mais illustre surtout pourquoi bien peu osent travailler à l'avenir du peuple. La force de la corruption est telle que « les amis mêmes de Vaillant, ceux qui l'avaient suivi jusqu'à la fin, n'étaient pas les moins ardents à manifester leur joie au nouveau député<sup>323</sup> » ; pratiquement tous les hommes, même ceux que l'on croit les plus honnêtes, seront tentés par le pouvoir, par les avantages qu'il peut apporter. Bien que présent, l'optimisme et la confiance que l'on retrouvait dans l'édition des « Modernités » du 28 septembre 1906, sont plus subtils dans le roman. Après la défaite, Vaillant explique la situation à Mirot :

Je ne pouvais vaincre Troussebelle et ses acolytes, car j'avais contre moi l'*Ignorance*, la *Sottise* et la *Lâcheté*, les trois plus redoutables ennemis du genre humain. [...] Car il ne faut pas se décourager, et surtout ne jamais abandonner la lutte. Les semeurs d'idées préparent l'avenir aux générations futures. S'ils recueillent souvent la haine et la trahison en récompense de leurs peines, ils ont au moins la satisfaction, quand la mort arrive, d'avoir développé en eux la vie dans toute sa plénitude, en pensant, travaillant, aimant et souffrant.<sup>324</sup>

L'ignorance et la sottise peuvent très bien se rapporter à l'électeur inconscient, puisque ce dernier ignore les conséquences de ses choix et est guidé par la crainte et les flatteries, la lâcheté pouvant pour sa part se rapporter à l'électeur crapuleux. Aussi, l'ignorance et la sottise sont des défauts qu'il est possible de corriger par une meilleure éducation, tandis que la lâcheté, elle, se cure beaucoup plus difficilement. Il est intéressant de noter que, dans *Le débutant*, l'homme bon et honnête est pratiquement oublié, seuls Mirot et ses plus proches comparses peuvent entrer dans cette catégorie puisque même des amis de l'ancien ministre se tournent contre lui après sa défaite, tandis que cette épithète semblait pouvoir s'appliquer à l'ensemble des lecteurs des « Modernités ». La pointe d'optimisme qui persiste renvoie, comme dans la chronique, aux générations futures, l'auteur rappelant l'importance de « surtout ne jamais abandonner la lutte » afin que la descendance de ces hommes connaisse un meilleur sort qu'eux. L'image de la mort, présente dans les deux textes étudiés, suggère

<sup>322</sup> Arsène Bessette, *Le débutant*, op. cit., p. 247.

<sup>323</sup> *Ibid.* p. 248.

<sup>324</sup> *Ibid.* p. 249-250.

que, bien qu'il soit trop tard pour changer le présent, l'avenir lui reste à bâtir et que les hommes ne doivent pas oublier qu'ils ont l'obligation d'en assurer la réussite. Si Bessette octroie aux intellectuels, aux « semeurs d'idées », la possibilité d'améliorer la situation, il mentionne également l'importance des classes ouvrières puisque c'est « en forçant le gouvernement à donner au peuple plus de liberté et plus d'instruction<sup>325</sup> » que la société sera sauvée. Bien qu'à peine mentionnée, l'éducation est ici aussi présentée comme étant la clef.

Alors que la chronique était un appel à l'action pour améliorer l'avenir, organisé en trois temps et visant à l'éveil du peuple, ce chapitre du *Débutant* propose surtout un sombre portrait de la situation actuelle. La lueur d'espoir que l'on retrouvait dans la chronique ne peut s'épanouir pleinement dans le roman puisque, même si le changement est possible et suggéré dans le texte, l'abdication finale du héros vient contrecarrer, voire annuler le tout. Pourquoi le lecteur répondrait-il à l'appel alors que Paul Mirot, brisé après tant d'épreuves, constate que « la voix du peuple, c'est la voix des... autres<sup>326</sup> » et décide de s'exiler aux États-Unis ? Pourquoi travailler à assurer un avenir honnête et bon pour les générations futures s'il existe un lieu pas très loin où nos rêves et nos aspirations pourront se réaliser ? *Le débutant*, même s'il appelle au changement, même s'il indique les problèmes et propose des solutions, en raison de la finalité de sa trame romanesque, ne peut réussir à persuader les lecteurs de la même façon que l'entrée du 28 septembre 1906. Bien qu'on y retrouve les mêmes thèmes et les mêmes objectifs, les résultats atteints ne peuvent qu'être différents en raison des stratégies discursives employées par Bessette, mais, surtout, parce que le héros, le modèle présenté, abdique et choisit de partir.

---

<sup>325</sup> Arsène Bessette, *Le débutant*, op. cit., p. 247.

<sup>326</sup> *Ibid.* p. 250.



## CONCLUSION

*Imaginez-vous dans quel triste monde nous  
vivrions si chacun disait toujours ce qu'il pense ?  
Arsène Bessette, Les pantins*

Dans ce mémoire, nous avons reconstitué l'ensemble de la vie et de l'œuvre d'Arsène Bessette, ce qui nous a permis de mieux cerner les stratégies discursives qu'il favorisait tout en exposant la parenté entre deux volets majeurs de son œuvre : les « Modernités » (1906-1909) et le roman *Le débutant* (1914). Nous avons pu constater que bien que le roman soit dans la continuité de certaines des chroniques, il en transcende les limites imposées afin d'illustrer plus en profondeur les fondements de l'idéologie libérale radicale tout en dénonçant et en soulignant les faiblesses et conséquences du contrôle exercé par l'élite du tournant du XX<sup>e</sup> siècle. D'un caractère pamphlétaire et polémique, les « Modernités » critiquent sans vergogne l'Église et l'État, s'attaquent à une cible à abattre, tandis que *Le débutant*, en plus de reprendre cette dénonciation, insiste surtout sur les méfaits du conservatisme par l'illustration de la déchéance du personnage principal qui préfère s'exiler aux États-Unis après avoir vu tous ses rêves brisés.

Notre lecture des « Modernités » nous a permis de bien saisir leur fonctionnement polémique et, de ce fait, de mieux comprendre comment elles ont agi chez Bessette comme agent de diffusion de l'idéologie. Controversées, les chroniques se sont retrouvées au cœur d'échanges animés ayant place par journaux interposés, et l'auteur se réjouissait des appuis reçus. Nous avons pu constater que les « Modernités » sont principalement un lieu de combat : le journaliste utilise la latitude offerte par la chronique afin d'attaquer directement une cible déclarée, souvent sans aller réellement plus loin que l'attaque et la dénonciation. En effet, s'il lui arrive de proposer des solutions et des alternatives, dans la majorité des cas il ne fait qu'effleurer le sujet, ce qui fait de lui plus un pamphlétaire qu'un polémiste. Nous nous gardons cependant de le classer définitivement, puisque, nous l'avons vu, la polémique et le pamphlet, bien que différents, partagent beaucoup de similitudes. De plus, tout au long de sa

carrière, Bessette a oscillé entre ces deux pôles voisins, préférant l'un ou l'autre selon la situation dénoncée ou l'objectif visé. La forme de la chronique lui a également permis d'aborder un vaste éventail de sujets, passant du plus sérieux au plus ludique, flattant les uns et écorchant les autres. Les « Modernités » ont été un lieu de diffusion idéologique dans lequel le journaliste a pu poser les fondements de sa pensée, attaquer ceux qu'il jugeait coupables – soit généralement tous ceux qui adhéraient à l'idéologie conservatrice – et le tout dans l'espoir d'éveiller le peuple canadien-français. Si la chronique lui permettait une telle flexibilité au niveau des thèmes abordés, elle est également à l'origine des limites que l'on remarque dans son argumentaire. En effet, la périodicité des « Modernités » et leur format contraignent bien souvent l'auteur à réduire, à résumer les idées énoncées ; les textes doivent être rapidement écrits, corrigés et mis en page, le tout en respectant le nombre de mots requis par le journal. C'est d'ailleurs cette même périodicité – ou, plutôt, les effets de celle-ci – qui explique pourquoi Bessette a favorisé un certain nombre de formes précises lors de la rédaction de ses chroniques. Les structures choisies – tant la division en plusieurs parties que l'anecdote et la mise en scène – rendent possible une dénonciation efficace dans un espace limité. En effet, ces schémas rédactionnels favorisent la diffusion du message puisqu'ils en proposent une synthèse rapide et précise. Le lecteur se retrouve rapidement happé par les idées énoncées et l'utilisation de la mise en scène et de l'anecdote permet à ce dernier de s'identifier, de se reconnaître dans les situations illustrées, augmentant ainsi la force discursive des textes. Nous avons également pu confirmer l'aspect controversé de la vie d'Arsène Bessette. De fait, l'étude des « Modernités » nous a permis de mieux comprendre la relation conflictuelle existant entre le journaliste et l'équipe du journal *La Vérité*, ces derniers se tenant visiblement au fait de ce que Bessette écrivait afin de lui répliquer dès que le besoin s'en faisait sentir. Ces nombreuses polémiques confirment la position de relative importance qu'occupait l'auteur dans l'intelligentsia de son époque et la crainte qu'il pouvait inspirer à ceux qu'il dénonçait dans ses écrits – et donc, indirectement, expliquer l'accueil glacial réservé, quelques années plus tard, au *Débutant*.

En mettant en parallèle certaines chroniques avec des passages du *Débutant*, nous avons pu constater que non seulement les mêmes idées s'y retrouvent, mais, surtout, qu'elles semblent avoir germé dans les « Modernités » pour ensuite être pleinement exposées dans le

roman. En effet, Bessette reprend à maintes reprises dans *Le débutant* les mêmes thèmes, voire les mêmes constructions, qu'il avait présentés dans le *Canada français*, un peu comme si les chroniques étaient un champ d'essai, une sorte de brouillon où l'auteur met en place les premiers bourgeonnements de sa pensée. Dans les « Modernités », Bessette attaque, il dénonce des situations qui le choquent et qu'il juge inacceptables ; dans *Le débutant*, il reprend ces mêmes situations choquantes, mais, cette fois, il illustre la façon dont elles nuisent au peuple canadien-français, les impacts négatifs qu'elles ont sur l'avenir de la société, s'attardant plus aux conséquences qu'à la dénonciation pure et simple. Notre lecture conjointe de ces deux pans de l'œuvre bessettienne nous a permis de mettre en lumière la principale transformation du contenu idéologique qui s'opère lors du passage de la chronique au roman : dans *Le débutant*, Bessette illustre ce qu'il avait dénoncé dans les « Modernités ». Dans les chroniques, l'auteur *décrit* les problèmes et leurs responsables, sans aller plus loin, sans nécessairement démontrer comment ces situations viennent amputer l'avenir du peuple, se contentant d'identifier la *source* du mal. Dans le roman, il reprend où il s'était arrêté et utilise ses personnages – principalement celui de Paul Mirot – pour *montrer* comment ces mêmes problèmes viennent détruire les hommes, il présente les *effets* du mal. *Le débutant* peut donc se comprendre comme étant en quelque sorte l'aboutissement des « Modernités » ; là où les limites de la chronique et de l'écriture polémique posaient un frein à l'expression idéologique, le roman reprend le flambeau afin d'apporter une sorte de finalité. En publiant son roman cinq ans après la fin des « Modernités », Bessette ravive les débats auxquels il avait pris part auparavant et qui ne sont toujours pas réglés en insistant sur les conséquences néfastes de ce *statu quo*. Il nous apparaît donc plausible de voir *Le débutant* comme une sorte d'appel fait par l'auteur à l'intention de ses congénères. Cette hypothèse nous semble d'autant plus vraisemblable qu'une première version du roman était déjà écrite en 1908 et que, bien que les années se soient écoulées, Bessette a malgré tout jugé appropriée la parution du *Débutant*. Ce type de roman à thèse pouvant difficilement survivre hors de son contexte d'écriture, l'auteur devait donc estimer que son ouvrage avait encore une pertinence, que ses « Modernités » seules n'avaient pas pu accomplir la mission dont il se sentait investi. De plus, le dénouement final du roman se rapproche de la notion d'urgence que l'on retrouve dans les textes plus pamphlétaires des « Modernités » : il faut agir maintenant, sinon ceux qui

ont les capacités et le pouvoir de changer les choses quitteront le pays, désabusés par l'état de stagnation dans lequel se trouve la société canadienne-française.

Par ailleurs, notre lecture conjointe des « Modernités » et du *Débutant* nous a permis de souligner l'importance, pour Arsène Bessette, de la discussion comme stratégie discursive. En effet, l'étude des chroniques et du roman a fait ressortir les nombreuses occasions où, pour expliquer une situation ou pour dénoncer un fait, l'auteur met en scène une conversation entre deux parties, plutôt que de développer simplement sa thèse sur un mode monologique, et nous avons pu constater le double avantage de cette stratégie discursive. Tout d'abord, la conversation proposée permet à l'auteur de venir contrer certaines objections qui pourraient lui être faites. En effet, dans les exemples étudiés, on retrouve généralement un « spécialiste » et un « apprenti », et le rôle de ce dernier est de questionner la théorie énoncée, d'émettre les objections les plus courantes sur le sujet afin que le spécialiste puisse les contrer une fois pour toutes. Il est aussi intéressant de noter que, dans *Le débutant*, c'est Paul Mirot qui joue le rôle de l'apprenti ; que ce soit lorsqu'il s'adresse à Marcel Lebon afin d'obtenir son premier emploi de journaliste ou lorsqu'il soumet son roman à la critique de ses amis, il n'est jamais présenté comme détenant l'autorité du savoir. Certes, le fait qu'il s'agisse d'un roman d'apprentissage peut expliquer ce fait, le propre de ce type de production littéraire étant de mettre en scène l'évolution sociale et intellectuelle d'un jeune personnage, mais nous croyons qu'il y a plus que cela, principalement parce que l'on retrouve cette même construction dans les « Modernités ». Ce n'est que lorsque la question du journalisme est soulevée que l'auteur va prendre la place du maître. En effet, lors de sa chronique du 4 octobre 1907, il adopte une posture d'autorité et donne directement son opinion au jeune homme qui lui aurait demandé conseil. Ce changement de direction nous amène à voir dans cette stratégie une sorte de précaution prise par l'auteur : il ne semble vouloir donner officiellement<sup>327</sup> son avis sur un sujet que lorsqu'il possède un statut assez fort pour autoriser sa prise de parole, et comme il ne possède pas d'expertise reconnue dans tous les domaines, il crée, au besoin, des personnages qui, eux, la détiennent. De plus, en s'éloignant des théories émises, Bessette s'assure en quelque sorte que ses lecteurs n'adhèrent pas à sa vision des

<sup>327</sup> La nuance nous apparaît importante en ce sens qu'il est évident que Bessette donne, dans toutes ses chroniques et dans son roman, son avis personnel sur les sujets dont il traite, bien qu'il le fasse parfois de manière détournée.

choses, mais bien à *la* vision des choses telle que présentée. Évidemment, ces derniers n'étaient pas dupes, ils savaient bien qui était derrière les opinions émises, tant dans les chroniques que dans le roman. Cependant, il est possible de croire que, se sachant controversé, Bessette n'ait pas voulu que ses opinions portent le sceau de sa mauvaise réputation, préférant en quelque sorte se détacher des idées pour leur laisser toute la place. Mais plus encore que cela, l'avantage – voire l'efficacité – d'une telle stratégie est de rendre le lecteur actif dans le raisonnement. Les objections posées étant les plus courantes, il est fort probable que ceux que cherchait à convaincre Bessette se les soient faites lors de leur lecture. Comme l'apprenti termine la conversation en partageant l'avis du spécialiste, le lecteur, ayant procédé à la même réflexion, partage cet avis en plus d'avoir le sentiment d'avoir activement participé à l'élaboration de la thèse. En organisant donc ainsi ses idées, Bessette prévient les questionnements et s'assure que sa pensée soit bien comprise et assimilée par le biais d'une mise en scène où le lecteur, plutôt que d'absorber passivement une opinion, est amené à y réfléchir en y « participant ».

La provocation et l'humour font par ailleurs partie prenante de son œuvre : il n'hésite pas à caricaturer à l'extrême certains personnages, certains comportements, une fois de plus dans l'intention de bien faire comprendre son opinion. L'une des composantes principales de l'humour chez Bessette est assurément l'exagération : dans l'illustration des traits de caractères, des situations, voire chez les personnages mêmes. Dans ses écrits, il n'y a pas de demi-mesure, les thèses énoncées le sont clairement, rendant quasi impossible les doubles interprétations : le bien et le mal – ainsi que leurs représentants – sont explicitement présentés et jouent chacun le rôle qui leur a été confié, sans autre avenue possible. Arsène Bessette provoque aussi en dérogeant à la tradition littéraire de l'époque, notamment en mettant en scène des femmes en position de pouvoir et en leur donnant une parole sensée et érudite. Le personnage de mademoiselle Franjeu en est un exemple frappant, car, non seulement se permet-elle de critiquer l'état de la littérature nationale, mais elle prouve, par son existence même, qu'il n'y a pas de danger, pour les femmes, si elles sont suffisamment éduquées, à lire des romans, quels qu'ils soient. Ce même type de personnage avait d'ailleurs été utilisé dans les « Modernités ». En effet, dans son entrée du 13 juillet 1906, Bessette prend position sur la littérature nationale suite à un entretien avec une dame de sa connaissance, et une fois de plus



il occupe le rôle de l'apprenti alors que la femme est en position de savoir. La principale distinction entre cette dame inconnue et mademoiselle Franjeu est l'absence, pour la première, d'antécédent venant autoriser sa prise de parole. Parce que l'espace restreint de la chronique ne permet pas à Bessette de bâtir un personnage plus complet, il a contourné ce problème en s'appuyant d'emblée sur une citation de Fernand Rinfret, légitimant ainsi les positions défendues par cette femme. Là où les contraintes formelles empêchent le développement d'un personnage féminin crédible, une citation faite par un homme vient pallier cette lacune. De fait, la question féminine et le rôle joué par les femmes dans les écrits bessettiens mériteraient, dans une étude future, d'être plus amplement abordés puisqu'un grand pan de son œuvre tourne autour de ce sujet.

Le fait que les « Modernités » soient l'expression directe des opinions et des anecdotes personnelles d'Arsène Bessette et que la vie de Paul Mirot ressemble sur plusieurs points à la sienne pourrait entraîner des malentendus. En effet, plusieurs pourraient être tentés de voir dans son œuvre un portrait autobiographique. Cependant notre analyse nous amène à percevoir dans ses écrits bien plus qu'un témoignage dont le point central serait son existence. En effet, il apparaît plutôt que Bessette rédige ses textes de façon à ce qu'il en soit le plus absent possible, dans le but d'amener le lecteur à prendre lui-même position sur les thèmes abordés, allant même jusqu'à taire le nom de ceux qu'il dénonce. Nous l'avons vu, il n'hésite pas à endosser une posture quasi absente afin de s'assurer que les opinions émises semblent être totalement subjectives, alors qu'en réalité, il n'en est rien. S'il est fort probable que nombreux événements racontés – tant dans le roman que dans les « Modernités » – soient directement inspirés d'événements réels, il n'en demeure pas moins que Bessette n'endosse presque jamais le rôle de maître, il octroie le savoir à d'autres. S'il a produit un roman à thèse et que ses chroniques ont une orientation idéologique très claire, il a néanmoins utilisé plusieurs stratégies discursives afin de s'éloigner de son propos, il s'est efforcé de rester en retrait, souhaitant que ce soit les idées, et non celui qui les exprime, qui persuadent son lectorat. Les personnages qui sont amenés à convaincre le lectorat sont bien souvent difficilement assimilables à Bessette lui-même ; ils sont tantôt des professeurs d'origine française, tantôt des jeunes femmes ou des politiciens de carrière. Bessette n'assume pleinement ses positions que lorsqu'il est question du métier de journaliste puisqu'il peut en

parler sans craindre qu'on ne mette en cause son expertise : il s'agit, après tout, de la carrière qu'il a choisi d'embrasser.

Notre analyse nous aura aussi permis de découvrir une figure centrale dans son œuvre : la Vérité. Présentée plusieurs fois sous la forme d'une vierge pure, elle semble être à la fois l'élément déclencheur et l'aboutissement souhaité de sa production écrite, tant littéraire que journalistique. Nous affirmons que la Vérité est le moteur de l'écriture chez Bessette parce qu'il estime qu'elle est bafouée et que c'est dans l'intention assumée de prendre sa défense qu'il va écrire. En ce sens, la Vérité présente dans les écrits de Bessette est une figure à qui l'on fait sans cesse violence : elle se voit tantôt violée (« [...] par simple amour de la Vérité, cette vierge que l'on viole si souvent qu'il faut sans cesse lui acheter une robe nouvelle<sup>328</sup> »), tantôt travestie (« on n'est pas habitué [...] à regarder la Vérité autrement qu'en robe montante<sup>329</sup> »), tantôt modelée (« la Vérité, je l'entortille n'importe comment avec ce qu'on me donne<sup>330</sup> ») et c'est précisément parce qu'il juge cette situation inacceptable que Bessette va prendre la plume, il s'en fait d'une certaine façon le défenseur. Cependant, il souhaite également, par ses écrits, montrer la Vérité dans toute sa splendeur, faire en sorte que tous puissent la voir et y avoir accès. Arsène Bessette écrit dans l'espoir que tous l'admirent, il lui faut la « déshabille[r] [...], déchire[r] son manteau, pour la montrer dans toute sa splendeur nue aux regards de la foule<sup>331</sup> ». Il en fait son objectif, elle est l'obsession après laquelle il court sans relâche, il souhaite, à l'instar du personnage de Paul Mirot, devenir « un grand artiste modelant le sein ou arrondissant le ventre d'une Vérité<sup>332</sup> » parce que le rôle de l'écrivain est de prendre cette matière brute, la Vérité, et d'en montrer toutes les splendeurs. L'aboutissement désiré des écrits de Bessette – un meilleur sort pour le peuple canadien-français – passe nécessairement par le respect de la Vérité, mais aussi par sa diffusion. Le rôle que semble s'être donné l'auteur est donc d'amener ses compatriotes vers la Vérité – la sienne, évidemment – parce que c'est seulement en la dénudant et en la contemplant que l'avancement recherché sera possible et faisable, le mensonge n'apportant que stagnation.

<sup>328</sup> Arsène Bessette, « Au lecteur », *Le débutant*, op. cit., p. 43.

<sup>329</sup> Arsène Bessette, « Modernités », *Le Canada français*, 13 juillet 1906.

<sup>330</sup> Arsène Bessette, *Le débutant*, op. cit., p. 76

<sup>331</sup> Arsène Bessette, « Modernités », *Le Canada français*, 4 octobre 1907

<sup>332</sup> Arsène Bessette, *Le débutant*, op. cit., p. 66.

Cette constatation apporte aussi un nouvel éclairage sur le statut d'écrivain de Bessette, puisque, si le pamphlétaire croit qu'il est déjà trop tard, le polémiste, lui, a encore foi en l'avenir, même si cette foi est sans cesse remise en question. Parce qu'il n'écrit pas seulement pour raconter la Vérité, mais qu'il le fait surtout pour l'actualiser, pour la rendre accessible à tous, on peut dire qu'Arsène Bessette aborde la notion de Vérité comme un polémiste. S'il était déjà trop tard pour la Vérité, elle n'occuperait pas une place si centrale dans son œuvre, elle ne serait ni l'origine, ni la destination. Le fait que cette notion soit représentée sous les traits d'une femme est particulièrement intéressant. À première vue, qu'il choisisse de personnifier ce concept si capital pour lui sous les traits d'une vierge semble renvoyer directement à la conception judéo-chrétienne de la pureté. Il y a cependant quelque chose de chevaleresque à conceptualiser la Vérité sous la forme d'une dame à qui l'on doit redonner sa dignité et il nous apparaît possible de dresser un parallèle entre cette quête et celle du personnage de Simone Laperle. Toutes deux ont subi des violences, on viole la Vérité, Simone a vécu un mariage malheureux ; toutes deux ne peuvent s'exposer au grand jour, on habille la Vérité d'une robe montante, Simone doit déménager afin de pouvoir vivre librement son amour ; toutes deux sont le moteur de l'écriture, Bessette écrit pour défendre la Vérité, Paul Mirot s'inspire de son amante pour produire son roman. C'est donc pour éviter que la Vérité connaisse le même triste sort que Simone Laperle que Bessette prend la plume et se porte à sa défense.

Il nous apparaît essentiel de revenir une dernière fois sur la question de la réception. En effet, le fossé entre l'accueil réservé aux « Modernités » et celui du *Débutant*, les premières s'étant retrouvées à maintes reprises au cœur de controverses journalistiques, alors qu'une conspiration du silence entoure la parution du roman, ne pouvait s'expliquer que par le format employé. Pourquoi ignorer un auteur alors qu'on a passé de nombreuses années à polémiquer avec lui dans les journaux ? En lui répliquant, ses adversaires cherchaient certes à gagner l'échange, cependant, le simple fait de lui répondre octroyait une certaine valeur à ses propos. Sans pousser l'audace jusqu'à affirmer qu'ils arrivaient à comprendre et à accepter les fondements de sa pensée, en lui répondant publiquement, ils *autorisaient* en quelque sorte sa prise de parole puisqu'elle exigeait une réponse. Par ailleurs, bien que nous ne puissions faire abstraction du fait que la forme romanesque était alors mal perçue par l'autorité

ecclésiastique qui voyait en elle un outil dangereux pouvant corrompre les lecteurs, notre analyse nous amène à voir plus loin que cet aspect. Parce que le roman offre une latitude plus grande que les écrits journalistiques, par ses personnages plus développés, par ses intrigues plus explicites, par ses monologues plus revendicateurs, etc., Bessette en est arrivé à exprimer plus en détail les problèmes soulignés dans les « Modernités ». Les thèses énoncées dans les chroniques se retrouvent effectivement « mises en scène » dans le roman, mais, surtout, c'est parce qu'il affirme présenter un portrait réaliste – « C'est de l'histoire d'hier que l'auteur s'est inspiré pour écrire ce roman ; mais cette histoire ressemble singulièrement à celle d'aujourd'hui.<sup>333</sup> » – que *Le débutant* a reçu un accueil aussi froid. Il lui a été possible de contester l'état de la société, mais quand il a cherché à l'illustrer, on lui a imposé le silence. Nous l'avons vu, les « Modernités » ont permis à Bessette de créer une structure efficace qu'il a utilisée afin de dénoncer certaines situations, certaines sphères de la société. S'il lui arrivait parfois d'aller plus loin que la simple dénonciation – lorsqu'il expose les conséquences de la corruption électorale, par exemple – certains aspects sont néanmoins toujours occultés dans ses chroniques : les conséquences directes, une illustration plus précise de la situation, etc. Le roman pour sa part va lui permettre d'aborder plus en profondeur ces thématiques et, de ce fait, va devenir un outil de diffusion plus efficace, d'autant plus qu'il n'est pas présenté comme étant un objet d'opinion, mais plutôt comme une œuvre de fiction<sup>334</sup>. C'est donc en partie parce que Bessette approfondit dans *Le débutant* ce qu'il a effleuré dans les « Modernités » que le roman a reçu un tel accueil : les limites imposées par le clergé ont été franchies lors de la parution de ce dernier.

L'enquête que nous avons faite sur Arsène Bessette nous amène à croire que certains aspects de sa vie et de son œuvre relèveront peut-être toujours du mystère. Bien qu'il soit pratiquement impossible d'éliminer toute la confusion entourant sa vie personnelle et professionnelle, nous avons néanmoins réussi à en dresser un portrait le plus précis possible en confrontant les sources disponibles et cela nous a permis de mieux comprendre le milieu idéologique dans lequel il gravitait, et donc d'apporter une compréhension nouvelle de son œuvre. La mise en lumière des rapports qu'entretenait Bessette avec d'importants

<sup>333</sup> Arsène Bessette, « Au lecteur », *Le débutant*, op. cit., p. 43.

<sup>334</sup> Même s'il s'agit d'une œuvre réaliste, le roman s'approche beaucoup plus du divertissement que la chronique.



personnages politiques nous permet de mieux comprendre pourquoi ce journaliste et écrivain était si craint à son époque alors qu'aujourd'hui peu de gens connaissent son nom. De plus, le fait qu'il ait été identifié publiquement comme membre de la loge maçonnique L'Émancipation en 1910 apporte une nouvelle avenue à la compréhension des réceptions contradictoires qu'ont reçues les « Modernités » et *Le débutant*. En effet, lors de la publication des chroniques (1906-1909), Bessette était *potentiellement* dangereux pour les instances religieuses puisqu'on pouvait le *soupçonner* d'y adhérer, tandis que les révélations faites par Lemieux à propos de la loge sont venues *confirmer* le danger qu'il représentait. En 1914, quand parut *Le débutant*, Arsène Bessette était officiellement identifié comme franc-maçon, il avait démontré dans les « Modernités » qu'il n'hésiterait pas à dénoncer les situations qu'il jugeait comme aberrantes, il valait donc mieux, pour le clergé, amoindrir le plus possible l'impact que pourrait avoir le roman en en freinant la diffusion. Bien qu'il se soit fait discret entre la fin des « Modernités » et la parution du roman, il n'en demeure pas moins qu'il est demeuré actif, donc menaçant pour ses détracteurs<sup>335</sup>. Si la perception de la forme romanesque au tournant du XX<sup>e</sup> siècle apporte quelques pistes pour comprendre les réceptions contradictoires du roman et des chroniques, notre analyse de la vie et de l'œuvre de Bessette nous permet d'affirmer qu'il y a plus que cela. Si l'essence des propos est la même dans les « Modernités » et dans *Le débutant*, le traitement, lui, diffère et, plus encore, le statut de l'auteur a radicalement changé entre ces deux périodes. La révélation de Lemieux permet d'ailleurs de mieux comprendre pourquoi Bessette a mis cinq ans avant de publier son roman ; bien qu'il en ait terminé une première rédaction en 1909, il a probablement préféré attendre que la poussière soit retombée puisque, s'il l'avait publié dès lors, il aurait assurément été radicalement censuré. Malheureusement, ses détracteurs l'avaient encore à l'œil et, malgré tout le travail d'autocensure qu'il s'était imposé, *Le débutant* est tombé dans l'oubli, entraînant avec lui son auteur et tous ses écrits.

Arsène Bessette n'a pas réellement modifié son objectif idéologique en transposant l'essence des « Modernités » dans *Le débutant*. Il a plutôt adapté le fond à la forme. Les

<sup>335</sup> Il est ardu de déterminer hors de tout doute si Bessette a continué d'écrire dans le *Canada français* suite à la parution du *Débutant* parce que la grande majorité des textes du journal sont anonymes. Nous croyons néanmoins qu'il a continué à y œuvrer à titre de rédacteur en chef et nous soupçonnons qu'il ait pris part à la page éditoriale qui a vu le jour en 1911 où la plupart des articles sont publiés sous pseudonymes.



stratégies employées sont sensiblement les mêmes, elles sont plus développées dans le roman parce qu'il offre cette latitude, mais aussi parce que l'auteur a bénéficié d'une longue période pendant laquelle il a pu retravailler son texte, le polir, le rendre le moins « dangereux » possible. Dans les chroniques, il dénonçait, sans aller en profondeur. Dans le roman, il dénonce toujours, mais en mettant l'emphasis sur les conséquences. Si les « Modernités » sont l'adolescence de la pensée de Bessette, *Le débutant* est son entrée dans l'âge adulte ; la pensée est la même, mais la maturité et le temps en ont modifié l'expression.

## ANNEXE I

Entête du 24 juillet 1908 où apparaît pour la dernière fois le l'indication : « Gabriel Marchand, rédacteur-proprétaire ».



Les éditions subséquentes ne mentionnent plus le nom du rédacteur (quelques exemples)



**LE CANADA FRANCAIS**  
Et LE FRANCO-CANADIEN

PUBLIE A ST. JEAN D'IERVILLE, CANADA.

VOL. L NO. 15 VENDREDI, 10 SEPTEMBRE 1909

**SIR LOMER GOUIN et ses COLLEGUES ACCLAMES**  
A la Grandiose Démonstration de lundi à St-Jean

**LE CANADA-FRANCAIS**  
Journal Libre et Indépendant du District  
d'Interprète  
ABONNEMENT . . . \$1.00 par année.  
ETATS-UNIS. . . . . \$1.50  
Strictement payable d'avance  
PLACE DU MARCHE, ST. JEAN.  
La Compagnie de Publication  
Le Canada-Français (limitée)  
Téléphone Bell 103

abonnés. Chaque année le journal  
se vend dans les administrations de la  
Toute dans le département de l'Interprète  
Sous le nom de l'Interprète. Le journal  
est publié par la Compagnie de Publication  
Le Canada-Français (limitée).

1909-10	1	\$1.00
1908-09	1	\$1.00
1907-08	1	\$1.00
1906-07	1	\$1.00
1905-06	1	\$1.00
1904-05	1	\$1.00
1903-04	1	\$1.00
1902-03	1	\$1.00
1901-02	1	\$1.00
1900-01	1	\$1.00
1899-00	1	\$1.00
1898-99	1	\$1.00
1897-98	1	\$1.00
1896-97	1	\$1.00
1895-96	1	\$1.00
1894-95	1	\$1.00
1893-94	1	\$1.00
1892-93	1	\$1.00
1891-92	1	\$1.00
1890-91	1	\$1.00
1889-90	1	\$1.00
1888-89	1	\$1.00
1887-88	1	\$1.00
1886-87	1	\$1.00
1885-86	1	\$1.00
1884-85	1	\$1.00
1883-84	1	\$1.00
1882-83	1	\$1.00
1881-82	1	\$1.00
1880-81	1	\$1.00
1879-80	1	\$1.00
1878-79	1	\$1.00
1877-78	1	\$1.00
1876-77	1	\$1.00
1875-76	1	\$1.00
1874-75	1	\$1.00
1873-74	1	\$1.00
1872-73	1	\$1.00
1871-72	1	\$1.00
1870-71	1	\$1.00
1869-70	1	\$1.00
1868-69	1	\$1.00
1867-68	1	\$1.00
1866-67	1	\$1.00
1865-66	1	\$1.00
1864-65	1	\$1.00
1863-64	1	\$1.00
1862-63	1	\$1.00
1861-62	1	\$1.00
1860-61	1	\$1.00
1859-60	1	\$1.00
1858-59	1	\$1.00
1857-58	1	\$1.00
1856-57	1	\$1.00
1855-56	1	\$1.00
1854-55	1	\$1.00
1853-54	1	\$1.00
1852-53	1	\$1.00
1851-52	1	\$1.00
1850-51	1	\$1.00
1849-50	1	\$1.00
1848-49	1	\$1.00
1847-48	1	\$1.00
1846-47	1	\$1.00
1845-46	1	\$1.00
1844-45	1	\$1.00
1843-44	1	\$1.00
1842-43	1	\$1.00
1841-42	1	\$1.00
1840-41	1	\$1.00
1839-40	1	\$1.00
1838-39	1	\$1.00
1837-38	1	\$1.00
1836-37	1	\$1.00
1835-36	1	\$1.00
1834-35	1	\$1.00
1833-34	1	\$1.00
1832-33	1	\$1.00
1831-32	1	\$1.00
1830-31	1	\$1.00
1829-30	1	\$1.00
1828-29	1	\$1.00
1827-28	1	\$1.00
1826-27	1	\$1.00
1825-26	1	\$1.00
1824-25	1	\$1.00
1823-24	1	\$1.00
1822-23	1	\$1.00
1821-22	1	\$1.00
1820-21	1	\$1.00
1819-20	1	\$1.00
1818-19	1	\$1.00
1817-18	1	\$1.00
1816-17	1	\$1.00
1815-16	1	\$1.00
1814-15	1	\$1.00
1813-14	1	\$1.00
1812-13	1	\$1.00
1811-12	1	\$1.00
1810-11	1	\$1.00
1809-10	1	\$1.00
1808-09	1	\$1.00
1807-08	1	\$1.00
1806-07	1	\$1.00
1805-06	1	\$1.00
1804-05	1	\$1.00
1803-04	1	\$1.00
1802-03	1	\$1.00
1801-02	1	\$1.00
1800-01	1	\$1.00
1799-00	1	\$1.00
1798-99	1	\$1.00
1797-98	1	\$1.00
1796-97	1	\$1.00
1795-96	1	\$1.00
1794-95	1	\$1.00
1793-94	1	\$1.00
1792-93	1	\$1.00
1791-92	1	\$1.00
1790-91	1	\$1.00
1789-90	1	\$1.00
1788-89	1	\$1.00
1787-88	1	\$1.00
1786-87	1	\$1.00
1785-86	1	\$1.00
1784-85	1	\$1.00
1783-84	1	\$1.00
1782-83	1	\$1.00
1781-82	1	\$1.00
1780-81	1	\$1.00
1779-80	1	\$1.00
1778-79	1	\$1.00
1777-78	1	\$1.00
1776-77	1	\$1.00
1775-76	1	\$1.00
1774-75	1	\$1.00
1773-74	1	\$1.00
1772-73	1	\$1.00
1771-72	1	\$1.00
1770-71	1	\$1.00
1769-70	1	\$1.00
1768-69	1	\$1.00
1767-68	1	\$1.00
1766-67	1	\$1.00
1765-66	1	\$1.00
1764-65	1	\$1.00
1763-64	1	\$1.00
1762-63	1	\$1.00
1761-62	1	\$1.00
1760-61	1	\$1.00
1759-60	1	\$1.00
1758-59	1	\$1.00
1757-58	1	\$1.00
1756-57	1	\$1.00
1755-56	1	\$1.00
1754-55	1	\$1.00
1753-54	1	\$1.00
1752-53	1	\$1.00
1751-52	1	\$1.00
1750-51	1	\$1.00
1749-50	1	\$1.00
1748-49	1	\$1.00
1747-48	1	\$1.00
1746-47	1	\$1.00
1745-46	1	\$1.00
1744-45	1	\$1.00
1743-44	1	\$1.00
1742-43	1	\$1.00
1741-42	1	\$1.00
1740-41	1	\$1.00
1739-40	1	\$1.00
1738-39	1	\$1.00
1737-38	1	\$1.00
1736-37	1	\$1.00
1735-36	1	\$1.00
1734-35	1	\$1.00
1733-34	1	\$1.00
1732-33	1	\$1.00
1731-32	1	\$1.00
1730-31	1	\$1.00
1729-30	1	\$1.00
1728-29	1	\$1.00
1727-28	1	\$1.00
1726-27	1	\$1.00
1725-26	1	\$1.00
1724-25	1	\$1.00
1723-24	1	\$1.00
1722-23	1	\$1.00
1721-22	1	\$1.00
1720-21	1	\$1.00
1719-20	1	\$1.00
1718-19	1	\$1.00
1717-18	1	\$1.00
1716-17	1	\$1.00
1715-16	1	\$1.00
1714-15	1	\$1.00
1713-14	1	\$1.00
1712-13	1	\$1.00
1711-12	1	\$1.00
1710-11	1	\$1.00
1709-10	1	\$1.00
1708-09	1	\$1.00
1707-08	1	\$1.00
1706-07	1	\$1.00
1705-06	1	\$1.00
1704-05	1	\$1.00
1703-04	1	\$1.00
1702-03	1	\$1.00
1701-02	1	\$1.00
1700-01	1	\$1.00
1699-00	1	\$1.00
1698-99	1	\$1.00
1697-98	1	\$1.00
1696-97	1	\$1.00
1695-96	1	\$1.00
1694-95	1	\$1.00
1693-94	1	\$1.00
1692-93	1	\$1.00
1691-92	1	\$1.00
1690-91	1	\$1.00
1689-90	1	\$1.00
1688-89	1	\$1.00
1687-88	1	\$1.00
1686-87	1	\$1.00
1685-86	1	\$1.00
1684-85	1	\$1.00
1683-84	1	\$1.00
1682-83	1	\$1.00
1681-82	1	\$1.00
1680-81	1	\$1.00
1679-80	1	\$1.00
1678-79	1	\$1.00
1677-78	1	\$1.00
1676-77	1	\$1.00
1675-76	1	\$1.00
1674-75	1	\$1.00
1673-74	1	\$1.00
1672-73	1	\$1.00
1671-72	1	\$1.00
1670-71	1	\$1.00
1669-70	1	\$1.00
1668-69	1	\$1.00
1667-68	1	\$1.00
1666-67	1	\$1.00
1665-66	1	\$1.00
1664-65	1	\$1.00
1663-64	1	\$1.00
1662-63	1	\$1.00
1661-62	1	\$1.00
1660-61	1	\$1.00
1659-60	1	\$1.00
1658-59	1	\$1.00
1657-58	1	\$1.00
1656-57	1	\$1.00
1655-56	1	\$1.00
1654-55	1	\$1.00
1653-54	1	\$1.00
1652-53	1	\$1.00
1651-52	1	\$1.00
1650-51	1	\$1.00
1649-50	1	\$1.00
1648-49	1	\$1.00
1647-48	1	\$1.00
1646-47	1	\$1.00
1645-46	1	\$1.00
1644-45	1	\$1.00
1643-44	1	\$1.00
1642-43	1	\$1.00
1641-42	1	\$1.00
1640-41	1	\$1.00
1639-40	1	\$1.00
1638-39	1	\$1.00
1637-38	1	\$1.00
1636-37	1	\$1.00
1635-36	1	\$1.00
1634-35	1	\$1.00
1633-34	1	\$1.00
1632-33	1	\$1.00
1631-32	1	\$1.00
1630-31	1	\$1.00
1629-30	1	\$1.00
1628-29	1	\$1.00
1627-28	1	\$1.00
1626-27	1	\$1.00
1625-26	1	\$1.00
1624-25	1	\$1.00
1623-24	1	\$1.00
1622-23	1	\$1.00
1621-22	1	\$1.00
1620-21	1	\$1.00
1619-20	1	\$1.00
1618-19	1	\$1.00
1617-18	1	\$1.00
1616-17	1	\$1.00
1615-16	1	\$1.00
1614-15	1	\$1.00
1613-14	1	\$1.00
1612-13	1	\$1.00
1611-12	1	\$1.00
1610-11	1	\$1.00
1609-10	1	\$1.00
1608-09	1	\$1.00
1607-08	1	\$1.00
1606-07	1	\$1.00
1605-06	1	\$1.00
1604-05	1	\$1.00
1603-04	1	\$1.00
1602-03	1	\$1.00
1601-02	1	\$1.00
1600-01	1	\$1.00
1599-00	1	\$1.00
1598-99	1	\$1.00
1597-98	1	\$1.00
1596-97	1	\$1.00
1595-96	1	\$1.00
1594-95	1	\$1.00
1593-94	1	\$1.00
1592-93	1	\$1.00
1591-92	1	\$1.00
1590-91	1	\$1.00
1589-90	1	\$1.00
1588-89	1	\$1.00
1587-88	1	\$1.00
1586-87	1	\$1.00



## ANNEXE II

### Articles étudiés

#### « Modernités », 13 juillet 1906

Dans son étude sur Crémazie, M. Fernand Rinfret dit une chose très vraie en indiquant les causes qui retardent l'avancement de la littérature canadienne : « C'est nous, c'est la morale exagérée qui tue l'art ».

Il n'est peut-être pas le premier qui s'en soit aperçu, mais il possède ce grand mérite, sur bien d'autres, d'avoir eu le courage de le dire au public.

Une dame m'avouait dernièrement qu'elle avait essayé de lire un roman canadien, qu'on me permettra de ne pas nommer ici, et que, malgré sa bonne volonté, elle n'avait pu pousser le sacrifice jusqu'au bout.

Parce qu'un jour j'eus le courage d'absorber ce vilain plat littéraire, jusqu'au dernier morceau, je trouvai que cette dame avait agi bien sagement.

Je lui dis :

« Ne croyez-vous pas, madame, qu'il y aurait cependant d'intéressantes études de mœurs canadiennes à faire en ce pays, offrant d'autant plus de ressources au peintre et à l'écrivain que, jusqu'ici, on a peu songé à tirer parti des sujets qu'il présente à l'observation et à l'art ?

- Mais personne n'osera se risquer dans une entreprise aussi dangereuse ?

- Pourquoi pas ?

- Parce qu'ici on n'est pas habitué à nommer les choses par leur nom, à regarder la Vérité autrement qu'en robe montante.

- Et vous croyez.....?

- Que si vous la déshabillez un peu, tout de suite on crierait au scandale.

- On n'a qu'à laisser les imbéciles crier.

- C'est facile à dire. Mais si l'opinion vous condamne comme un criminel, si on vous jette la pierre partout où vous allez, ça n'est pas amusant ?

- C'est peut-être encore plus amusant que de lire ces romans dans lesquels les héros se trémoussent pour avaler des âmes trop grandes, si grandes que le corps humain ne peut contenir ; tandis que les héroïnes aiment d'un amour qui plane à trois cent millions de lieues

de la terre. On espère jusqu'à la fin que tout cela va changer. Mais le livre se ferme en nous laissant la désagréable impression que l'on sort d'un rêve insensé qui ne conclut pas.

- Vous avez raison. »

C'est cela la morale exagérée qu'on devrait plutôt nommer sottise pour les uns, hypocrisie pour les autres.

« Modernités », 28 septembre 1906

Je rencontraï, l'autre jour, un de ces modernes écumeurs d'élections que l'on trouve partout, en temps de lutte électorale, où il y a « la goutte à boire ». Cet homme important me dit :

- Mon cher monsieur, la valeur du candidat n'est rien en élection, c'est la cabale qui fait tout.

Si vous voulez bien me le permettre, braves électeurs, nous allons examiner jusqu'à quel point ce cuisinier de la gibelotte électorale a raison, en même temps pourquoi les citoyens de ce pays ne font pas toujours un bon usage de leur droit de vote.

Avant d'entrer dans le vif de la question entendons-nous.

Il y a trois catégories d'électeurs :

La crapule qui se vend.

L'électeur qui, inconscient de l'importance de son acte, se laisse facilement circonvenir par des flatteries ou des promesses.

L'honnête homme qui, en déposant son bulletin dans l'urne électorale, appuie le candidat qu'il croit être celui qui rendra le plus de services à son pays.

Il est bien inutile de chercher une épithète pour qualifier ceux de la première catégorie, tout le monde l'a sur les lèvres.

Quant à la deuxième catégorie, elle a sa source dans l'ignorance des devoirs de l'électeur en pays démocratique.

Ceux de la troisième catégorie, qui constituent le groupe de vrais citoyens, parce qu'ils ont conscience des responsabilités qui leur incombent, sont les moins nombreux.

Il avait donc un peu raison, cet individu qui m'assurait l'autre jour que la cabale, autrement dit « l'organisation » jouait le grand rôle dans une lutte électorale.

Par ce mot « organisation » en langue politique, on entend l'argent, le whisky, les fausses représentations, les calomnies perfides, les promesses qu'on n'a pas l'intention de tenir.



Un politicien qui fut ministre, a résumé tout cela dans une maxime qui passera à la postérité :

« Les élections ne se font pas avec des prières. »

Je dois dire un mot en passant du candidat « populacier » qui est toujours un adversaire dangereux pour celui que l'éducation et la dignité empêchent de passer son temps à distribuer des poignées de main et à faire d'inutiles courbettes. C'est encore une façon de cabale qui n'a rien de noble et ne prouve nullement la valeur de celui qui s'y livre.

De tout ce qui précède on doit déduire que l'éducation politique de notre peuple a été fort négligée et qu'il est temps d'y remédier.

Chez une nation dont la prospérité et le bonheur sont placés entre les mains des représentants du peuple, il est de première nécessité d'apprendre à l'enfant, dès son âge le plus tendre, quels sont les devoirs qu'il aura à remplir plus tard envers son pays en sa qualité d'électeur.

C'est à l'école qu'on doit lui enseigner cela, mieux encore que dans la famille.

Jusqu'à aujourd'hui il n'a jamais été question de ces choses dans nos écoles.

On laisse ignorer à l'enfant sous quel régime politique nous vivons, ce que c'est qu'un gouvernement constitutionnel, ce que c'est qu'un ministre, qu'un député représentant du peuple souverain, et jusqu'à quel point son vote pourra influencer plus tard sur les destinées de son pays.

Avec notre mode de gouvernement, un simple électeur peut se trouver dans le cas d'imposer son choix à la nation, tout comme le plus autocrate des monarques. Et voici comment : supposons, par exemple, qu'un ministère ne tienne le pouvoir que par une seule voix après les élections générales, et que dans un comté un député ministériel ait également eu la majorité par une voix.

Cela sera donc le dernier électeur qui aura enregistré son vote en faveur de ce député qui aura décidé du sort du gouvernement.

Pour que cet enseignement rencontre le but poursuivi, il faut que le maître se garde bien d'inculquer le moindre esprit de parti à ses élèves. Ce sont les hommes qui font les partis. Il se bornera donc à leur indiquer quelles sont les qualités requises pour avoir le droit d'aspirer à l'honneur de la députation.

Voilà l'œuvre patriotique à accomplir. C'est en formant ainsi les générations nouvelles qu'on assurera l'avenir de la patrie.

On a raison de s'étonner que nos hommes politiques n'y aient pas encore songé.

On parle de réformes éducationnelles, mais on omet cette question d'importance capitale, qui devrait être la première inscrite au programme. On nous fait de beaux discours de « St-Jean

Baptiste », remplis de phrases ronflantes et de mots sonores, mais tous ces phraseurs négligent d'aborder ce sujet.

Pourtant nos mœurs politiques auraient besoin d'être épurées.

Dans l'état actuel des choses notre avenir national est à la merci d'intrigants qui trompent la bonne foi du peuple et nous vivons dans un triste temps.

Je ne parle pas ici de partis politiques, car il y a dans tous les partis des hommes qui ont escamoté leur mandat et qui sont indignes de la confiance qu'on leur a témoignée en les envoyant siéger au conseil de la nation.

Vienne l'heure grave qui décide des destinées d'un peuple, pourrons-nous compter sur une semblable députation, pourrons-nous nous appuyer sur elle en toute confiance et nous soumettre aveuglément à sa décision ?

Il serait difficile de l'affirmer, parce que ces hommes élus pour la plupart, par la fraude et par l'intrigue, ne sauraient représenter le sentiment de la nation.

Autrefois l'honneur et la loyauté en politique n'étaient pas en vain mots.

Mais les temps sont changés.

L'esprit de parti qui tend de plus en plus à disparaître était moins redoutable que le mercantilisme politique qui s'implante chaque jour davantage dans nos mœurs.

Citoyens du Canada, exigez qu'on élève vos fils dans le respect de leurs droits d'électeurs en leur enseignant en même temps comment ils devront exercer ces droits si, en hommes de cœur, ils aiment leur terre natale dans laquelle ils se coucheront un jour aux côtés de ceux qui sont morts en leur léguant un passé sans tache.

Quand la génération nouvelle aura grandi ainsi éduquée, on ne verra plus au Parlement des hommes ayant acheté leur mandat ou l'ayant obtenu par la cabale. Alors tous les comtés enverront pour les représenter à la chambre, des députés honnêtes, éclairés, loyaux, quand même ils n'auraient jamais perdu leur temps à distribuer des coups de chapeau, des poignées de main et à assister, tout de noir vêtu, aux enterrements d'un bout à l'autre de l'année.

« Modernités », 4 octobre 1907

Je viens de recevoir une poésie et deux petits poèmes en prose, de deux jeunes filles et d'un jeune homme qui veulent s'illustrer dans la littérature.

Je ne m'attarderai pas à considérer la valeur de ces trois productions littéraires qui dénotent quelques talents, malgré les phrases entortillées et les vers boiteux.

Ces trois correspondants me trouvent bien heureux de pouvoir écrire dans les journaux. C'est un bonheur que je leur céderais à bon marché.

Le jeune homme m'avoue son espoir secret de devenir journaliste et me demande si je ne pourrais pas lui aider à réaliser ce beau projet.

Je me garderai bien de lui rendre un aussi mauvais service.

D'ailleurs, s'il veut absolument embrasser cette carrière (Il ferait bien mieux d'embrasser sa petite cousine), pour peu qu'il ait de la bonne volonté, beaucoup d'endurance au travail, de la souplesse pour se plier à toutes les besognes, le désintéressement des biens de ce monde, il n'a qu'à se faire recommander par son député dans un journal de son parti et ça marchera tout seul.

On a toujours besoin de jeunes gens sans expérience qui travaillent pour la gloire et un morceau de pain dans les grands journaux.

Il croit, sans doute, le naïf jeune homme, qu'on va lui permettre tout de suite de faire usage de sa raison, d'exprimer ce qu'il a dans le cœur.

Il ne se doute pas qu'on va en faire tout simplement une machine à fabriquer de la copie.

Il ne sait pas, qu'on lui indiquera d'avance ce qu'il devra dire, et ce qu'il devra ignorer. À ce métier, il passera ses belles années, il épuisera l'enthousiasme de son âme, les forces de son cerveau ; et après avoir bien travaillé pour autrui, pour celui-ci qui deviendra ministre, pour celui-là qui aura fait fortune, vidé, vanné, abruti, inutile, on le rejettera comme une vieille machine usée, ou, par pitié, on lui donnera un emploi de garçon de bureau ou de facteur des postes qui l'empêchera de mendier au coin d'une rue.

Il n'aura pas eu le temps ni les moyens de se marier. Les autres, ses camarades d'enfance, auront une compagne charmante, des enfants, goûteront les douceurs du foyer : lui, sera seul, ignoré, oublié.

À moins qu'il ne soit exceptionnellement doué et que la chance le favorise de façon imprévue, voilà l'avenir qui l'attend.

S'il a du génie et s'il fait une œuvre qui le place en évidence, il lui faudra une énergie presque surhumaine, un courage à toute épreuve, pour se défendre contre les envieux, les sots et les lâches.

S'il s'élève au-dessus des préjugés, s'il blesse les opinions des esprits étroits, s'il déshabille la Vérité, s'il lui enlève son masque et déchire son manteau, pour la montrer dans toute sa splendeur nue aux regards de la foule, on l'accablera d'injures, on le traitera de misérable, de bandit, de corrupteur des bonnes mœurs, à moins que l'on répète hypocritement en le montrant du doigt, ce refrain de la chanson :

« Mon bon monsieur, pardonnez-lui,

Car il ne sait pas ce qu'il dit :

C'est un gâs qu'a perdu l'esprit! »

On lui rendra peut-être justice un jour, il deviendra célèbre. Mais cette célébrité il l'aura payée bien cher.

Il est beaucoup plus facile de suivre la foule, de vivre de la vie de tout le monde, sans éclat, en faisant prospérer ses petites affaires, en arrondissant son bien peu à peu, pour finir ses jours dans une honnête aisance, entouré de l'affection des siens et honoré de l'estime publique.

Quant aux jeunes filles qui m'ont fait apprécier la beauté de leur style en même temps que la candeur de leur âme, je ne crois pas le danger aussi imminent pour elles. Leur désir de devenir des femmes de lettres naquit, j'ose l'espérer, de leur désœuvrement. Quand un beau jeune homme viendra leur dire bien tendrement : « Je vous aime », le roman qu'elles avaient l'intention d'écrire, elles préféreront le vivre. Et elles auront bien raison.

L'Amour ne fait pas de grandes phrases, il possède un langage beaucoup plus simple qui ne va pas à l'imprimerie, mais se grave dans le cœur avec le poinçon de la tendresse pour que l'être aimé y lise comme dans un livre ouvert.

L'on s'épouse, l'enfant naît, et avec l'enfant l'œuvre est achevée. On en recommence une autre.

La femme, encore plus que l'homme doit redouter la carrière des lettres où il est si difficile de faire son chemin, où tant de malheureux après avoir souffert toutes les tortures morales et les misères physiques, meurent en route, tandis que les rares survivants arrivent péniblement au but, éclopés, meurtris, souvent bien tard pour jouir d'un bonheur si chèrement acquis.





## ANNEXE IV

Échange entre Paul Mirot et Jacques Vaillant  
 Arsène Bessette, *Le débutant*, op. cit., p. 256-257

Jacques Vaillant, lui, n'avait pas une grande confiance dans l'accueil que le public, en général, ferait au roman qui venait de le charmer. Il s'exprima avec la plus grande franchise :

- Mon cher Paul, je voudrais avoir écrit ton livre et je n'hésiterais pas un seul instant à le publier. Mais il est bon que tu saches à quoi tu t'exposes. Au lendemain de sa publication, il te faudra d'abord déguerpir de *L'Éteignoir*. Tu connais aussi bien que moi l'esprit de ce journal qui en est rendu à se servir de périphrases d'une demi-colonne pour éviter un mot de cinq ou six lettres. Du reste, *Le Populiste* est, pour le moins, aussi convenable. Tous les journaux vont te traiter comme le dernier des misérables, à quelques exceptions près. Et je ne parle pas, bien entendu, de *La Fleur de Lys*. Ça, c'est le bouquet.

- Mais je ne dis que la vérité.

- C'est beaucoup trop. Puis ton livre sort de l'ordinaire, c'est un genre nouveau, donc il est mauvais. Et constatation aggravante, on y découvre du talent, même de l'esprit. Pour écrire un livre qui soit digne d'être catalogué parmi les chefs-d'œuvre de notre littérature nationale, il faut faire le niais quand on ne l'est pas, et se montrer autant que possible plus bête qu'un autre. Ton héroïne est trop humaine pour ne pas être suspecte. Si tu veux qu'elle soit bien accueillie, donne-lui des vertus célestes. Puis, donne comme époux à cette vierge ignorante des choses de ce monde, un beau jeune homme sage et candide qui a bravé mille morts afin de la conquérir. N'oublie pas de leur faire élever ensuite de nombreux enfants, au moins deux ou trois douzaines, dans la pratique de toutes les vertus, et le respect des vieilles traditions. Ce sera une histoire banale, mais à la portée de toutes les intelligences, n'éveillant les scrupules et ne froissant les préjugés de personne, par conséquent, indifférente à tout le monde. Les petites filles la liront sans danger, les vieilles femmes romanesques en parcourront les chapitres après avoir récité leur chapelet, et les autres en useront pour vaincre l'insomnie. Peut-être aussi que, suprême récompense de l'écrivain chaste, doux et humble de cœur, on donnera ce livre en prix dans les écoles aux élèves les plus méritants.

Discours de mademoiselle Franjeu sur la littérature nationale  
 Arsène Bessette, *Le débutant*, op. cit., p. 258-260

Votre littérature nationale, mais elle n'existe pas, si je fais exception de quelques rares œuvres d'écrivains et de poète de votre pays qui ont célébré les héros de la Nouvelle-France et les patriotes de mil huit cent trente-sept. Tous les livres qu'on m'a signalés – je ne parle, bien entendu, que des romans – ne m'ont rien appris d'intéressant, d'inédit; sur le Canada et les Canadiens. Vos romanciers n'ont fait qu'esquisser des idylles plus ou moins invraisemblables, n'ayant pas même le mérite de l'originalité. On a beaucoup imité le vieux

roman français, quelquefois avec talent, ce qui démontre qu'on aurait pu faire mieux. Les personnages de ces romans n'ont rien de particulier qui les caractérise et on ne découvre un peu de couleur locale que dans les descriptions de paysages et quelques épisodes de la vie canadienne. Il serait bien inutile de chercher des documents humains dans ces livres saturés de mysticisme et des propres à exercer une influence déprimante sur le lecteur et surtout à fausser l'esprit des jeunes filles.

[...]

Quant à vos écrivains, je me garderai de les juger trop sévèrement, car ceux qui ont des idées et de la valeur ne peuvent donner la mesure de leur talent. La plupart d'entre eux ont fait la dure expérience du journalisme et appris qu'il faut dissimuler sa pensée, écrire souvent à l'encontre de ses opinions pour gagner sa misérable pitance et vivre en paix. Combien de jeunes gens de talent, à McGill, sont venus me parler de leurs projets de réforme littéraire, qu'ils n'ont jamais osé mettre à exécution. Il y a tant de choses à considérer avant de se lancer dans une telle entreprise : la nécessité de se créer une carrière autre que celle des lettres qui ne paye pas, les susceptibilités de la famille à ménager, de précieuses relations sociales à conserver dans le monde bourgeois et bien pensant. Et dans tous les arts c'est la même chose. N'est-ce pas, Lajoie ?

[...]

L'art doit être libre. Où il n'y a pas de liberté, il n'y a pas d'art. Croyez-vous que les artistes qui ont exécuté les admirables sculptures des cathédrales au Moyen Âge, en France, auraient créé ces œuvres impérissables si on avait mis un frein à leur imagination fantaisiste et hardie ? Ils ont ciselé dans la pierre la chronique journalière de leur époque sans se soucier du qu'en-dira-t-on. Michel-Ange a fait de même et ses peintures ont bravé la critique des siècles. Et Rabelais, et Brantôme, dans leurs histoires de *haulte graisse*, n'ont pas craint, eux, ces maîtres de la langue et de la réconfortante gaieté gauloise, de raconter les valeureuse *chevaulchées* des nobles seigneurs avec leurs *haquenées*, les ripailles pantagruéliques auxquelles se livraient leurs contemporains. En France, malgré les fortunes diverses par lesquelles la patrie a passé, malgré les changements de régime, les révolutions, les transformations des conditions économiques et sociales du peuple, tantôt opprimé et tantôt souverain, les écrivains et les artistes ont toujours conservé avec un soin jaloux leur indépendance. Les sénateurs Bérenger de tous les temps, essayant de contrecarrer les manifestations de cette liberté nécessaire au génie créateur des chefs-d'œuvre, n'ont réussi qu'à se rendre ridicules.

## ANNEXE V

Présentation et discours de Marcel Lebon  
 Arsène Bessette, *Le débutant*, op. cit., p. 73-78

Ce matin-là, Marcel Lebon n'était pas content, et quand il était de mauvaise humeur il ne faisait pas bon d'aller frapper à son cabinet de travail. Non pas que ce fût un méchant homme que le directeur du *Populiste*, au contraire, on le savait obligeant et aimable à ses heures pour ses subordonnés. Mais les tracasseries du métier le mettaient souvent hors de lui-même, et dans ces moments de crise il fallait le laisser tranquille. La veille au soir, au Club Canadien, le ministre Troussebelle, revenant de Québec, l'avait blâmé, devant ses amis, à propos de son article sur les amendements à la loi électorale. Il connaissait pourtant, de longue date, la tyrannie des hommes politiques influents, puisque par sa soumission aux chefs de son parti, par sa plume mise au service du gouvernement au pouvoir, qu'il défendait, du reste, avec beaucoup de talent, il en était arrivé, après des années d'obscur labeur et de misère, à occuper une situation en évidence dans le journalisme montréalais, avec des appointements qui lui permettaient de jouir enfin de la vie élégante et mondaine. Mais, plus il se sentait utile et bien en vue, plus il devenait sensible à la critique. C'est pourquoi il lui eût été agréable de traiter l'honorable Troussebelle de vieux fumiste, au lieu d'avaler, en dissimulant une grimace, la pilule amère qu'il lui avait apportée du conseil des ministres provinciaux. S'il résista à la tentation, c'est qu'il redoutait une disgrâce qui l'eût rejeté dans l'ombre d'où il avait eu tant de mal à sortir. Il savait, par expérience, qu'il existe en ce pays deux puissances redoutables contre lesquelles il est bien difficile de regimber, étant donné la fausse éducation du peuple en matière de justice et de liberté : le fanatisme politique et le préjugé religieux.

[...]

- [...] ... mais, parlons de vous. Vous voulez absolument faire du journalisme ?

- C'est mon plus grand désir, monsieur.

- Eh bien ! vous avez tort.

- C'est si beau, renseigner le public !

- Le public, on l'exploite au profit des autres, de ceux qui ont intérêt à le tromper.

- Cependant, monsieur le député Vaillant...

- Oui, je sais. Monsieur le député Vaillant peut être de bonne foi, il n'a jamais fait de journalisme, lui, il ne connaît pas les dessous de notre métier. Il est mandataire du peuple, par conséquent esclave de l'opinion, mais son esclavage vaut encore mieux que le nôtre. Dans sa lettre, il me parle de vous, de votre oncle Batèche, un de ses fidèles partisans de la paroisse de Mamelmont, la paroisse la plus libérale du comté de Bellemarie. Vous avez du talent, c'est tout naturel qu'il vous pousse dans les journaux, votre reconnaissance pourra lui être utile un jour ou l'autre. Moi, je vous parle en homme d'expérience et avec le plus parfait

désintéressement. Vous arrivez de la campagne, vous ne savez pas ce que c'est que la vie fiévreuse et ingrate qui vous attend ici. Quand je suis entré à ce journal, j'étais jeune comme vous, le cœur débordant d'enthousiasme, comme vous, je me voyais déjà sacré grand homme, dominant l'univers, en livrant ma pensée à la vénération des foules. Il y a vingt ans que je suis dans le journalisme et il ne m'a pas encore été permis de dire ce que je pense. J'écris pour Troussebelle, j'écris pour Vaillant, j'écris pour Boisseac, qui me paie de plantureux dîners au Club Canadien, ou ailleurs, et s'imagine, l'imbécile, que cela fait mon bonheur ; j'écris même pour des petites dames qui ont leurs influences et en profitent pour venir me montrer leur... état d'âme. J'avoue que c'est quelquefois le côté le plus intéressant du métier. Pour moi-même, je n'ai jamais rien écrit ; mes convictions, je les cache précieusement ; la Vérité, je l'entortille n'importe comment avec ce qu'on me donne ; je blanchis les noirs et je noircis les blancs, sur commande.

- Pas possible !

- Ça vous étonne, jeune homme, et pourtant vous ne connaissez encore rien des petites misères du métier. Je vous réserve le plaisir d'en faire vous-même la découverte, si vous persévérez dans votre résolution. J'ajouterai seulement, pour refroidir tant soit peu votre bel enthousiasme, que nos grands journaux ne sont pas faits pour instruire le peuple par la libre discussion des questions politiques, scientifiques, sociales ou autres, en un mot de tout ce qui peut éclairer les masses ignorantes et crédules. Qu'est-ce que ça peut bien faire aux actionnaires du *Populiste* et à ceux dont ils ont l'appui intéressé, que le public s'instruise, que la société s'améliore par la science et la raison ? Ce sont leurs intérêts qu'ils ont sans cesse en vie. Le journal ne critique que ce qui peut être nuisible au parti qu'il défend ou aux recettes qu'il encaisse. Quant à la louange, elle se vend à tant la ligne pour les obscurs, pour les annonceurs ; tandis que les puissants du jour paient en faveurs et protections, les pouvoirs tyranniques, en intimidation et menaces. Et du directeur jusqu'au dernier des reporters, le rouage fonctionne sous la même impulsion. Moi, je suis la grande roue et rien de plus. Mon talent, j'en fais un bel usage ; je couvre de fleurs de rhétorique le premier idiot à qui il est utile de faire la cour ; je défends, avec égale souplesse, les bonnes et les mauvaises causes. Je suis dans la forme, le fond m'est étranger.

- Alors, vous me conseillez de faire autre chose ?

- Autre chose ! n'importe quoi ! [...] Et je me demande parfois [...] s'il n'est pas moins inhumain de leur écorcher la figure avec un rasoir que de leur imposer la lecture de journaux destinés à les tromper et à fausser leur jugement.

- Tout ce que vous dites là me paraît si étrange que je ne sais vraiment que faire.

- Prenez le train et retournez à la campagne. [...] Ici, c'est l'esclavage ; là-bas, c'est la liberté. À vous de choisir.

## BIBLIOGRAPHIE

### Corpus littéraire : Œuvres à l'étude

Bessette, Arsène. « Modernités / Modern style ». *Le Canada français*, St-Jean-Richelieu, 22 juin 1906, p.2.

\_\_\_\_\_. « Modernités / Modern style ». *Le Canada français*, St-Jean-Richelieu, 13 juillet 1906, p.2.

\_\_\_\_\_. « Modernités / Modern style ». *Le Canada français*, St-Jean-Richelieu, 28 septembre 1906, p.2.

\_\_\_\_\_. « Modernités ». *Le Canada français*, St-Jean-Richelieu, 4 octobre 1907, p. 2.

\_\_\_\_\_. « Modernités ». *Le Canada français*, St-Jean-Richelieu, 16 juillet 1909, p. 2.

\_\_\_\_\_. *Le débutant*. Montréal : Bibliothèque québécoise, 1996 [1914] 312 p.

### Corpus littéraire

Anonyme. « Notes littéraires », *La Vérité*, Notre-Dame de Québec, 4 avril 1908.

\_\_\_\_\_. « Notes littéraires », *La Vérité*, Notre-Dame de Québec, 27 juin 1908.

Bessette, Arsène. « Jean Rémy ». *Le Canada Français*, 28 juin 1901, p. 2.

\_\_\_\_\_. « Les pantins ». *Le Canada français*, St-Jean-Richelieu, 2 novembre 1906, p.2.

\_\_\_\_\_. « Les pantins ». *Le Canada français*, St-Jean-Richelieu, 9 novembre 1906, p.2.

\_\_\_\_\_. « Modernités / Modern style ». *Le Canada français*, St-Jean-Richelieu, 22 juin 1906 au 16 juillet 1909.



\_\_\_\_\_. « Modernités ». In *La chanson du passant : études littéraires*, Montréal : J.-G. Yon éditeur ; Québec : Mlle A.-C. Dugal Librairie Belvédère, 1916, 72 p.

Lemieux, A.-J. *La loge « l'Émancipation »*. Édition Privée, 1910, 32 p

Rémuna, Jean [Arsène Bessette]. « Un rêve », *Le Canada français*, 29 juin 1900, p. 2.

\_\_\_\_\_. « Le treize décembre », *Le Canada français*, 14 décembre 1901, p. 2.

### **Corpus théorique sur Arsène Bessette**

Andrès, Bernard. « À l'aube d'un renouveau romanesque : *Le débutant* d'Arsène Bessette ». *Voix et images*, vol. 3, no 2, 1977, p. 322-325.

Boivin, Aurélien. « Arsène Bessette », *Dictionnaire biographique du Canada en ligne*.

Dionne, René. « Un maillon de la chaîne : *Le débutant* d'Arsène Bessette », *Lettres québécoises : la revue d'actualité littéraire*, no 6, 1977, p. 24-31.

Ducrocq-Poirier, Madeleine. « *Le débutant* et son auteur » In Arsène Bessette, *Le débutant*, Montréal : Bibliothèque québécoise, 1996 [1914] p. 7-36.

\_\_\_\_\_. *Le roman canadien de langue française de 1860 à 1958*. Paris : Nizet, 1978, 908 p.

Saint-Pierre, Normand. *La censure du roman Le débutant d'Arsène Bessette : le texte et l'institution*. Mémoire de maîtrise. Montréal ; Université du Québec à Montréal, 1985, 242 p.

### **Corpus théorique sur le discours polémique et pamphlétaire**

Amossy Ruth. *L'argumentation dans le discours*, Paris : Armand Colin, 2010, 256 p.

Amossy, Ruth et Anne Herschberg Pierrot. *Stéréotypes et clichés. Langue, discours, société*, Paris : Nathan, 1997, 128 p.

Andrès, Bernard. « Essai de typologie du discours pamphlétaire québécois », *Voix et images*, vol. 1, n° 3, 1976, p. 417-431.

\_\_\_\_\_. « Pour une grammaire de l'énonciation pamphlétaire », *Études littéraires*, vol. 11, n° 2, 1978, p. 351-372.

Angenot, Marc. *La parole pamphlétaire : typologie des discours modernes*. Paris : Payot, 1995, 425 p.

\_\_\_\_\_. « La parole pamphlétaire », *Études littéraires*, vol. 11, no. 2, 1978, p. 255-264.

Avril, Yves. « Le pamphlet : essai de définition et analyse de quelques-uns de ses procédés », *Études littéraires*, vol. 11, no 2, 1978, p. 265-281.

Berger, Marc. « Une caractérisation praxéologique du désaccord polémique : ce que s'informer dans les médias veut dire ». *Semen*, no 31, 2011, p. 61-80.

Berthiaume, Pierre. « Les « Rouges » au XIXe siècle : lecture des pamphlets de Louis-Antoine Dessaulles », *Études littéraires*, vol. 11, n° 2, 1978, p. 333-349.

Bonenfant, Joseph. « La force illocutionnaire dans la situation de discours pamphlétaire », *Études littéraires*, vol. 11, n° 2, 1978, p. 299-312.

Garand, Dominique. *La griffe du polémique : le conflit entre les régionalistes et les exotiques*, Montréal : L'Hexagone, 1989, 235 p.

\_\_\_\_\_. « Proposition méthodologique pour l'étude du polémique », in Annette Hayward et Dominique Garand (dir.), *États du polémique*, Québec : Nota Bene, 1998, 326 p.

Gelas, Nadine. « Étude de quelques emplois du mot « polémique » », in, Catherine Kerbat-Orecchinoni, *Le discours polémique*, Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 1980, 326 p.

Kerbat-Orecchinoni, Catherine. *Le discours polémique*, Lyon : Presses universitaires de Lyon, 1980, 153 p.

### Corpus théorique et historique

Bélanger, Réal. « Le libéralisme de Wilfrid Laurier ; évolution et contenu (1841-1919) » In Yvan Lamonde (dir.) *Combats libéraux au tournant du XX<sup>e</sup> siècle*, Montréal : Fides, 1995, 285 p.

Belleau, André. *Le romancier fictif : essai sur la représentation de l'écrivain dans le roman québécois*, Montréal : Presses de l'Université du Québec, 1980, 155 p.

Chartier, Lise. *Mesurer l'insaisissable : méthode d'analyse du discours de presse*. Sainte-Foy : Presse de l'Université du Québec, 2003, 263 p.

Durand, Marc. *Histoire du Québec*. Paris : Éditions Imago. 2002, 236 p.

Hébert, Pierre. *Censure et littérature au Québec : le livre crucifié 1625-1919*. Montréal : Fides, 1997, 290 p.

\_\_\_\_\_. « L'homme derrière la vitre : pseudonymie et transgression chez Eugène Seers/Louis Dantin », *Voix et Images*, vol. 30, n° 1, (88) 2004, p.81-92.

Hébert, Pierre, Yves Lever et Kenneth Landry (dir.). *Dictionnaire de la censure au Québec. Littérature et cinéma*. Montréal : Fides, 2006, 720 p.

Kattan, Naïm. « Littérature et idéologie ». *Études littéraires*, vol. 6, no. 3, 1973, p. 339-344.

Lamonde, Yvan (dir.). *Combats libéraux au tournant du XX<sup>e</sup> siècle*, Montréal : Fides, 1995, 285 p.

\_\_\_\_\_. *Histoire sociale des idées au Québec, Tome II (1896-1929)*, Montréal : Fides, 2004, 895 p.

Lemire, Maurice, et Denis Saint-Jacques, (dir.). *La vie littéraire au Québec, Tome V (1895-1918)*. Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval, 2005, 680 p.

Le Moine, Roger. *Deux loges montréalaises du Grand Orient de France*. Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa, 1991, 188 p.

Monière, Denis. *Le développement des idéologies au Québec : des origines à nos jours*. Montréal : Québec-Amérique, 1977, 381 p.

Rajotte, Pierre. *Les mots du pouvoir ou le pouvoir des mots : essai d'analyse des stratégies discursive ultramontaines au XIX<sup>e</sup> siècle*. Montréal : L'Hexagone, 1991, 211 p.

Roy, Fernande. *Histoire des idéologies au Québec*, Montréal : Boréal, 1993, 127 p.

Todorov, Tzvetan. *Les genres du discours*. Paris : Éditions du Seuil, 1978, 309 p.

Vinet, Bernard. *Pseudonymes québécois*. Québec : Garneau, 1974, 361 p.

#### **Pages web**

*Dictionnaire biographique du Canada en ligne* : <http://www.biographi.ca/index-f.html>

*Le Canada français 150 ans d'histoire* : <http://www.canadafrancais.com/edition-Internet/index.php/150-ans-dhistoire/>

*Société d'histoire de Beloeil-Mont-St-Hilaire* : <http://dictionnaire.shbmsh.org/sh-dict-titre.html#PageTitre>